

Jean-Paul Sartre  
L'engrenage



folio

Jean-Paul Sartre

L'engrenage

Gallimard

Né le 21 juin 1905 à Paris, Jean-Paul Sartre, avec ses condisciples de l'École normale supérieure, critique très jeune les valeurs et les traditions de sa classe sociale, la bourgeoisie. Il enseigne quelque temps au lycée du Havre, puis poursuit sa formation philosophique à l'Institut français de Berlin. Dès ses premiers textes philosophiques, *L'imagination* (1936), *Esquisse d'une théorie des émotions* (1939), *L'imaginaire* (1940), apparaît l'originalité d'une pensée qui le conduit à l'existentialisme, dont les thèses sont développées dans *L'être et le néant* (1943) et dans *L'existentialisme est un humanisme* (1946).

Sartre s'est surtout fait connaître du grand public par ses récits, nouvelles et romans – *La nausée* (1938), *Le mur* (1939), *Les chemins de la liberté* (1945-1949) – et ses textes de critique littéraire et politique – *Réflexions sur la question juive* (1946), *Baudelaire* (1947), *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), *Situations* (1947-1976), *L'Idiot de la famille* (1972). Son théâtre a un plus vaste public encore : *Les mouches* (1943), *Huis clos* (1945), *La putain respectueuse* (1946), *Les mains sales* (1948), *Le diable et le bon dieu* (1951).

Soucieux d'aborder les problèmes de son temps, Sartre a mené jusqu'à la fin de sa vie une intense activité politique : participation au Tribunal Russell, refus du prix Nobel de littérature en 1964, direction de *La cause du peuple* puis de *Libération*. Il est mort à Paris le 15 avril 1980.

*Ce scénario a été écrit pendant l'hiver 1946. Il était originellement intitulé : LES MAINS SALES.*

*La pièce qui a hérité de son titre lui est donc postérieure de deux ans.*

*Le sujet du présent ouvrage n'a rien de commun avec celui de la pièce.*

À la limite d'une grande ville, une immense exploitation pétrolière. Puits, réservoirs, tours de cracking, entrepôts. Aucun signe d'activité. Les allées de l'usine sont désertes, les machines sont arrêtées. Pas un homme au travail.

Entre la ville et l'usine, est édifiée une cité ouvrière. Les rues en sont désertes. Les boutiques sont closes. À un bec de gaz est pendu un mannequin qui porte en travers de la poitrine un écriteau de carton sur lequel on lit, en grosses lettres :  
*Jean Aguerra, tyran.*

## LA CUISINE D'UNE MAISON OUVRIÈRE

Une vieille femme est assise sur une chaise à côté du fourneau, les yeux perdus dans le vide, l'air angoissé. Debout devant la fenêtre, une jeune femme au visage usé brosse un vieux veston d'homme, en regardant le mannequin pendu.

On entend au loin quelques éclatements, suivis de rafales de mitrailleuse. La jeune femme laisse tomber sa brosse et se rapproche encore de la fenêtre, tendant l'oreille. La vieille femme s'est levée. Elle dit avec lassitude :

– Ils tirent encore ! Quand est-ce que ce sera fini ?

De sa brosse, la jeune femme désigne le mannequin :

– Quand ils l'auront pendu pour de bon.

## UNE RUE DE LA VILLE

Une large rue commerçante au fond de laquelle on aperçoit une énorme bâtisse : *le Palais du Gouvernement*.

La rue est déserte. Le rideau de fer de la plupart des boutiques est baissé. D'autres boutiques ont eu leurs vitres brisées. Au milieu de la rue, un tramway renversé. Au pied d'un mur, un cadavre, celui d'un ouvrier en manches de chemise, le torse ceint d'une cartouchière. Il est étendu les bras en croix, et son fusil est devant lui.

Un coup de feu, puis un moment de silence. Un insurgé sort d'une porte cochère, un fusil à la main. Il court, rasant les murs, en direction du Palais du Gouvernement. Une rafale de mitrailleuse est tirée contre lui. L'homme se jette à plat ventre derrière le cadavre. Le tir cesse. L'homme se redresse, ramasse rapidement le fusil du mort et se remet à courir. Il s'engouffre sous le porche d'un immeuble.

## LA COUR D'UN IMMEUBLE

Une vingtaine d'insurgés en armes et quelques femmes sont massés dans la cour. Le chef s'approche de l'insurgé que nous connaissons déjà et demande :

– Alors ?

Tout le monde se groupe autour de l'insurgé qui répond :

– Nous avons pris la Centrale. Ils tiennent encore la caserne Yapoul. Aguerra n'a pas quitté le palais.

Au loin, rafales de mitrailleuse.

## AU PALAIS DU GOUVERNEMENT UNE ANTICHAMBRE

Une grande pièce nue. Une banquette recouverte de velours. Une table d'huissier entre deux très grandes fenêtres. Une douzaine de grands dignitaires, en uniforme ou en civil, y sont réunis. L'un d'eux, le Ministre de la Justice Mater. Un petit homme chauve est assis sur la banquette, l'air terrorisé. Les autres sont debout, rigides, calmes et parfaitement silencieux. Ils sont mal rasés, leurs visages sont tirés et leurs vêtements sont fripés. On sent qu'ils n'ont pas dormi de la nuit. Aucune lumière n'est allumée : seule la faible lueur de l'aube éclaire la pièce.

Brusquement, des coups de feu tout proches. Une balle fait éclater une vitre et va se fichir dans le plafond. Reybaz, le Ministre des Affaires étrangères, grand, lourd, osseux, avec une moustache rude et irrégulière, s'en va tranquillement à la fenêtre et inspecte au dehors.

La porte s'ouvre et un officier apparaît, hors d'haleine. Tous se tournent vers lui. Mater se lève. L'officier annonce :

– Ils avancent. C'est le dernier assaut.

Les dignitaires apprennent la nouvelle sans que rien sur leurs visages indique ce qu'ils en pensent, comme s'ils se méfiaient les uns des autres. Reybaz dit simplement :

– Je vais le prévenir.

## LA CHAMBRE DE JEAN AGUERRA

C'est une petite chambre d'une simplicité presque monacale : un lit, deux chaises, une table et une commode. Jean est debout devant une glace. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand et large. Un de ses bras est à demi paralysé. Il porte des bottes noires, un pantalon d'officier et une chemise foncée.

Un valet de chambre habillé de noir est en train de lui nouer sa cravate. On frappe.

– Entrez, dit Jean.

C'est Reybaz. Jean fait un signe au valet de chambre qui sort. Reybaz referme la porte derrière lui.

– C'est le dernier assaut, dit-il.

– Bon, dit Jean, calmement.

Il va à la fenêtre, regarde au dehors et ajoute :

– Nous sommes foutus.

– Ça se peut, dit Reybaz, mais ça leur coûtera chaud. Il y a des mitrailleuses à toutes les fenêtres.

Jean se retourne et vient vers Reybaz.

– Tu donneras l'ordre à Craver de cesser le feu.

– Non.

– Quoi ?

– Je ne ferai pas ça, dit Reybaz. Ils auront ma peau, mais je veux qu'ils le payent.

– Les types qui vont donner l'assaut, ce sont les gars du pétrole.

Reybaz hausse les épaules et demande :

– Après ?

– Ce sont les meilleurs. Il ne faut pas les tuer.

Comme Reybaz ne bouge pas, Jean change de ton :

– C'est un ordre. Tu as compris ?

Reybaz reste devant Jean, il le fixe un moment, puis baisse la tête, sans bouger.

Jean va à la sonnette placée à la tête du lit, il sonne, en disant à Reybaz :

– Va-t'en !

Reybaz sort, au moment où rentre le valet de chambre.

Jean, qui regarde par la fenêtre, dit sans se retourner :

– Whisky.

Le valet de chambre lui sert à boire et lui apporte le verre que Jean vide d'un trait. Puis, Jean commande :

– Mon grand uniforme.

Le valet de chambre va ouvrir une penderie. Pendant qu'il a le dos tourné, Jean le regarde et dit négligemment :

– C'est fini pour moi. Je te céderai à mon successeur.

## L'ANTICHAMBRE

Les dignitaires sont aux fenêtres. Silence complet. Tout à coup, une immense clameur sous les fenêtres, puis, de nouveau, le silence.

– Ils sont entrés, dit Reybaz.

La porte du cabinet de travail s'ouvre. Le valet de chambre paraît et s'incline :

– Son Excellence vous prie d'entrer.

## LE CABINET DE TRAVAIL DE JEAN

Une immense pièce. Un grand bureau massif, couvert de livres et de dossiers. Sur un coin du bureau, un plateau : whisky, siphon et verres. Aux murs des rayons chargés de livres et de dossiers. Un divan et des fauteuils. Jean est assis derrière son bureau, en grand uniforme. Les dignitaires entrent dans le bureau d'un pas hésitant. Ils s'approchent de Jean qui se lève et les regarde les sourcils froncés.

– Il y en a bien la moitié parmi vous qui sont des traîtres. Je vais essayer de deviner. Dans un quart d'heure je saurai si je me trompe.

Les dignitaires se sont arrêtés en demi-cercle. Jean les regarde de tous ses yeux en marchant très lentement devant eux, comme s'il les passait en revue.

– Toi, c'est sûr... Toi, c'est moins sûr, mais c'est possible... Toi, avec ta gueule...

Jean passe devant Reybaz.

– Toi, naturellement, non.

À côté de Reybaz se tient Darieu. Jean lui sourit gentiment et lui met la main sur l'épaule. Darieu répond par un sourire un peu crispé.

– Toi non plus, bien sûr, dit Jean. Je t'aimais bien, Darieu.

On entend des pas et des cris derrière la porte. Jean revient sur ses pas et se place derrière son bureau. La porte s'ouvre brusquement et un groupe d'insurgés en armes apparaît dans l'encadrement de la porte. Reybaz sort son revolver et tire : un des insurgés tombe. Un autre coup de feu : Reybaz tombe à son tour. Jean vient rapidement se placer entre les dignitaires et les insurgés.

– Que personne ne tire plus. Entrez.

Il se produit une bousculade à la porte. Les gens entrent dans le bureau. Hommes et femmes, avec des armes, en chemises déchirées, le visage sale et les bras nus. Jean regarde la foule qui se tait et semble hésiter un moment. Un des dignitaires massés derrière Jean se met lentement en marche pour rejoindre la foule. Les autres le suivent un à un, évitant les yeux de Jean qui les regarde en souriant et dit :

– Tous ? C'est encore mieux que je ne pensais.

Dariu est le dernier à rejoindre la foule.

– Toi aussi, Dariu ? dit Jean.

Dariu ne répond pas. Jean ajoute :

– Je croyais que tu m'aimais.

– Oui, je t'aimais, dit durement Dariu. Après ?

Jean hausse les épaules sans rien dire. À présent il fait face tout seul à la foule. Il y a un moment de gêne : Jean inspire encore un reste de crainte. Puis, tout à

coup, un insurgé se précipite en avant et gifle Jean à toute volée. Jean riposte par un coup de poing en pleine figure. L'ouvrier chancelle et braque son revolver sur Jean. D'autres insurgés couchent Jean en joue. À ce moment on entend hurler : « Arrêtez ! » François et Suzanne viennent d'entrer dans le bureau. François se fraye un chemin dans la foule et vient vers Jean en criant :

– Arrêtez ! Cet homme est notre prisonnier. Que personne ne le touche.

Jean s'est tourné vers François. Les deux hommes se regardent. À côté de François se tient Suzanne qui fixe Jean avec des yeux pleins de haine. Jean ne paraît même pas la voir.

– Te voilà, François, dit-il. Je pensais bien te retrouver ici. Tu as réussi ton coup.

François regarde Jean avec curiosité et dureté. Il dit :

– Tout n'est pas fini. Mais toi, on te tient.

– Ce n'est pas de tuer un homme qui est difficile, dit Jean presque amicalement. C'est tout le reste. Tu t'en apercevras. La dernière fois que je t'ai vu, c'était il y a cinq ans. Tu ne t'étais pas encore tourné contre moi.

Suzanne s'avance tout près. Elle lui dit d'une voix pleine de colère et de menace :

– Et moi, Jean ? Te rappelles-tu la dernière fois que tu m'as vue ?

Jean l'ignore complètement. Il garde les yeux fixés sur François et continue :

– Je savais où tu te cachais. J'aurais pu te faire arrêter.

– Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? demande François.

– Trop de sang...

– Nous serons moins généreux, dit Suzanne. Ton sang ne nous fait pas peur. Nous te ferons payer !

Jean continue de l'ignorer. Suzanne continue, furieusement :

– Tu m'entends ? Tu n'oses pas me regarder ? Je te fais peur ?

Jean se tourne vers le valet de chambre : « Whisky ! » dit-il. Le valet de chambre reste immobile, un faible sourire de mépris aux lèvres. Jean va à son

bureau, se verse un verre et boit. Suzanne l'a suivi, exaspérée par son silence et son mépris.

– Répondras-tu, à la fin ? Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ? Je te ferai bien voir que j'existe. Tiens !

Elle crache au visage de Jean, qui ne bronche pas, ne s'essuie même pas. Il boit encore et le verre à la main demande à François :

– Je suppose que vous m'assassinerez ?

– Tu serais trop content. On fera ton procès.

– Qui fera mon procès ?

François fait un geste circulaire.

– Nous tous.

– D'après quelle loi ?

– La nôtre.

– Je ne me défendrai pas. Vous m'assassinerez, dit Jean.

Puis il demande, au bout d'un moment :

– Combien avez-vous de morts ?

– Beaucoup, dit François.

– Deux cents ?

– Plus.

– C'est trop pour avoir ma peau.

– Tu payeras aussi pour eux ! crie Suzanne.

– Ce n'est pas trop pour briser ta sale tyrannie, dit François.

Jean hausse légèrement les épaules, d'un air las.

– Vous serez plus tyrans que moi. Tu es trop abstrait, François, tu seras terrible.

LE TRIBUNAL

C'est un tribunal improvisé dans la salle des fêtes du Palais. Sur la scène qui n'est qu'une estrade légèrement surélevée par rapport à la salle, deux tables, mises bout à bout. Derrière ces tables, face au public, vingt personnes sont assises : six femmes et quatorze hommes : le Jury. Les hommes sont d'espèces très diverses : quatre d'entre eux sont des dignitaires que nous connaissons déjà. Ils portent leurs uniformes et leurs décorations. Huit autres sont des ouvriers en bras de chemise, ou en blousons de cuir. Les deux autres ont l'air de petits-bourgeois. Sur la table, les jurés-insurgés ont posé leurs armes. Un des dignitaires a ôté sa veste chamarrée et l'a accrochée au dossier de sa chaise.

La foule occupe les sièges réservés au public, mais elle est trop nombreuse et des quantités de gens se tiennent debout ou assis par terre entre les travées. D'autres se sont assis sur le rebord des fenêtres. Au premier rang, en spectateurs, sont assis Suzanne, Magnan et Darieu.

À droite de l'estrade, sous une fenêtre, Jean assis sur une chaise tourne le dos au jury pour signifier qu'il se désintéresse de son procès. Un jeune ouvrier est assis sur le rebord de la fenêtre. Ses bottes pendent le long du mur et se trouvent ainsi au niveau des yeux de Jean. La semelle d'une des bottes est décousue et Jean fixe le pied du jeune ouvrier qu'il voit bouger par la déchirure. Puis ses yeux remontent jusqu'au visage du jeune ouvrier qui le regarde, sans haine, avec une curiosité avide.

Au pied de l'estrade, quatre insurgés en armes. Entre l'estrade et le premier rang de spectateurs, il y a un espace libre. François est là, debout. Il parle avec passion, s'adressant à la fois et tour à tour au jury ou à la salle :

– Nous devons être terribles, camarades ! Vous connaissez cet homme depuis quinze ans. Vous avez milité avec lui avant la première Révolution. Vous l'avez porté au pouvoir, il y a sept ans, parce qu'il vous paraissait l'homme le plus apte à réaliser la démocratie socialiste que nous désirons. Il a trahi la confiance que nous avons mise en lui. Aujourd'hui, nous le jugeons et nous lui demandons des comptes. Je mènerai ces débats.

La foule applaudit et crie. François demande le silence d'un geste. Puis il va vers Jean.

– Choisis ton défenseur.

Jean ne répond pas.

– Entends-tu ? dit François.

Jean se retourne à peine et hausse les épaules. Ses yeux reviennent se fixer sur le pied du jeune ouvrier.

– C'est bon, dit François, on t'en donnera un d'office.

François se tourne vers la salle, comme s'il cherchait quelqu'un. Ses yeux se posent sur Mater, le Ministre de la Justice, qui est assis au second rang des spectateurs et cherche à se faire tout petit. François tend la main vers lui.

– Toi.

Mater sursaute, l'air extrêmement inquiet.

– Mais... je vois tous ses torts. Je les vois clairement : je ne pourrai pas le défendre.

– Tu étais bien avocat ? dit impérieusement François. Tu le défendras. Arrive.

Mater se lève, très mal à l'aise, et s'approche de l'estrade. Il ouvre la bouche pour tenter encore une protestation. François répète :

– Arrive !

Mater fait un geste résigné, vient se placer dans l'espace libre entre la scène et le public, et dit :

– Soit. Mais nous plaiderons coupable.

Jean tourne la tête, regarde Mater et dit d'une voix posée :

– Voilà le plus salaud.

Mater toise Jean avec une moue de vieille femme et lui tourne le dos, puis il se rapproche de François. Il demande à François et au Jury :

– De quoi l'accusez-vous ?

– Tu ne le sais pas ? crie François.

Puis il se tourne vers le public :

– Dites-le lui !

Une sorte de houle énorme soulève le public qui se met à crier. On sent que l'auditoire n'hésite pas une seconde sur les griefs qu'il a contre Jean. Dans le tumulte, trois mots se détachent. D'abord, dominant tout :

– Pétrole ! Pétrole !

Le second, c'est :

– Assassin !

Le troisième :

– Dictateur !

Dans la salle, un homme se lève, grimpe sur son siège et hurle :

– Il a escamoté la Révolution à son profit. Il a remplacé les dirigeants du Parti par des hommes à lui !

Un autre homme se lève :

– Il a bâillonné la presse. Il a assassiné Lucien Drelitsch.

Un paysan assis au deuxième rang se lève, brandissant ses mains brûlées et tordues :

– Il a brûlé mon village.

Une paysanne crie :

– Il a déporté mon mari.

Pendant un moment, c'est un tumulte énorme dans la salle. François fait de grands gestes pour l'apaiser. Sans y parvenir. Enfin un ouvrier assis au premier rang se lève, se tourne vers la salle, les bras tendus et hurle si fort qu'il fait taire les autres :

– Tout ça, on s'en fout ! Sa grande saloperie, c'est d'avoir vendu les champs de pétrole à l'étranger.

Mater, qui n'avait rien dit jusqu'ici, proteste avec indignation :

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

L'ouvrier marche sur Mater avec une colère sanguine :

– Toi, saloperie...

Un des insurgés qui montent la garde au pied de l'estrade arrête l'ouvrier. Mater gesticule pour demander qu'on l'écoute et dit :

– Nous n'avons rien vendu. C'est le gouvernement précédent. C'est le gouvernement du Régent qui a vendu.

L'ouvrier, toujours maintenu par le garde, demande à Mater :

– Eh bien, quoi ?

– Le Régent a concédé en 1898, et pour cent vingt ans, tous les gisements pétrolifères à une société d'exploitation étrangère, dit Mater. Quand nous sommes venus au pouvoir, il y avait déjà trente ans que les capitalistes étrangers possédaient et exploitaient nos pétroles.

– Eh ! dis donc, saleté ! crie l'ouvrier. Pourquoi on l'a porté au pouvoir, ton patron ? Pour qu'il enfile des perles ?

L'ouvrier se tourne vers le public et demande :

– Quelle est notre plus grande richesse, les gars ?

D'une voix, la salle répond :

– Le pétrole !

– Quelle est l'industrie où les ouvriers sont le plus honteusement exploités ?

– Le pétrole !

– Qui est-ce qui a fait la première Révolution ? Qui est-ce qui s'est battu pour porter ce tyran au pouvoir ? Et qui est-ce qui a fait celle-ci ?

À chaque question, la foule répond en criant :

– Les gars du pétrole ! Les gars du pétrole !

L'ouvrier s'adresse maintenant à Jean :

– Tu entends ? Eh bien, aujourd'hui, les gars du pétrole sont là pour te demander des comptes. Pourquoi est-ce que tu n'as pas nationalisé l'industrie du pétrole comme tu devais le faire ? Pourquoi as-tu aidé les patrons étrangers à briser les grèves ?

L'ouvrier se tourne de nouveau vers la foule qui pousse des cris d'indignation et des huées, et il conclut :

– C'est la mort qu'il mérite ! Et son avocat aussi !

François s'avance vers la foule, les mains levées :

– Silence ! crie-t-il.

Puis, à l'ouvrier :

– Va à ta place !

L'ouvrier va se rasseoir. François se tourne vers l'avocat :

– Tu as compris ? dit-il. Trois chefs d'accusation. Primo : atteintes aux libertés essentielles. Assassinat de Lucien Drelitsch, directeur du journal *La Lumière*. Secundo : politique prématurée d'industrialisation de l'agriculture et déportation massive des paysans rebelles. Tertio : complicité avec l'étranger sur la question du pétrole. Maintien des ouvriers dans une situation intolérable.

– Où sont les témoins ? demande l'avocat.

– Tout le monde ici est témoin. Je n'aurai qu'à les choisir dans cette salle.

– Et les témoins de la défense ? dit l'avocat.

– Trouve-les, répond François.

Jean n'a pas bougé. Il tourne toujours le dos au jury et garde les yeux fixés sur les bottes du jeune ouvrier assis sur la fenêtre. Il manifeste un certain intérêt en entendant François annoncer :

– Comme premier témoin, je citerai Darieu.

Dariu se lève. Il vient se placer devant le public. On le fait asseoir de profil par rapport à la salle. François se tient debout devant lui et commence à l'interroger :

– Quel rang occupe notre industrie pétrolière dans l'industrie mondiale du pétrole ?

– Le troisième, répond Dariu. Une production de vingt millions de livres.

– Quand et comment la Société étrangère a-t-elle acheté la concession ?

– En 1898. Deux versements de cinquante millions de livres.

– Quand Jean Aguerra est arrivé au pouvoir, il y avait beau temps que le Régent avait dépensé cette somme. Donc, chaque année, vingt millions de livres,

qui devraient nous revenir, passent à l'étranger pendant que nos ouvriers crèvent de faim.

– Vingt millions de livres, dit Darieu, dont nous aurions besoin pour payer les produits alimentaires que nous devons importer.

François s'adresse à la salle :

– C'est l'insuffisance de notre production agricole et notre pauvreté en devises étrangères, qui ont été cause de la famine d'il y a trois ans.

Puis il demande à Darieu :

– Comment Aguerra a-t-il tenté de remédier à la situation ?

– Par l'industrialisation de la culture, dit Darieu. Tracteurs, engrais chimiques, exploitations collectives, taxation des produits. Les paysans étaient hostiles à ses mesures. Aguerra m'avait envoyé avec Lucien Drelitsch pour faire une enquête dans les campagnes. Nous l'avions prévenu...

## TÉMOIGNAGE DE DARIEU

(TROIS ANS PLUS TÔT)

LE BUREAU DE JEAN DANS LE PALAIS  
DU GOUVERNEMENT

*Jean écrit à son bureau. Darieu et Lucien Drelitsch sont introduits par le valet de chambre. Ils traversent la longue pièce sans dire un mot et s'arrêtent devant le bureau de Jean. Darieu porte un gros dossier sous le bras. Jean pose sa plume et lève la tête.*

*– Alors ?*

*– C'est impossible, dit Lucien. Les paysans ne sont pas prêts.*

*Jean garde un visage de bois.*

– *Nous avons fait dix mille kilomètres, dit Darieu. Nous avons vu tous les villages. Nous avons interrogé des centaines de personnes. Jean, nos paysans sont les plus arriérés de l'Europe.*

– *Après ? dit Jean.*

– *Ils briseront les tracteurs, ils jetteront les engrais ; ils brûleront les récoltes s'ils ne pendent pas nos ingénieurs agronomes. Il faudrait vingt ans d'éducation et de propagande.*

*Jean a sur le visage un air d'angoisse lasse et morne. Il dit simplement :*

– *Votre rapport ?*

*Darieu lui tend le dossier qu'il tient sous le bras. Jean le pose sur son bureau, sans le regarder.*

– *Merci. J'en tiendrai compte dans la mesure du possible.*

*Darieu regarde Jean avec une chaleur suppliante :*

– *Jean, tu ne peux pas. Ils ne sont pas prêts, tu ne peux pas.*

– *Je les connais mieux que toi, Darieu, dit Jean. Je suis né au milieu d'eux.*

*Darieu veut protester. Jean le congédie d'un geste.*

– *Je vous remercie.*

*Darieu hésite un moment, puis il rencontre le regard de Jean et va pour sortir. Lucien qui n'a pas bougé intervient.*

– *Moi je reste, dit-il. J'ai à te parler, Jean. Tu ne me renverras pas comme un domestique. Va, Darieu, attends-moi.*

*Darieu sort.*

## L'ANTICHAMBRE

*Darieu s'assied sur la banquette. Il attend. Derrière la porte du bureau de Jean, il entend des éclats de voix. Il se lève, va à la fenêtre et regarde sombrement dans la rue.*

*Dans le bureau de nouveaux éclats de voix plus violents. Puis Lucien sort brusquement, l'air hors de lui et va à Darieu.*

*– Viens, Darieu. C'est un tyran : il n'écoute plus personne.*

## LE TRIBUNAL

Darieu poursuit son témoignage. Il répète au jury la phrase que lui a dite Lucien, trois ans plus tôt :

– C'était déjà un tyran. Il n'écoutait plus personne. Il a quand même réalisé son projet. Ce que nous lui avions prédit est arrivé. Partout les paysans se sont soulevés. Ils ont brisé les premiers tracteurs. La police, puis la troupe sont intervenues. Aguerra ne voulait pas céder et la répression a été terrible. Au total, quinze villages rasés, dix-sept mille déportés. Cent vingt-sept morts.

Rumeurs dans la salle. Au deuxième rang, le paysan aux mains brûlées s'est levé et crie :

– Il a même brûlé Maïnek. C'était son village. Je suis de Maïnek, moi aussi. Je l'ai connu tout petit. C'était déjà un mauvais gars...

L'avocat essaye d'intervenir :

– Je proteste !...

Le paysan lui coupe la parole et continue :

– Avant son accident, quand il s'est cassé le bras, il voulait toujours commander. Après on s'est bien passé de lui. Il en voulait à tout le monde, à cause de son bras. On l'appelait « le Tordu ». Il avait juré qu'il se vengerait.

Le paysan s'est avancé au milieu de la travée. Il tend vers le jury ses mains déformées par le feu, à l'une desquelles il manque deux doigts.

– Regardez ! Il a bien réussi. J'étais à Maïnek quand il y a mis le feu !

L'avocat crie de toutes ses forces pour dominer la rumeur de la foule :

– Je proteste ! Je demande au Jury de récuser le témoin. Nous sommes ici pour juger les actes politiques de Jean Aguerra. Pas pour écouter des ragots de vieille femme. Qui d'entre vous oserait dire qu'Aguerra a fait brûler quinze villages pour satisfaire une rancune personnelle ?

Suzanne se lève brusquement.

– Pourquoi pas ? crie-t-elle à l'avocat. Sais-tu seulement qui il était ? Tu ne le connais pas, tu rampais devant lui.

Elle s'adresse maintenant au Jury :

– Son bras, c'était sa rancune, sa misère et sa honte. Je le sais, moi. Je connais Aguerra. J'ai été dix ans sa maîtresse. Sa nourrice, plutôt.

## TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

(NEUF ANS PLUS TÔT)

### LA SALLE À MANGER DE SUZANNE ET DE JEAN

*Une petite pièce assez pauvre. Jean est assis devant une table recouverte d'une toile cirée. Il est silencieux et sombre. Debout à côté de lui Suzanne lui coupe sa viande dans une assiette.*

*Suzanne pousse l'assiette devant Jean qui ne dit même pas merci et qui commence à piquer les morceaux de viande avec sa fourchette, de la main gauche. Suzanne verse du vin dans le verre de Jean qu'elle regarde avec passion. Il reste obstinément silencieux, les yeux fixés sur son assiette.*

*On entend la voix de Suzanne qui s'adresse au Jury : « Il avait besoin d'une nourrice. Un jour... »*

*Jean et Suzanne, qui marchent dans une rue, se quittent. Jean court derrière un tramway qui vient de démarrer. Il tente de le prendre en marche, mais à cause de son bras unique, il manque son coup et roule à terre. Suzanne se précipite vers lui. Deux hommes sont déjà à côté de Jean et veulent l'aider à se relever. Jean les repousse avec fureur.*

*– Ça va bien, merci, dit-il presque grossièrement.*

*Debout, il brosse la poussière qui salit son costume. Suzanne le regarde avec inquiétude. Les deux hommes qui ont voulu aider Jean ont l'air scandalisé du ton sur lequel il leur a parlé. L'un d'eux dit à l'autre, assez haut pour que Jean l'entende :*

*– On n'a pas idée de jouer à l'acrobate quand on est infirme.*

*Jean prend Suzanne par le bras et l'emmène rapidement, l'air sombre.*

## LE TRIBUNAL

Suzanne, en parlant, s'est avancée tout contre l'estrade ; elle conclut :

– Il détestait tous les hommes qui avaient leurs deux bras.

– C'est possible, dit l'avocat. Mais nous sommes ici pour juger les actes et non l'homme.

– Et moi, répond Suzanne, je vous demande de juger l'homme, camarades. C'est parce qu'il était manchot qu'il a voulu le pouvoir. C'est parce qu'il était manchot qu'il a voulu des femmes. C'est parce qu'il était manchot qu'il haïssait les hommes et qu'il a fait couler le sang.

L'avocat proteste violemment :

– Je persiste à faire opposition.

Suzanne le toise avec une méchanceté si froide qu'il fait un pas en arrière.

– Prends garde à ta tête, toi.

Un moment de silence complet. François se tourne vers le Jury.

– À vous de décider.

Darieu se lève et s'adresse au Jury.

– Vous ne pouvez pas, camarades.

– Toi ! dit Suzanne. Toi, Darieu, tu le défends ?

– Je ne le défends pas. Mais si vous continuez, vous vous rendrez ridicules et odieux, et vous lui donnerez raison : ce ne sera pas un jugement, mais un assassinat.

Magnan intervient, sans quitter sa place.

– Pas d'histoires, Darieu. Celui que vous allez juger, c'est un homme. Un homme que nous avons aimé et porté au pouvoir. Un homme qui nous a menti et qui nous a trahis.

Le Jury délibère à voix basse. Des jurés se lèvent pour aller parler à d'autres jurés. Puis tous regagnent leurs places et François demande :

– Qu'avez-vous décidé ?

Une femme-juré se lève et déclare :

– Nous jugerons les actes et l'homme.

– Bien, dit François. Ce sera long.

– Nous avons le temps, répond la femme.

Suzanne jette un regard de triomphe sur l'avocat, puis elle se tourne vers le Jury.

– Très bien ! Vous avez compris. Vous êtes des hommes qui voulez juger un homme sur toute sa vie. Il s'agit de savoir à qui nous avons affaire. Vous aurez à décider tout à l'heure si les déportations qu'il a ordonnées étaient une nécessité ou un crime. Mais il y a quelque chose que nous pouvons chercher à savoir tout de suite : que faisait-il pendant que les soldats brûlaient et pillaient les villages ?

De l'auditoire, vient une voix :

– Je le sais, moi !

Suzanne se retourne. Elle voit le valet de chambre de Jean qui s'est levé à sa place au milieu de la salle. Tous les regards sont fixés sur le valet, qui ajoute :

– Il riait. Il était ivre et il riait.

Suzanne a un sec petit rire de triomphe.

– J'en étais sûre !

Elle va se rasseoir, satisfaite, pendant que François fait signe au valet de chambre et lui dit :

– Avance !

Le valet s'avance et vient prendre place entre François et Jean.

– Ton nom ? demande François.

– Carlo Pompiani. J'étais valet de chambre de Son Exc... de Jean Aguerra. Avant, j'étais valet de chambre de Crivelli, le premier ministre.

Le valet fait un geste vers Jean et poursuit :

– Quand celui-ci a pris le pouvoir, il est venu s'installer dans les appartements de Crivelli et il m'y a trouvé...

## TÉMOIGNAGE DU VALET

(SEPT ANS PLUS TÔT)

### LE PALAIS DU GOUVERNEMENT

*Une longue enfilade de pièces aux portes ouvertes, aux vitres brisées. Jean est dans la première d'entre elles qui est le hall d'entrée du Palais. Il est vêtu bourgeoisement, mais mal, comme un ouvrier endimanché. Son veston noir le boudiné, il porte un nœud papillon tout fait, un pantalon rayé et il est chaussé de gros souliers. Son chapeau mou est fatigué et démodé.*

*Quelques amis entourent Jean. Il les renvoie d'un geste, puis il marche de pièce en pièce dans le Palais désert, jusqu'au grand bureau que nous connaissons qui est, à*

*cette époque, très luxueusement meublée. Jean s'approche d'une commode chargée d'objets d'art et de potiches. Il prend une statuette et l'examine un moment, puis il la repose avec respect. Il fait quelques pas dans le bureau, gêné et comme empêtré de sa personne. Sur un tableau accroché au mur, le portrait d'une femme très élégante qui semble le suivre des yeux. Jean fait quelques pas en lui tournant le dos, puis de nouveau il fixe les yeux sur le tableau.*

*Dans l'embrasure de la porte, le valet de chambre très raide et immobile observe Jean d'un air inexpressif. Jean s'assied du bout des fesses sur une bergère, puis il se relève, regarde encore le portrait de la femme, puis celui d'un vieux général en uniforme qui est accroché à côté. Il ôte machinalement son chapeau et le tient à la main. Il s'aperçoit alors qu'il l'a ôté, et, furieux d'avoir eu ce geste de timidité, il lance son chapeau à la volée sur le bureau. Un encrier se renverse, inondant la table. Jean se précipite, mais le valet de chambre l'a devancé : il a un torchon à la main et il éponge avec soin la flaque d'encre. Jean a sursauté en le voyant. Il le regarde et demande :*

*– Qu'est-ce que tu fais ici ?*

*– J'étais valet de chambre de Son Exc..., du ci-devant premier Ministre.*

*Un silence. Jean observe le valet de chambre qui finit d'éponger l'encre avec des gestes précis et professionnels.*

*– Je te garde, dit-il.*

*Puis il fait un geste vers les tableaux, et ajoute :*

*– Tu ôteras ces tableaux.*

## LE TRIBUNAL

Le valet de chambre, face au jury, continue sa déposition.

– Je ne le quittais pas d'une semelle. Il ne savait même pas que j'étais là. Il ne me voyait pas plus qu'un meuble. Pendant sept ans j'ai été derrière lui, comme son ombre. Je l'habillais.

## TÉMOIGNAGE DU VALET DE CHAMBRE

(ÉTAGÉ SUR PLUSIEURS ANNÉES)

### LA CHAMBRE DE JEAN DANS LE PALAIS

*Jean en bras de chemise. Des mains tendent vers lui un veston qu'il enfle.*

*Jean en bras de chemise. Des mains tendent vers lui une jaquette qu'il enfle.*

*Jean en bras de chemise. Des mains tendent vers lui une tunique d'officier qu'il enfle.*

*Jean en bras de chemise. Des mains tendent vers lui une tunique d'officier chamarrée de décorations.*

*En même temps, on entend la voix du valet de chambre, qui commente :*

– Pendant sept ans, je ne l'ai pas quitté. Au début il buvait deux tasses de café par heure.

*Jean, assis à son bureau, écrit. Il dit, sans lever la tête :*

– Café.

*Derrière lui, le valet de chambre est devenu invisible. Sans que personne n'y touche, une cafetière se lève, verse toute seule du café dans une tasse qui vient toute seule se poser devant Jean. Celui-ci dit distraitement :*

– Merci.

*Et il boit son café.*

*On entend, pendant que Jean boit, la voix du valet de chambre :*

– Les deux dernières années c'était du...

– *Whisky ! dit Jean.*

*Il est assis à son bureau. Il a le visage sombre et la main plus hésitante.*

*Derrière lui, une bouteille de whisky remplit, toute seule, un verre qui vient, tout seul, se poser devant Jean qui le vide d'un trait, cependant qu'on entend le valet dire :*

– Il ne me disait même plus merci. Je n'existais pas. Une seule fois, il a paru me voir.

*Jean, tout en travaillant sur un dossier, mange à son bureau. Il s'arrête soudain de travailler, repousse son assiette et promène un regard dans la pièce, comme s'il cherchait une idée. Les yeux de Jean se posent sur l'assiette posée à sa gauche, au moment où elle s'enlève seule dans les airs, comme si une main invisible l'avait saisie. Sous le regard de Jean, le valet de chambre apparaît brusquement. Il est en train d'ôter l'assiette pour la ranger. Il semble gêné par la manière inhabituelle dont Jean le regarde.*

– *Te voilà, dit Jean d'un air surpris et rêveur. Tu es pourtant solide. Pourquoi diable as-tu choisi d'être valet de chambre ? C'est le dernier des métiers.*

*Jean a parlé comme pour lui-même. À peine a-t-il fini qu'il détourne la tête, reprend sa méditation et compulse le dossier posé devant lui. L'assiette à la main, le valet le regarde d'un air haineux. Sans lever la tête, Jean demande brusquement :*

– *Whisky !*

*Le valet de chambre disparaît aussitôt. L'assiette va se poser toute seule sur une console à côté d'une bouteille de whisky qui remplit toute seule un verre qui vient se poser sur le bureau de Jean.*

LE TRIBUNAL

Le valet de chambre, face au jury, continue sa déposition. Il pose un regard sournois sur la nuque de Jean qui tourne toujours le dos au jury et continue :

– Il n'y avait pas que l'alcool. Il y avait aussi les femmes. Une par jour, ou presque...

François fait un geste d'agacement. Il veut faire taire le valet et commence :

– Je ne crois pas...

Mais le rire de la salle couvre sa voix. Et avant qu'il ait pu prendre la parole, une femme du Jury s'est levée et demande :

– Une femme par jour ? Comment se les procurait-il ?

L'avocat intervient vivement :

– Ceci n'a rien à voir...

– Laissez parler le témoin, dit la femme-juré.

François hausse les épaules avec résignation, il fait signe au valet de chambre.

– Continue...

– Il recevait de cent à cent cinquante lettres d'amour par semaine. On procédait par ordre. D'abord dépouillement et tri...

## TÉMOIGNAGE DU VALET

*(ÉTAGÉ SUR PLUSIEURS ANNÉES)*

*(Toute cette partie du témoignage est présentée aussi sèchement et aussi rapidement qu'un documentaire sur l'organisation des P.T.T.)*

UN PETIT BUREAU AU PALAIS

*Un employé assis à une table couverte de piles de lettres. L'employé ouvre les lettres avec un coupe-papier, regarde la signature, note le nom sur un cahier et range les lettres dans un casier dont chaque alvéole est surmonté d'une lettre, comme à la poste restante.*

*La voix du valet commente :*

– Ensuite, enquête de la Police.

## UNE RUE

*Une jeune femme sort d'un immeuble. Un policier en civil la suit. La jeune femme entre dans un magasin. Le policier se plante devant la devanture et note quelque chose sur un carnet. Sur la page du carnet, un nom en grosses lettres : Renée CARRAS. Au-dessous du nom, des rubriques diverses : Opinions politiques. Antécédents. Relations habituelles...*

*La voix du valet commente :*

– Présentation des photographies.

## BUREAU DE JEAN

*Jean est assis à sa table. Le valet debout derrière lui lui tend trois photos de la même femme : la première en robe du soir, la seconde en tenue de ville, la troisième en maillot de bain. Jean regarde les photos d'un air morose puis fait un vague signe d'approbation.*

*La voix du valet commente :*

– Si la femme est agréée, examen médical.

## CABINET DE MÉDECIN

*La femme dont nous avons vu les photos, auscultée par un médecin en blouse blanche.*

*La voix du valet commente :*

*– Enfin, rendez-vous...*

## BUREAU DE JEAN

*Il est à sa table. Cette fois, à une autre table plus petite, à droite de celle de Jean, Hélène tape à la machine. Le valet de chambre entre dans le bureau. Il vient s'incliner devant Jean qui travaille et lui remet une carte de visite. Jean regarde le nom : « Renée Carras. » Il se lève, jette un regard sournois à Hélène qui a l'air agacé et furieux, et sort du bureau pour entrer dans une petite pièce attenante meublée d'un grand divan, de deux fauteuils et d'une table.*

*La seconde porte de cette pièce s'ouvre et le valet de chambre fait entrer Renée Carras qui a l'air intimidé et provocant.*

*Le valet de chambre referme la porte et regarde une pendule qui marque cinq heures.*

*La même pendule indique cinq heures trente-cinq. Le valet de chambre qui regarde par la fenêtre de l'antichambre se retourne en entendant s'ouvrir une porte. Jean paraît correct mais légèrement dépeigné. Le valet s'approche de lui sans rien dire, sort un peigne de sa poche et donne un coup de peigne à Jean.*

*Jean rentre dans son bureau, jette de nouveau un coup d'œil prudent et vaguement inquiet sur Hélène, puis se remet au travail.*

## LE TRIBUNAL

Le valet poursuit sa déposition :

– Cinq par semaine environ. Une demi-heure chacune.

L'avocat agite les bras furieusement et s'exclame :

– Le tribunal compromet sa dignité en écoutant des ragots d'office. Nous n'admettons pas...

Suzanne le coupe :

– Le tribunal doit savoir quel personnage il a devant lui.

– J'en sais encore de belles sur son compte, dit le valet.

– Plus tard, dit François. Dis-nous d'abord ce qu'il faisait quand on lui a annoncé les résultats de répression des villages rebelles.

On entend, en même temps que répond le valet de chambre, un grand éclat de rire de Jean.

– Je vous l'ai déjà dit. Il était chez Schoelcher, le magnat du pétrole, l'étranger qui nous a dépossédés, l'exploiteur des ouvriers. Ils déjeunaient ensemble. C'était une orgie. Un officier est venu lui annoncer que ses ordres étaient accomplis. Il n'a rien dit sur le moment, mais dix minutes après il s'est mis à rire comme un fou...

## TÉMOIGNAGE DU VALET

*(TROIS ANS PLUS TÔT)*

DANS LA SALLE DE RÉCEPTION CHEZ SCHOELCHER

*Schoelcher est le directeur de la Compagnie étrangère qui exploite les puits de pétrole. C'est un homme très grand et très fort au visage dur.*

*Jean est attablé en face de Schoelcher à une immense table où sont installés une vingtaine d'hommes et de femmes. La table est couverte de victuailles, de bouteilles, d'argenterie et de verrerie magnifiques. Tout le monde rit aux éclats, d'un rire un peu alcoolique. Les femmes sont à demi nues. C'est une atmosphère d'orgie.*

*Sur l'énorme éclat de rire général, on entend deux explosions.*

## LE TRIBUNAL

Debout devant le Jury, le valet de chambre, l'air très inquiet, tend l'oreille. On entend une nouvelle explosion plus proche.

– Qu'est-ce que c'est ? demande le valet.

Dans la salle, des gens se sont levés et courent regarder aux fenêtres. De la rue, où l'on se bat, viennent d'autres explosions : grenades et coups de feu.

La porte de la salle du tribunal s'ouvre brusquement. Deux insurgés en armes apparaissent. L'un d'eux crie, en direction de l'estrade :

– C'est la garnison du Fort Kéroub.

– Eh bien ? demande François.

– Elle a réussi sa sortie, dit l'insurgé. Elle occupe la place du Peuple et les quartiers ouest. Il semble qu'ils veulent attaquer le Palais.

L'avocat regarde avec un sourire le valet de chambre très décontenancé.

– Lorentz et Chatrin sont à leurs postes ? demande François.

– Oui, dit l'insurgé.

– Bien. Vous pouvez aller.

Les deux insurgés sortent. Les jurés, l'air sérieux et tendu, regardent François d'un air interrogateur. Jean, à demi tourné vers la salle, est resté impassible.

François dit simplement :

– Continuons.

L'avocat, qui s'est rapproché du valet de chambre, fait un pas vers François.

– Je désire contre-interroger le témoin.

– Va, dit François.

L'avocat revient se planter devant le valet de chambre et le regarde dans les yeux. Le bruit de la bataille de la rue continue : il est maintenant manifeste qu'on se bat presque sous les fenêtres du Palais. Le valet de chambre est pâle.

– Tu as peur ! dit l'avocat. Tu sais ce qui t'arrivera quand les nôtres reprendront la ville, si ton témoignage est inexact ? Est-ce que tu le maintiens ?

Le valet bafouille :

– Je...

– Tu le maintiens ? dit l'avocat. Bon. Procédons par ordre. Il riait, n'est-ce pas ?

De la rue monte un bruit tout proche de mitrailleuse. Le valet regarde vers la fenêtre, puis vers le Jury.

– C'est-à-dire... fait-il d'une voix hésitante.

## TÉMOIGNAGE DU VALET

(TROIS ANS PLUS TÔT)

DANS LA SALLE DE RÉCEPTION CHEZ SCHOELCHER

*C'est exactement le même décor, ce sont les mêmes gens qui sont attablés, avec Jean et Schoelcher. La table est couverte d'autant de victuailles, les gens sont aussi débraillés que dans la scène d'orgie évoquée par le valet, mais c'est une orgie*

*silencieuse. Jean a la bouche ouverte, comme s'il riait, mais aucun son ne sort de sa bouche. On entend la fin d'une rafale de mitrailleuse, puis la voix hésitante du valet : « C'est-à-dire... » Et sur cette voix, Jean, Schoelcher et les autres convives se figent dans un rire immobile.*

*Une explosion très violente et toute proche, et la voix du valet de chambre, précipitamment :*

– Non. Il ne riait pas.

*Jean, Schoelcher et les convives reprennent des visages graves et se remettent à manger.*

*On entend l'avocat demander :*

– Il riait ou il ne riait pas ?

– C'est-à-dire qu'il riait sans rire... répond le valet.

*Le visage de Jean exprime brusquement une sorte de gaîté sournoise et presque intérieure. Celui de Schoelcher également. Chacun semble s'amuser de souvenirs ou de pensées qui lui demeurent strictement personnels.*

*Sur la table, des dizaines de bouteilles, vides ou pleines, des verres renversés. Autour de la table, des femmes débraillées qui rient bruyamment.*

*La voix de l'avocat demande :*

– C'était une orgie ?

– Je... je..., bafouille le valet.

– Était-ce une orgie ? répète l'avocat avec insistance.

*Une explosion.*

– Non. Non, pas du tout, dit précipitamment le valet. C'était un déjeuner d'affaires.

*Les femmes disparaissent. La table a rapetissé. Le nombre des plats et des bouteilles a sensiblement diminué. Il n'y a plus que Jean, Schoelcher et quelques hommes qui déjeunent tranquillement. Tous ont l'air soucieux.*

## LE TRIBUNAL

L'avocat, l'air discrètement triomphant, est penché sur le valet très mal à l'aise.

– Un rire qui n'est pas un rire ; une orgie qui n'est pas une orgie. Est-ce que vous vous moquez du Tribunal ? Racontez-nous ce qui s'est passé depuis le début. De quel jour parlez-vous ?

## TÉMOIGNAGE DU VALET

(TROIS ANS PLUS TÔT)

### UNE RUE

*Une longue voiture blanche aux sirènes insolentes passe dans les rues. Devant et derrière elle, trois autres voitures et des motocyclistes en uniforme.*

### DANS LA GRANDE VOITURE BLANCHE

*Darieu et Jean sont assis côte à côte. Le valet est sur un strapontin.*

– *Schoelcher a refusé l'augmentation de salaire, dit Darieu. Il y a de la grève dans l'air.*

– *Ah ! dit Jean. C'est donc pour ça...*

– *Comment ?*

– *Le déjeuner. C'est pour ça. Je te parie que je sais ce que Schoelcher va me demander.*

## L'USINE DE SCHOELCHER

*La voiture blanche s'arrête devant la grille de l'usine. Une petite foule, contenue par un service d'ordre important, est massée contre les grilles. Jean et Darieu descendent de la voiture. Le valet de chambre les suit. De la foule quelques cris sans enthousiasme s'élèvent :*

– *Vive Aguerra ! Vive Aguerra !*

*Il s'agit visiblement de la brigade des acclamations. La foule, elle, ne réagit pas. Jean, entendant ces cris, hausse les épaules et se tourne vers Darieu :*

– *C'est ridicule. Tu diras à Magnan que j'aime mieux le silence.*

*Jean et Darieu, toujours suivis du valet, entrent dans la grande cour de l'usine. Schoelcher descend le perron du bâtiment central, situé en face de la grille d'entrée, et vient à leur rencontre. Son visage dur s'essaie à sourire aimablement, mais on sent la menace et la haine derrière chacun de ces sourires.*

*Des ouvriers font la haie, de la grille au perron. Silencieux, mornes, ils regardent Jean sans faire un geste. Atmosphère pesante d'hostilité. Schoelcher, arrivé près de Jean, s'incline devant lui.*

– *Excellence, mes collaborateurs et moi, nous sommes très heureux de vous recevoir ici.*

*Jean serre la main de Schoelcher. Puis tout le monde se remet en route vers le bâtiment central. Pendant que Jean monte les marches du perron, un cri isolé dans la foule :*

– *Aguerra. Vendu !*

*Jean s'arrête sans se retourner. Schoelcher le regarde avec une ombre de sourire.*

– Vous voyez, dit-il, ils n'aiment personne. Pas plus vous que moi. Je vais...  
Jean l'arrête d'un geste et se remet en marche.

– laissez. Aucune importance.

De nouveau, la voix crie :

– À mort, Aguerra vendu !

Jean hausse les épaules, sans s'arrêter. Il entre dans l'usine.

## L'INTÉRIEUR DE L'USINE

Un petit groupe de personnages officiels et d'ingénieurs de l'usine considèrent les installations d'un laboratoire. On leur a fait visiter l'usine et c'est la fin. À quelques pas du groupe, Schoelcher et Jean se sont isolés.

– Vous avez vu leur état d'esprit ? dit Schoelcher. C'est la grève dans huit jours. Je ne leur accorderai pas cette augmentation. C'est un prétexte. Ce qu'ils veulent, c'est entretenir le trouble et créer une situation révolutionnaire pour nous forcer la main. Jean reste impassible. Schoelcher continue sans le lâcher des yeux :

– Je vous demande de me renouveler l'assurance que vous ne ferez rien, quoi qu'il arrive, pour tenter de nous déposséder.

– Je ne tenterai rien, dit Jean. Je vous l'affirme.

– Si la grève est trop... trop dure, pourrai-je vous demander l'appui de la force armée ?

– Non. Tout ce que je pourrai faire, c'est arbitrer le conflit.

– Prenez garde, dit Schoelcher. Les choses risquent d'aller plus loin que vous ne pensez.

– Si j'envoie la troupe pour briser la grève, je creuse un fossé entre moi et les ouvriers du pays. Dans deux ans, dans trois ans, je suis perdu et vous avec moi.

Schoelcher le regarde d'un air menaçant :

– *C'est votre dernier mot ?*

– *Oui.*

– *Votre pays est tout petit, Excellence, et le mien est très grand, dit Schoelcher.*

*Puis il sourit brusquement et dit d'un ton aimable :*

– *Allons déjeuner.*

## LE TRIBUNAL

L'avocat s'adresse au valet d'un ton menaçant :

– Ne tentez pas de noyer le poisson. Je vous ai demandé si Aguerra riait quand on lui a annoncé la répression de la révolte paysanne.

– J'y viens, dit le valet.

## TÉMOIGNAGE DU VALET

*(TROIS ANS PLUS TÔT)*

## LA SALLE DE RÉCEPTION CHEZ SCHOELCHER

*C'est celle que nous connaissons déjà. Il n'y a que des hommes à table : officiels et ingénieurs. L'atmosphère est guindée et tendue. Jean mange sans rien dire.*

*Un officier est introduit. Il s'avance vers Jean et se penche sur lui. Les deux hommes parlent à voix basse. Tout en les observant, les autres convives parlent entre eux.*

– *Alors ? demande Jean.*

- *C'est fini, dit l'officier.*
- *Ça a été dur ?*
- *Ils ont résisté. Nous avons dû...*

*Jean le coupe avec impatience.*

- *Très dur ?*
- *Dix villages détruits. Dix-sept mille personnes arrêtées.*
- *Bon, dit Jean. Je vous verrai tout à l'heure.*

*L'officier se retire. Jean reste impassible, mais il ne mange plus. Il regarde fixement le mur en face de lui, par-dessus la tête de Schoelcher. Celui-ci suit son regard. Au mur est accrochée une panoplie d'armes anciennes, parmi lesquelles un énorme mousqueton.*

– *Vous aimez les armes anciennes, Excellence ? demande Schoelcher. J'en ai de fort belles.*

*Schoelcher se lève de table, va au mur et décroche avec effort l'énorme mousqueton qu'il tient à deux mains. En se rasant, il fait un petit clin d'œil à l'un des ingénieurs qui sourit imperceptiblement.*

- *Voyez les incrustations d'ivoire sur la crosse, dit Schoelcher.*

*Par-dessus la table, au bout de ses deux bras, il tend le mousqueton à Jean. Celui-ci tend son bras gauche pour le prendre. Schoelcher dit, avec une étourderie feinte :*

- *Les deux mains, Excellence : il est horriblement lourd.*

*Puis, comme s'il prenait brusquement conscience d'avoir gaffé, il ajoute précipitamment :*

- *Oh ! Pardon... Prenez-le donc, Darieu.*

*Jean, blême de rage, dit impérieusement :*

- *Reste tranquille, Darieu.*

*Puis il tend la main en disant :*

- *Donnez.*

*Schoelcher lui donne le mousqueton. Jean le prend d'une seule main, avec un effort terrible. Il le ramène à lui, l'examine en prenant son temps.*

– *Vous avez raison, dit-il, il est magnifique.*

*Puis il le tend à Schoelcher par-dessus la table.*

– *Il est moins lourd que vous ne dites, une main suffit, Schoelcher. Allons ! Une main. Une seule main !*

*Schoelcher lève un bras, attrape le mousqueton qui lui échappe, tombe sur la table, brisant verres, bouteilles et vaisselle.*

*Un moment de stupeur et de gêne. Seul Jean se renverse sur sa chaise et se met à rire nerveusement et irrésistiblement. En même temps que le rire de Jean, on entend une lointaine rafale de mitrailleuse et la voix du valet de chambre :*

– *C'est pour cela qu'il riait.*

## LE TRIBUNAL

Le procès semble suspendu pour un moment : public, jury, avocats et témoins sont restés en place, mais tout le monde guette, sans mot dire, les bruits de la bataille qui semblent s'éloigner. Les bruits diminuent encore ; ils cessent. De nouveau, un coup de feu isolé, puis de nouveau le silence. Dans le silence la porte s'ouvre et on voit apparaître l'insurgé qui, tout à l'heure, était déjà venu donner des nouvelles. Il annonce :

– Ils se replient vers le fort. On les poursuit.

– Bon, dit François.

Rumeurs dans la salle. François rétablit le silence d'un geste et dit :

– Continuons.

L'avocat, effondré, regarde autour de lui d'un air égaré, en hochant la tête.

– Je ne peux plus... je ne peux plus défendre un homme qui ne parle pas et qui se moque de son avocat. Laissez-moi ! Je me compromets pour lui et il me ricane au visage. Je suis avec vous ! Je vous dis que je suis avec vous contre lui.

– Tu le défendras, dit François. Tu le défendras ou il t'en cuira.

Darieu se lève brusquement, comme quelqu'un qui a lutté longtemps avec soi-même et qui n'en peut plus.

– Il a raison, dit-il. Ce procès est odieux : vous l'assassinez !

Exclamations diverses dans l'auditoire. Une femme du jury dit violemment :

– Est-ce notre faute s'il ne veut pas se défendre ?

– C'est une honte, continue Darieu. Est-ce pour cela que nous nous sommes battus ? Pour écouter des ragots de domestique ? Les questions à débattre sont d'une gravité immense ! Fallait-il industrialiser l'agriculture au moment où il l'a fait ? Pouvait-il exproprier Schoelcher et nationaliser le pétrole ? Et, au lieu de cela, on nous sort des commérages sur un bras cassé et sur un complexe d'infériorité. Et lui, lui qui, seul, pourrait plaider sa cause, il se tait.

La salle se tait. Le jury se tait. L'intervention de Darieu a frappé tout le monde. Celui-ci marche vers Jean qui ne se retourne pas et lui parle de dos :

– Jean ! Je t'en supplie... Pour toi-même. Pour ta mémoire, défends-toi. Ne te laisse pas fusiller comme un chien. Jean, je n'ai pas de haine pour toi ; je t'estime toujours ; je t'aimais. C'est contre tes actes, contre ta politique que j'ai fait la Révolution. Pas contre toi. Parle-leur, dis-leur un mot. J'ai honte pour eux, pour toi et pour moi.

Jean, sur les derniers mots de Darieu, a tourné la tête vers lui et le regarde avec ironie. Il répond :

– Vous seriez trop contents.

Puis il tourne de nouveau le dos et reste immobile. Désarroi dans l'assistance. Certains approuvent Darieu ; d'autres, irrités par l'attitude, le conspuent. Cris divers :

– Salaud !

– Pendez-le tout de suite !

– Darieu a raison !

– On ne tue pas un homme qui ne se défend pas.

– Tu sabotes ton procès !

François, tout en faisant de grands gestes pour rétablir le silence, s'approche de Darieu.

– Darieu. Il y a peut-être un moyen...

François parle à l'oreille de Darieu, qui approuve d'un signe de tête et dit :

– Bon. J'y vais.

Darieu sort de la salle du tribunal. François se tourne vers le public, qui continue de manifester. Il crie :

– Silence !

Puis, dans le calme revenu, il appelle :

– Menko !

Un homme se lève au premier rang ; un homme d'une soixantaine d'années, chauve, avec des lunettes, du genre vieux petit savant. C'est un des dignitaires que nous avons vus au début dans l'antichambre. Il porte d'énormes dossiers sous le bras et s'avance vers François.

– Tu es ingénieur agronome, dit François. Tu as été deux ans au Ministère de l'Agriculture. Tu as toujours protesté contre l'industrialisation des cultures, ordonnée par Aguerra.

– C'était une bêtise et un crime, dit Menko.

Il ajoute, en montrant ses dossiers :

– J'ai là de quoi le prouver.

– Nous t'écoutons, dit François.

Menko cherche où poser ses dossiers en promenant autour de lui un regard de myope. François fait un signe à l'un des gardes qui place une petite table devant Menko. Celui-ci y pose ses dossiers, les ouvre et commence d'une voix monotone sa déposition.

– Notre pays produit annuellement...

## RUES DE LA VILLE

Darieu sort du Palais et se met en route d'un pas rapide. Rafale de mitraillette. Darieu se plaque contre un mur, lève la tête et paraît constater qu'on tire des toits. Il reprend sa route en courant dans les rues qui sentent l'émeute.

Darieu arrive devant une petite maison d'assez pauvre apparence. Il sonne : une fois, deux fois, quatre fois. Personne ne répond. Darieu traverse la chaussée, gardant les yeux fixés sur la maison. Il gagne le trottoir d'en face et crie de toutes ses forces :

– Hélène ! Hélène !

Au premier étage, un rideau bouge à une fenêtre.

– Ouvrez ! C'est Darieu !

Darieu attend un moment, immobile. Puis la porte s'ouvre. Darieu traverse rapidement. Une vieille femme le fait entrer sans dire un mot. Elle referme la porte et monte l'escalier. Darieu la suit.

## APPARTEMENT D'HÉLÈNE

La vieille fait entrer Darieu dans un salon-salle à manger très pauvre. Elle fait signe à Darieu de s'asseoir.

– Elle est malade. Attendez.

Elle sort. Darieu reste debout. Il se promène lentement dans la pièce en regardant les photos. Partout des photos de Lucien Drelitsch. Aux murs, sur les meubles, Lucien au bras d'Hélène. Lucien seul, en costume de ski. Lucien en bras de chemise dans une imprimerie. Lucien au milieu d'une douzaine d'étudiants.

Dans un coin de la pièce, presque cachée sur un petit guéridon, une photo d'Hélène entre Jean et Lucien qui la tiennent chacun par un bras en riant. Dariou prend le cadre et regarde la photo d'un air sombre. Hélène entre. Elle est en deuil. Dariou repose précipitamment le cadre sur le guéridon et se retourne.

– Alors ? demande Hélène. Il va être condamné à mort ?

Dariou hausse les épaules, avec lassitude, comme pour dire : « Évidemment. »

– Comment est-il ? demande encore Hélène.

– Il refuse de se défendre.

Hélène est visiblement troublée par la présence de Dariou et par les nouvelles qu'il lui donne, mais elle reste maîtresse d'elle-même et demande, pour détourner la conversation :

– Combien de morts ?

– On ne sait pas encore.

Dariou regarde Hélène qui détourne la tête et s'en va vers la fenêtre. Dariou la rattrape, lui prend les mains et la force à se retourner.

– Hélène, ce procès est une bouffonnerie. Nous sommes odieux et ridicules. Et lui, on cherche à l'avilir. Nous en sortirons tous humiliés.

– Il aurait mieux valu qu'il soit tué ce matin, pendant le combat, dit Hélène.

– Oui.

Dariou hésite un moment, puis il dit, avec une espèce de timidité :

– S'il se défendait...

– Eh bien ?

– Tout changerait. On placerait les débats sur le plan où ils devraient être posés : la politique qu'il a faite.

Hélène dégage ses mains. Elle va à la fenêtre et l'ouvre. À l'extrémité de la rue est étendu le cadavre d'un insurgé. Hélène regarde ce corps et dit, à mi-voix, pour elle seule :

– Tous ces morts... tous ces morts... Et lui qu'on va tuer.

Dariou s'approche d'elle.

– Hélène, aidez-nous.

– À quoi ? Qu'est-ce que je peux faire ?

Darieu et Hélène regardent dans la rue. Trois hommes armés passent en courant. On entend au loin quelques coups de feu. Darieu prend un ton plus ferme et de plus en plus insistant :

– Personne ne le connaît comme vous. Vous êtes le seul être au monde qu'il ait aimé. Si vous veniez témoigner...

Les trois hommes repassent. Ils tiennent un prisonnier qui marche avec peine et qu'ils font avancer à coups de pieds et à coups de crosse. Hélène se rejette en arrière et referme violemment la fenêtre. Darieu continue :

– Si vous veniez témoigner, il se défendrait. Devant vous, je suis sûr qu'il se défendrait.

On entend des cris et des coups de feu dans la rue. Hélène frissonne.

– Je n'irai pas.

– Hélène...

– Je n'irai pas. Comprenez-moi, Darieu. Il a tué mon mari. Je le hais. Je dois le haïr. Je ne peux pas le défendre. Mais aussi il a été dix ans notre ami le plus intime, notre frère. Je ne peux pas l'accuser. Je ne veux pas être responsable, si peu que ce soit, de sa mort.

– Nous ne vous demandons pas cela. Il suffit que vous veniez et que vous racontiez les choses comme vous les avez vues. Il se défendra. Il expliquera pourquoi il a fait mourir Lucien.

– A-t-il une chance d'échapper, si je viens témoigner ?

Darieu ne répond rien.

– Vous voyez bien, Darieu, c'est impossible, dit Hélène d'un air égaré. Je ne veux pas m'en mêler. Assassinez-le sans moi.

– L'assassiner ?

– Je ne sais plus où sont les assassins. Il a tué Lucien et maintenant vous allez le tuer.

Elle retourne vers la fenêtre et regarde le cadavre dans la rue. Sans se retourner, elle dit :

- Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! J'aurai deux morts à pleurer.
- Alors, Hélène, c'est non ?
- C'est non. Laissez-moi.

## LE TRIBUNAL

Menko continue de parler. C'est une déposition précise, bourrée de termes techniques, de chiffres, de statistiques, de noms de villages. François écoute. Une partie du jury écoute. La salle écoute à peine. Des gens somnolent dans leurs fauteuils, d'autres dorment carrément, allongés par terre. D'autres parlent entre eux, à voix basse, pendant que Menko continue à parler inlassablement.

Jean bâille. Il se tourne vers deux gardes qui, fatigués, se sont assis par terre, en tailleur, leur fusil entre les jambes.

- Je n'en peux plus, dit Jean.

Les deux hommes le regardent avec un visage de bois, sans répondre. Jean sort de sa poche un paquet de tabac et du papier à cigarette et, d'une seule main, il se roule une cigarette.

- Vous voyez, dit-il aux deux gardes, je ne suis pas maladroit.

Silence hostile des deux hommes. Jean hausse les épaules.

- Ça va, dit-il. Je n'ai pas envie de vous acheter. Vous êtes du pétrole ?
- Oui, dit un des gardes.
- Extraction ou raffinage ?
- Raffinage.
- Vous pensez que je suis un traître ?
- Oui.

Jean fait un geste du pouce pour désigner derrière son dos le jury, l'avocat, François et les témoins.

– Et qu'est-ce que vous pensez du procès ?

– C'était pas la peine, dit le garde. Fallait te fusiller tout de suite.

– D'accord, dit Jean. François est trop tatillon.

Tout en parlant, Jean fouille ses poches : il cherche des allumettes qu'il ne trouve pas. Il demande aux gardes :

– Allumettes ?

Ceux-ci ne bougent pas. Jean a ôté sa cigarette de sa bouche quand, sur ses genoux, venant d'en haut, tombe une boîte d'allumettes. Jean lève les yeux. Il voit, assis sur la fenêtre, le jeune ouvrier aux bottes déchirées qui le regarde. Jean le regarde un moment sans rien dire.

– Pourquoi ne fais-tu pas réparer tes bottes ? demande-t-il.

Silence du jeune homme. Jean insiste :

– C'est trop cher ?

Le jeune homme ne répond toujours rien. Jean allume sa cigarette. On cesse à ce moment d'entendre la voix de Menko, qui a continué à parler pendant toute la scène, et on entend François dire :

– Je remercie le témoin.

Menko range ses dossiers, les prend sous son bras et retourne s'asseoir à sa place. Suzanne se lève.

– Je demande à déposer, dit-elle. J'ai vécu dix ans jour par jour à côté de cet homme. Personne ne le connaît mieux que moi.

François a un mouvement de refus. Il tourne la tête vers Jean, comme pour lui demander conseil. Mais Jean n'a pas bougé. François regarde le visage haineux et froid de Suzanne. Il hésite encore, regarde sa montre et demande à un garde placé près de lui :

– Dariou n'est pas revenu ?

– Non.

François hausse les épaules et fait un geste vers Suzanne.

– Parle.

## L'APPARTEMENT D'HÉLÈNE

Darieu et Hélène sont restés dans la même position devant la fenêtre. Darieu, sans lui tendre la main, dit à Hélène :

– Alors, adieu.

– Adieu.

Darieu fait un mouvement, comme s'il allait partir. Puis, une idée lui vient et il demande avec une indifférence feinte :

– Vous savez qui dirige les débats ?

– François, je suppose.

– En principe, oui. Mais en fait, c'est Suzanne Terrier.

Hélène sursaute :

– Suzanne ! Elle n'a pas le droit. Cette femme est une...

– Elle a mis le jury dans sa poche, dit Darieu, ils croient tout ce qu'elle raconte.

– Suzanne, dit Hélène avec écoëurement. Elle va témoigner...

– Je pense qu'elle racontera leur vie commune.

Hélène brusquement a changé de visage.

– Elle parlera de Lucien... Elle parlera de moi.

Elle va ouvrir la porte et appelle :

– Jeanne ! Jeanne !

Puis elle se retourne vers Darieu :

– Je n'ai pas à défendre Jean. Mais je ne veux pas qu'elle nous salisse. Elle détestait Lucien.

Jeanne entre, Hélène va à elle.

– Mon manteau. Je sors.

– Tu es folle, dit Jeanne. On se bat dans les rues.

– Mon manteau ! dit Hélène impérieusement. Vite !

## LE TRIBUNAL

Suzanne debout face au jury parle avec violence :

– Il m'a quittée. La dernière fois que je l'ai vu, c'est dans le Palais : il y a sept ans, le jour où il a pris le pouvoir...

## TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

(SEPT ANS PLUS TÔT)

## LE PALAIS

*Dans la grande salle d'entrée du Palais désert, un groupe est massé. Il y a là Suzanne, Lucien, François, Magnan. Tous regardent Jean qui se tient un peu à l'écart. C'est la même scène que le valet de chambre a racontée, mais elle est vue, cette fois, par Suzanne.*

*Jean, plein d'assurance, s'approche d'une porte close. D'un geste violent et large, il en pousse les deux battants, découvrant une enfilade de pièces aux portes ouvertes. Jean fait impérieusement signe à ses amis de se retirer comme s'il tenait à prendre seul*

*possession de son nouveau domaine. Suzanne a un élan vers lui, mais Lucien la retient.*

*Jean commence à avancer d'un pas tranquille et sûr de lui. Tout au fond le valet de chambre l'attend, une expression obséquieuse sur la figure. Suzanne observe Jean d'un air tendre et malheureux. Elle veut encore se jeter à sa suite, mais François et Lucien la retiennent.*

*Jean entre dans le bureau, salué par le valet qui le suit et referme la porte derrière lui.*

*Suzanne regarde d'un air désespéré la porte se refermer sur Jean et on entend sa voix dire avec rancune :*

« Quand il a eu un domestique, il n'a plus voulu de moi. Il m'évitait avec soin... »

## LA COUR DU PALAIS

*Suzanne essaye d'approcher Jean qu'on voit monter dans sa grande voiture blanche. Un majordome la retient. La voiture blanche démarre lentement. Elle passe devant Suzanne qui crie : « Jean ! Jean ! »*

*Dans la voiture, Jean la regarde avec un visage de bois, comme s'il ne s'apercevait même pas de sa présence.*

## LE TRIBUNAL

Suzanne, le visage flamboyant de haine, vient de finir une phrase adressée au Jury. Elle regarde Jean sans rien dire, les lèvres closes, et on entend sa voix, la

voix suppliante qu'elle avait dans la cour du Palais :

– Jean ! Jean ! Pourquoi m'as-tu quittée ? Sans un mot, sans un signe. Je ne comprends pas ! Jean, aie pitié de moi. Je t'aime, Jean ! Je t'aime !

Puis de nouveau Suzanne se tourne vers le Jury et dit avec une haine froide et tranquille :

– Je le hais.

Et elle continue avec aisance :

– Je ne suis pas venue pour vous parler de mes amours. S'il n'y avait que cela, ce ne serait rien. Mais il se trouve que j'ai vécu des années près de lui et que j'ai eu connaissance d'un crime. Un crime qu'il a commis seul et que vous ne connaissez pas. Il faudra le compter aussi au nombre des chefs d'accusation.

« J'ai rencontré Jean Aguerra pour la première fois en 19... C'était avant la première Révolution... »

## TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

(DIX ANS PLUS TÔT)

### UNE EXPLOITATION PÉTROLIÈRE

*Tout est désert : c'est la grève, la voix de Suzanne continue :*

– ... au moment de la fameuse grève du pétrole, la première, Hélène Borge, qui se disait ma meilleure amie, était infirmière au dispensaire de l'usine. Elle n'avait pas encore épousé Lucien Drelitsch qu'Aguerra devait assassiner plus tard. Une nuit...

## L' APPARTEMENT DE SUZANNE

*Suzanne dort dans son lit. On sonne. Suzanne se réveille et tend l'oreille. On sonne de nouveau. Suzanne saute hors du lit, allume, enfile un manteau sur sa chemise de nuit, chausse ses pantoufles et va à la porte.*

*– Qui est là ? demande-t-elle.*

*– Ouvrez, c'est Hélène.*

*Suzanne ouvre la porte. Hélène apparaît. Mais elle est totalement différente de l'Hélène que nous connaissons. Elle est très fardée, elle porte une robe qui la moule de façon provocante et affecte des manières de femme fatale. C'est Hélène, vue par Suzanne.*

*Derrière Hélène, Suzanne distingue les silhouettes de deux hommes. Suzanne marque un léger recul.*

*– Ne t'inquiète pas, dit Hélène. Ce sont des amis.*

*Elle pousse la porte avec assurance et bouscule presque Suzanne pour entrer. Elle parle d'une voix presque insolente. Les deux hommes entrent derrière elle. Ils sont sales et fatigués, leurs vêtements sont déchirés. Lucien entre d'abord, puis Jean qui a l'air sombre et dur. Lucien salue Suzanne avec un sourire aimable.*

*– Excusez-nous.*

*– Mais qu'est-ce qu'il y a ? demande Suzanne en examinant Lucien et Jean avec inquiétude.*

*– Vous avez des voisins ? demande Jean sèchement en regardant Suzanne avec dureté.*

*– Non. L'appartement d'à côté est vide.*

*– Bon.*

*Suzanne dévisage Jean avec curiosité et demande encore une fois :*

*– Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? D'où venez-vous ?*

*Jean ne répond pas. C'est Hélène qui prend la parole d'une voix mondaine, qui manque de sincérité. Elle semble excitée, mais pas triste :*

*– Oh ! Suzanne ! C'est horrible, ils ont fait donner la troupe. L'usine est prise d'assaut. Ils veulent nous arrêter.*

*– Tu y étais ? demande Suzanne.*

*Hélène fait un petit sourire crâne et vaniteux :*

*– Naturellement, j'y étais. Eux aussi. Ah ! j'oubliais : Lucien Drelitsch et Jean Aguerra.*

*– Taisez-vous ! dit Jean avec brusquerie.*

*Il ne lâche pas des yeux Suzanne, qui soutient son regard.*

*– C'est ma meilleure amie, dit Hélène.*

*Jean hausse les épaules :*

*– Elle n'a pas besoin de savoir qui nous sommes.*

*– Alors, dit Suzanne, vous n'avez pas besoin de rester chez moi.*

*– Très bien, dit Jean.*

*Il fait demi-tour et va pour sortir. Lucien l'arrête par le bras en souriant.*

*– Écoute, Jean. Il faut que nous fassions confiance à Mademoiselle. Hélène en répond, et puis tu vois bien qu'elle ne nous trahira pas.*

*– Après tout, tant pis, dit Jean. Nous n'avons pas le choix.*

*Suzanne, blessée, fait la moue. Lucien s'approche d'elle.*

*– Nous étions dans l'usine tout à l'heure. Nous nous sommes sauvés par les caves, mais la police nous recherche. Pouvez-vous nous cacher ?*

*– Combien de temps ?*

*Lucien hausse les épaules en signe d'ignorance. Suzanne regarde les deux hommes avec hésitation.*

*– Tous les deux ?*

*Hélène se met entre les deux hommes, leur prend le bras avec une familiarité provocante, en leur souriant dans la figure, et dit :*

*– Tous les trois.*

– L'amie qui habite avec moi rentre après-demain.

Jean dégage son bras et fait un pas vers la porte.

– Ça va. Elle refuse. Partons.

Suzanne fait un geste d'agacement.

– Attendez donc, vous. Qu'est-ce qui vous dit que je refuse ?

– En tout cas, vous n'avez pas l'air enthousiaste, dit Jean.

Puis il ajoute, pour Lucien :

– Il y a trop de femmes dans cette histoire.

On sonne à la porte. Tous sursautent et se regardent avec inquiétude. Suzanne reste calme et a tout de suite l'air décidé. Elle met un doigt sur sa bouche et leur fait signe de la suivre. Elle ouvre une porte qui donne sur une grande pièce qui sert de lingerie et de débarras. Des ballots de linge et des meubles y sont déposés en vrac. Un grand drap est tendu sur deux chaises. On sonne de nouveau et on frappe à la porte. Suzanne montre le coin de la pièce.

– Mettez-vous là et le drap sur vous. Vite.

Puis elle referme la porte de la lingerie et va au vestibule.

– Qui est là ?

– Police. Ouvrez.

Suzanne ouvre. Elle a pris un air endormi et regarde les deux policiers avec des yeux de myope.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Il y a des grévistes chez vous ?

– Des grévistes ? Quelle horreur ! dit Suzanne.

Elle ouvre toute grande la porte.

– Entrez. Fouillez. Je ne serai pas tranquille tant que vous n'aurez pas fouillé partout.

Les deux policiers l'ont suivie dans la pièce et regardent autour d'eux. Suzanne ouvre la porte de la lingerie. Jean, Lucien et Hélène, accroupis entre les meubles et recouverts du drap, sont invisibles.

– Ici, dit Suzanne, c'est ma lingerie. Mais il faudrait qu'ils aient passé par ma chambre.

*Elle referme la porte et revient vers les policiers qui déjà se préparent à repartir.*

– Vous ne fouillez pas ? Sous le lit, non ?

– Ne dites pas de bêtises, fait un policier en haussant les épaules.

*Et les deux hommes sortent avec un petit salut. Suzanne referme à clé derrière eux, puis elle retourne à la lingerie. Hélène, Jean et Lucien sortent de sous le drap et la regardent. Suzanne regarde Jean en souriant :*

– Alors ? Est-ce que vous trouvez toujours qu'il y a trop de femmes dans cette histoire ?

## LE TRIBUNAL

Suzanne, debout devant les jurés, continue de parler.

– Je ne pouvais pas les garder chez moi. Je les ai emmenés dans la ferme de mon oncle, dans un coin perdu. Personne ne pouvait les y chercher. Au début, tout allait bien. Lucien écrivait son premier roman. Hélène faisait la coquette. Jean s'ennuyait du matin au soir. Moi, je faisais leur ménage...

## TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

(DIX ANS PLUS TÔT)

## LA SALLE COMMUNE DANS LA FERME DE SUZANNE

*Lucien écrit au bout d'une grande table. Suzanne ajoute une bûche au feu et jette un coup d'œil au contenu de la grande marmite pendue à la crémaillère. Devant une glace, Hélène arrange son maquillage.*

*Debout devant une fenêtre, Jean regarde au dehors. Il bâille largement. Suzanne passe près de lui, portant des assiettes, des couteaux et des fourchettes qu'elle va poser sur la table. Au passage, elle dit à Jean :*

*– Vous n'avez pas l'air d'aimer la campagne.*

*Jean lui jette un regard sombre et répond par un grognement. Suzanne commence à mettre le couvert. Lucien range ses papiers et referme son stylo. Hélène s'approche de la table.*

*– Mon pauvre Lucien, Suzanne est impitoyable. Elle ne respecte même pas ton travail !*

*Puis elle ajoute, pour Suzanne :*

*– C'est un grand écrivain, tu sais, tu vas lui faire perdre le fil de ses idées.*

*Suzanne répond sèchement :*

*– C'est possible, mais il faut bien qu'il mange, tout grand écrivain qu'il est.*

*Lucien s'est levé précipitamment. Il a l'air confus des paroles d'Hélène et sourit très gentiment à Suzanne :*

*– Excusez-moi, Suzanne. J'aurais dû vous aider, au contraire.*

*– Taisez-vous, dit Suzanne. C'est ça qui vous aurait fait perdre le fil de vos idées.*

*Lucien prend une pile d'assiettes et aide Suzanne à mettre le couvert.*

*– Mais non. C'était des notes sans importance.*

*Hélène se tourne vers Lucien avec coquetterie.*

*– Sans importance ? Moi qui avais envie de parler avec vous et qui n'osais pas vous déranger...*

*Lucien est accroupi devant le buffet, il en sort des verres et une bouteille de vin. Il sourit tendrement à Hélène et lui dit :*

*– Eh bien, parlez-moi.*

*– Est-ce qu'on pourra rentrer bientôt ?*

*Lucien pose les verres et la bouteille sur la table.*

*– Je ne sais pas. Demandez à notre cher grand homme d'action. C'est lui qui décidera.*

*Lucien commence à disposer fourchettes et couteaux à côté des assiettes. Hélène regarde Jean qui est toujours à la fenêtre, puis elle demande à Lucien :*

*– Pourquoi l'appellez-vous toujours notre homme d'action ? Vous n'en êtes pas un, vous ?*

*– Non.*

*– Pourquoi ?*

*Lucien, en se retournant pour répondre, laisse tomber un couteau. En se baissant pour le ramasser, il fait tomber trois fourchettes. Hélène rit un peu. Lucien rit aussi et dit en montrant les fourchettes qu'il a ramassées :*

*– Voilà pourquoi je ne pourrais pas être un homme d'action. Et puis...*

*– Et puis ?... fait Hélène.*

*– Vous connaissez le proverbe : « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » ? Eh bien, je n'aime pas casser les œufs, même pour faire une omelette.*

*Lucien continue à dresser la table avec Suzanne, Hélène les regarde sans rien dire, puis elle va vers Jean. Suzanne la suit d'un regard dur.*

*Arrivée près de Jean, Hélène lui passe, très légèrement, la main sur la nuque. Il tressaille, se retourne et la regarde avec une expression de désir si manifeste qu'elle en a un choc. Elle essaie de plaisanter, mais elle est gênée :*

*– Il paraît que vous savez faire les omelettes ?*

*Jean, l'air absent, a les yeux fixés sur la bouche d'Hélène.*

*– Quelles omelettes ?*

*– Je dis des sottises. Quand rentrons-nous ?*

*– Je ne sais pas, dit Jean.*

*Puis il ajoute entre ses dents :*

*– Je n'ai pas envie de rentrer.*

*Hélène, de plus en plus gênée, essaie encore de plaisanter.*

- *Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Vous me faites peur.*
- *Vous savez très bien pourquoi je vous regarde.*
- Suzanne les regarde d'un air sombre, tout en finissant de dresser la table.*

## LE TRIBUNAL

Jean sur sa chaise tourne toujours le dos au Jury, mais il écoute avec intérêt la déposition de Suzanne qu'on entend parler derrière lui.

– Il la poursuivait. Il ne disait rien ; il la regardait. Elle en avait peur. Elle avait été coquette au début, mais après elle a eu peur.

## TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

*(DIX ANS PLUS TÔT)*

## LA SALLE COMMUNE DE LA FERME

*Suzanne fait le ménage. Hélène est assise à la table, un livre ouvert devant elle. Jean la regarde fixement. Hélène, gênée, finit par lever la tête.*

- *Parlez-moi ! Dites quelque chose.*
- *Je n'ai rien à dire. Je ne parle pas si bien que Lucien.*
- *Vous savez bien que si. Vous parlez très bien quand vous voulez.*

*Suzanne, un seau à la main, hésite un moment sur le pas de la porte. Puis elle remplit son seau à la cuisine et revient.*

*Hélène est dans les bras de Jean qui l'embrasse. On ne sait si elle est consentante ou non, mais elle se dégage brusquement, en regardant Jean d'un air étrange. Jean tourne les talons sans rien dire et sort brusquement. Hélène fait quelques pas, s'assied à la table et se met à sangloter, la tête dans ses bras.*

*– J'en ai assez ! J'en ai assez ! Je veux rentrer chez moi.*

*Suzanne s'approche d'elle et lui caresse les cheveux d'un geste automatique. Son visage reste dur.*

*– Tu fais la coquette avec les deux : il faut choisir !*

*Hélène se redresse brusquement*

*– C'est tout choisi : Lucien veut m'épouser.*

*– Alors ?*

*– J'ai dit oui.*

*Un air de triomphe discret passe une seconde sur le visage de Suzanne.*

*– Pourquoi ? demande-t-elle. Parce qu'il est plus joli garçon ?*

*Hélène fait une petite moue d'approbation cynique. Suzanne poursuit :*

*– Et puis il a ses deux bras... Et puis ce sera un grand écrivain... Tous les avantages, quoi !*

*Suzanne parle d'un air détaché pour obliger Hélène, qui répond à chaque question par un petit geste cynique, à montrer sa bassesse. Hélène semble s'être prise au piège. Elle essuie ses larmes et sourit d'un air froid et calculateur.*

*On entend la voix de Suzanne devant le Tribunal :*

*– Hélène et Lucien se sont mariés au village. Le soir du mariage...*

*Dans la même salle, Suzanne, Hélène, Jean et Lucien. C'est le soir. Ils sont assis tous quatre devant la cheminée où brûle un grand feu. Atmosphère de gêne. Suzanne observe les trois autres d'un air dur, puis elle finit par rompre le silence :*

*– Alors ? On ne va pas se coucher ?*

*Les trois autres sortent à peine de leur torpeur. Ils répondent mollement : « Oui... Oui... Oui... », mais ils ne bougent pas. De nouveau, le silence et l'immobilité. Lucien fixe le bout de ses souliers. Jean tapote le bras de son fauteuil. Hélène, les yeux*

*grands ouverts, regarde les flammes d'un air absent. La pendule sonne minuit. Ils tressaillent et regardent l'heure tous ensemble. Hélène se décide.*

*– Minuit. Tu devrais monter, Suzanne. Tu te lèves toujours si tôt.*

*Suzanne ne bronche pas, bien décidée à attendre.*

*– Non, non. Montez d'abord. J'ai encore à ranger la vaisselle.*

*Lucien se lève à regret.*

*– On ne peut pas la faire veiller si longtemps.*

*Hélène se lève à son tour. Elle est à côté de Lucien. Tous deux regardent le crâne de Jean qui n'a pas bougé et pianote toujours sur le bras de son fauteuil. Ils souhaitent une bonne nuit à Suzanne, puis Hélène dit avec un peu de gêne :*

*– Au revoir, Jean.*

*– Au revoir, dit-il sans lever la tête.*

*– Au revoir, Jean, dit Lucien.*

*Jean lève les yeux sur Lucien et lui sourit gentiment. Il attrape négligemment un verre posé sur une petite table et le serre dans sa main ; Lucien et Hélène s'en vont jusqu'à l'escalier, montent l'escalier avec gêne, ils disparaissent, on entend encore un moment leurs pas, puis c'est le silence. À ce moment Jean tend sa main valide vers Suzanne et dit :*

*– Lavez-moi ça.*

*– Quoi ?*

*– Ça.*

*Jean ouvre sa main ; elle est pleine de sang. Il a brisé le verre qu'il tenait. Suzanne pousse un cri.*

*– Ne tournez pas de l'œil, dit Jean. Lavez ça.*

*– Je ne tourne jamais de l'œil.*

*Suzanne va à l'évier, remplit une cuvette d'eau et revient vers Jean avec la cuvette, un torchon propre et un grand mouchoir. Jean regarde au plafond, sans prêter attention à ce que fait Suzanne. Quand elle a fini elle lâche la main bandée de Jean :*

– *Là, c'est fini. Au revoir, Jean.*

– *Au revoir.*

– *Vous pourriez me dire merci.*

– *Merci.*

*Suzanne se lève et monte dans sa chambre. Elle se regarde dans une glace en souriant. Derrière elle la porte s'ouvre lentement. C'est Jean. Suzanne le regarde et sa tête lui fait peur. Elle recule un peu, puis lui tient tête. Il vient à elle lentement. Arrivé tout près d'elle, il s'arrête et la regarde.*

– *Il fait clair de lune, dit-il entre ses dents. Beau temps pour une nuit de noces, hein ?*

– *Oui, beau temps.*

*Brusquement Jean prend Suzanne dans ses bras et l'embrasse sur la bouche. Pendant qu'il l'embrasse on entend la voix ironique de l'avocat de Jean qui demande :*

– *Et vous vous êtes laissé faire en sachant qu'il en aimait une autre ?*

– *Il ne l'aimait pas, répond la voix de Suzanne. Il la désirait seulement.*

– *Et vous ? demande la voix de l'avocat. Vous l'aimiez donc ?*

– *Je... je...*

*Jean se détache de Suzanne qui lève vers lui une tête illuminée de plaisir.*

*Puis on voit Suzanne dans la cour du Palais du Gouvernement regardant Jean sortir dans sa grande voiture blanche et appelant désespérément : « Jean ! Jean ! »*

*La voix de Suzanne dit sèchement :*

– *Non, je ne l'aimais pas.*

LE TRIBUNAL

Suzanne parle au Jury :

– Mais je lui ai donné ma vie. J'étais sa servante. Rien n'y faisait. Il m'en voulait, je ne sais pourquoi. À cette époque, il y a eu l'amnistie générale et nous sommes revenus en ville. Ils ont mis sur pied une organisation révolutionnaire. Ils se réunissaient chez moi. Jean voulait diriger le Comité, mais il avait un concurrent sérieux : Benga, le petit Benga. Vous vous en souvenez ?

## TÉMOIGNAGE DE SUZANNE

(NEUF ANS PLUS TÔT)

### L'APPARTEMENT DE SUZANNE

*Jean est assis dans un fauteuil. Il a l'air préoccupé et ne semble pas voir Suzanne assise en face de lui. Il dit :*

*– Ma pipe.*

*Suzanne lui donne une pipe toute bourrée qu'il met à sa bouche. Elle lui tend une allumette enflammée. Tout en allumant sa pipe, Jean dit :*

*– Le Comité se réunit ici tout à l'heure. Tu serviras de la bière.*

*– Combien serez-vous ?*

*– Huit. Comme d'habitude.*

*On sonne. Jean se lève.*

*– Les voilà. File. Tu apporteras la bière quand je t'appellerai.*

*Suzanne entre dans la lingerie. Elle prend des bouteilles de bière dans un panier et les pose sur un plateau. Immobile devant la table, elle a un moment d'abandon et elle sanglote un très court instant. Puis elle se reprend et se recompose un visage dur et solide. Elle s'assied et attend. De la pièce voisine lui arrivent tout à coup de violents*

*éclats de voix. Suzanne sursaute, hésite, puis finit par aller à la porte regarder par le trou de la serrure.*

*Elle voit les membres du Comité, parmi lesquels Lucien et Hélène. Jean et Benga sont debout et se disputent furieusement. Jean finit par attraper Benga par le revers de son veston et il le secoue, avec une colère folle. Suzanne ouvre la porte et se précipite.*

*– Jean !*

*Jean lâche Benga et se tourne vers Suzanne.*

*– Qui t'a permis d'entrer ?*

*Tous les membres du Comité regardent Suzanne. Elle est terriblement gênée.*

*– Va chercher la bière.*

*Suzanne sort. Elle prend les bouteilles de bière et revient. En portant les bouteilles sur la table, elle rencontre le regard d'Hélène qui lui sourit. On entend la voix de Suzanne dire avec amertume : « Hélène était du Comité. Pas moi. »*

*Suzanne rend très froidement son sourire à Hélène, puis elle repart vers la lingerie et on entend, pendant qu'elle referme la porte, la voix coupante de Jean déclarer :*

*– C'est son avis ou c'est le mien. À vous de choisir.*

QUELQUES HEURES PLUS TARD

*La pièce où se tenait le Comité : bouteilles vides, verres sales, cendriers pleins. Jean furieux frappe sur la table.*

*– Ça sera lui ou moi ! Ça ne peut pas durer !*

*Suzanne qui tricote dans un fauteuil garde un visage impassible. Jean répète avec fureur :*

*– Lui ou moi ! Je l'aurai !*

*Suzanne tricote toujours. On entend sa voix dire sèchement : « Il l'a eu. Un soir... »*

#### QUELQUES SEMAINES PLUS TARD

*Toujours dans la même pièce, Suzanne est assise et tricote. On sonne. Suzanne va ouvrir : c'est Hélène qui entre dans la pièce, comme chez elle.*

*– Où est Jean ? dit-elle. Je veux voir Jean.*

*– Est-ce que je t'ai jamais empêchée de le voir ? dit Suzanne. Il est dans la lingerie, il travaille.*

*Hélène, très fardée, très agitée, très provocante et très vulgaire, va droit à la lingerie dont elle ouvre la porte, sans frapper. Jean qui était assis à une table, devant des papiers, se lève avec un sourire. Hélène va à lui. Suzanne, debout à la porte, manifeste clairement sa décision de rester. Hélène toussote pour s'éclaircir la voix, puis elle dit avec insolence :*

*– Pardonne-moi, Suzanne, mais il faut que je parle à Jean seul.*

*– Tu as à lui dire des choses que je ne peux pas entendre ?*

*– Je suis du Comité, Suzanne.*

*– Il a bon dos, le Comité.*

*Suzanne sort en refermant violemment la porte. Elle marche de long en large dans la pièce, en faisant volontairement du bruit. Puis, à pas de loup, elle revient vers la porte. Elle regarde d'abord par le trou de la serrure. Puis elle écoute, l'oreille collée à la porte. Elle entend Hélène :*

*– Tu es trop engagé, Jean. Tu ne peux plus reculer.*

*– J'ai gagné, Hélène ! répond Jean. J'ai gagné. Va-t-en. Que Lucien ne sache rien.*

*Suzanne retourne à son fauteuil et se remet à tricoter d'un air innocent. La porte de la lingerie s'ouvre. Hélène en sort, les yeux rouges d'avoir pleuré. Elle s'en va*

*précipitamment, en disant au passage : « Au revoir, Suzanne. »*

*Suzanne ne répond rien. Elle regarde Jean qui entre dans la pièce d'un pas lent et elle demande :*

*– Qu'est-ce qu'elle voulait ?*

*– Rien.*

*– J'ai le droit de savoir pourquoi une femme vient s'enfermer avec toi à dix heures du soir dans ma maison et ressort au bout d'une demi-heure avec une tête à faire peur.*

*– Elle ne voulait rien, dit Jean.*

*Il va à l'armoire, l'ouvre et fouille dans un tiroir. Suzanne se lève, très inquiète.*

*– Qu'est-ce que tu cherches ?*

*Jean, sans répondre, met quelque chose dans sa poche. Suzanne inspecte le contenu du tiroir et demande :*

*– Jean, pourquoi as-tu pris le revolver ?*

*– Te casse pas la tête.*

*Suzanne regarde Jean avec des yeux affolés et soupçonneux.*

*– C'est pour Lucien ? dit-elle.*

*Jean sursaute.*

*– Pour Lucien ? Tu es folle ! Pourquoi pour Lucien ?*

*Il va vers la porte. Suzanne y court et lui barre la route.*

*– Tu ne passeras pas avant de m'avoir dit pourquoi.*

*– Ôte-toi de là, dit Jean en l'écartant. C'est pour Benga.*

*– Pour Benga ?*

*– C'est un donneur, dit Jean. J'ai apporté la preuve au Comité.*

*Suzanne regarde Jean avec une sorte d'accablement écoeuré.*

*– Ah... Tu as apporté les preuves... Et alors ?*

*– Il faut qu'il paye, dit Jean. Il sourit avec une méchanceté presque sadique et ajoute en ouvrant la porte : « Je l'ai bien eu, hein ? »*

*Il sort. Suzanne l'appelle au moment où il commence à descendre l'escalier :*

– *Et Hélène là-dedans ?*

– *Ne t'occupe pas d'Hélène, dit Jean sans se retourner.*

*Suzanne referme lentement la porte.*

## LE TRIBUNAL

Suzanne, face au Jury, continue sa déposition.

– Il a tué Benga de ses propres mains, dans la nuit. Et quinze jours plus tard, tout le monde savait que Benga était innocent. Mais c'était trop tard. Il a tué Benga, parce que Benga le gênait. Et plus tard il a tué Lucien Drelitsch, parce qu'il enviait sa popularité et qu'il désirait sa femme.

– Tu mens ! crie une voix de femme dans la salle.

Suzanne se retourne et tout le public avec elle. Hélène se tient au fond de la salle, debout à côté de Dariou. Au moment où tous les regards sont braqués sur elle, Hélène dit simplement :

– Je suis Hélène Drelitsch, la femme de Lucien Drelitsch qui est mort en déportation sur les ordres de Jean Aguerra.

Hélène s'avance vers la scène où se tient le tribunal. Jean s'est levé et la regarde. Elle le regarde aussi et s'arrête, bouleversée. À ce moment, tout d'un coup, *tous* les assistants disparaissent, François, les jurés, les gardes, l'avocat, tous disparaissent. Il ne reste plus dans l'immense salle désertique que cet homme et cette femme qui se regardent. Puis Hélène détourne son regard de celui de Jean et reprend sa marche. Alors brusquement la salle est de nouveau remplie et bourdonne d'un murmure favorable. Visiblement, Hélène a gardé auprès de la foule un peu de la popularité de Lucien.

François s'avance vers Hélène avec empressement et lui prend les mains avec un seul mot :

– Merci.

Hélène lui fait un signe de tête, mais elle a les yeux fixés sur Suzanne et lui dit :

– Tu mens, Suzanne. Tu sais bien que tu mens ! Ce n'est pas par jalousie qu'il a fait mourir Lucien.

– Pourquoi, alors ?

– Je l'expliquerai au Jury, dit Hélène.

– C'est pour défendre l'assassin de ton mari que tu es venue ?

– Je suis venue parce qu'on me l'a demandé et je dirai la vérité, répond Hélène. Il y a un moment que je t'écoute, tu déformes tout. Tiens, rien que ce petit fait. Le soir de Benga, je ne suis pas venue à dix heures du soir, mais à huit heures.

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(NEUF ANS PLUS TÔT)

### L'APPARTEMENT DE SUZANNE

*Hélène est sur le palier. Ce n'est plus la même Hélène que dans le témoignage de Suzanne. Elle est très jeune, à peine fardée, très modestement vêtue. Elle a l'air anxieux et triste et si elle a une sorte d'aisance, elle n'a pas du tout l'assurance insolente que lui prêtait Suzanne. Le son même de sa voix est changé.*

*Elle sonne à la porte de Suzanne, par laquelle lui vient le bruit d'une radio. Pendant qu'Hélène attend, on entend sa voix dire : « Tu ne tricotais pas, tu écoutais la radio... »*

*La porte s'ouvre. Suzanne paraît. Fardée comme l'était Hélène et vêtue de la même robe provocante que portait Hélène, dans son propre témoignage.*

*– Suzanne, dit Hélène, il arrive quelque chose d'épouvantable. Il faut absolument que je voie Jean.*

*Suzanne la regarde avec malveillance.*

*– Écoute, Hélène, c'est embêtant, mais il y a quelqu'un chez lui.*

*La porte de la lingerie s'ouvre, Jean paraît.*

*– Pourquoi dis-tu ça, Suzanne ? Tu sais très bien que je suis seul.*

*Les trois personnages restent immobiles. On entend la voix de Suzanne dans le Tribunal :*

*– Et puis après ? dit-elle. J'en avais assez de te voir rôder autour de mon amant...*

*En même temps que se fait entendre la voix de Suzanne, les personnages qui n'ont pas bougé se métamorphosent, Hélène redevient provocante et Suzanne modeste. La voix de Suzanne poursuit :*

*– C'est vrai que j'ai menti. C'est vrai que je ne voulais pas que tu voies Jean. Pourquoi ne me serais-je pas défendue ?*

*Hélène, toujours provocante, bouscule distraitemment Suzanne et va vers Jean. Tous deux s'enferment dans la lingerie. Suzanne va vers la porte sans bruit. On entend sa voix dire avec rancœur :*

*– Il avait bon dos le Comité ! Tu crois que je ne savais pas ce que vous faisiez derrière la porte ?*

*Suzanne se penche. Par le trou de la serrure, elle voit Hélène et Jean qui s'embrassent.*

*La voix d'Hélène dit tristement :*

*– Tu es une ordure, Suzanne...*

LE TRIBUNAL

Hélène, debout devant le Jury, face à face avec Suzanne. Elle la regarde avec plus de tristesse que de mépris, une tristesse profonde qui creuse son visage. Puis elle s'adresse au Jury :

– J'étais venue demander l'adresse de Benga. Le Comité l'avait condamné à mort et Lucien avait été désigné pour l'exécuter. Au dernier moment, Lucien m'a dit qu'il ne tuerait pas Benga. Je voulais le faire à sa place et finalement c'est Jean qui l'a fait.

– Pourquoi Lucien refusait-il ? demande François.

– Il faudrait tout reprendre depuis le début.

– Je le crois aussi, dit François.

Puis il se tourne vers Suzanne :

– Tu n'as plus rien à nous dire ?

– Pas pour le moment, dit Suzanne.

Puis, d'un geste, elle désigne Hélène au Jury .

– Mais celle-ci était sa secrétaire, quand il était au pouvoir, et je présume qu'ils couchaient ensemble. Elle devrait être accusée avec lui.

Pour la première fois, Jean intervient. Il est resté debout depuis l'entrée d'Hélène et ne l'a pas quittée des yeux.

– Hélène m'a quitté il y a dix ans, le jour même de l'arrestation de Lucien Drelitsch, dit-il. Elle était ma secrétaire, mais elle n'a jamais été ma maîtresse. Elle n'est à aucun degré responsable de la politique que vous me reprochez.

Jean se rassied. Hélène ne l'a pas regardé pendant qu'il parlait. François s'adresse à la fois à Jean et à Suzanne.

– Nous le savons. Hélène Drelitsch est ici en qualité de témoin et non d'accusée.

Puis, à Hélène :

– Nous t'écoutons.

Hélène fait face au Jury et se met à parler :

– Tout a commencé pendant la grève des pétroles. J'étais infirmière au dispensaire de l'usine. Je ne m'occupais guère de politique, mais je faisais partie du syndicat. Je ne connaissais pas encore Jean, qui en était un des dirigeants, mais je connaissais Lucien Drelitsch, son meilleur ami, presque son frère.

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(DIX ANS PLUS TÔT)

### L'EXPLOITATION PÉTROLIÈRE

*C'est la grève. Personne au travail. Dans les rues de la cité ouvrière, les ouvriers circulent ou sont rassemblés par petits groupes.*

*On entend la voix d'Hélène :*

– Schoelcher payait des salaires de misère. La grande grève commencée en mai 19... durait depuis un mois.

### UNE ROUTE DE CAMPAGNE

*C'est la nuit. Lucien et Hélène marchent côte à côte. Ils sont dépassés par un homme à bicyclette, qui roule sans lumière.*

*– C'est encore loin ? demande Hélène.*

*– À cinq minutes, dit Lucien.*

*– Où est-ce, à la fin ?*

*– Dans une carrière abandonnée.*

*Hélène hausse les épaules avec agacement.*

*– Pourquoi jouer aux conspirateurs ?*

*– Voyons, Hélène... Le syndicat n'est pas reconnu. Tu sais bien que nous ne pouvons pas tenir un meeting officiel en ville.*

*– Je suis fatiguée, dit Hélène.*

*Elle s'arrête un moment.*

*– Nous y sommes presque, dit Lucien. Et puis ça devrait t'amuser de le voir.*

*– Qui ?*

*– Eh bien, Jean Aguerra, voyons.*

*– Ce n'est pas pour ton Jean Aguerra que je me suis dérangée. Je vais à un meeting, pas au music-hall.*

*– Il t'agace d'avance, dit Lucien. C'est ma faute. Mais tu changeras d'avis : il est si fort, si intelligent. C'est lui qui a organisé le syndicat et il y fait tout.*

*Hélène a un petit rire nerveux.*

*– Qu'est-ce que tu as ? demande Lucien.*

*– C'est bien toi, Lucien ! Tu es seul sur une route avec une fille et c'est le moment que tu choisis pour lui parler d'Aguerra.*

*– Mais...*

*Lucien s'arrête et regarde Hélène en hésitant. Une carriole à cheval passe près d'eux. Le conducteur fait arrêter son cheval et se penche, une lanterne à la main, éclairant Hélène et Lucien. C'est Jean, qui dit joyeusement :*

*– C'est toi, Lucien ? Monte vite.*

*– C'est Jean ? dit Lucien.*

*Il s'approche de la carriole et ajoute :*

*– Mais je suis avec quelqu'un.*

*– Montez tous les deux.*

*Hélène et Lucien montent dans la carriole. Lucien est assis entre Hélène et Jean. Il fait les présentations :*

*– Jean Aguerra, Hélène Dargel.*

– *Bonjour, Mademoiselle.*

*Hélène fait un petit salut sec :*

– *Bonjour.*

*Jean donne une claque amicale sur l'épaule de Lucien.*

– *Ça va, petit frère ?*

– *Ça va, dit Lucien, qui jette un petit coup d'œil sur Hélène et ajoute : « Ça va même très bien. Et toi ? »*

– *Mal. Tu sais pourquoi, le meeting ?*

– *Non.*

– *Schoelcher a obtenu l'autorisation de faire venir cinq mille Allemands lundi. Des briseurs de grève. Ils travailleront à notre place.*

– *Bon Dieu ! Alors ?*

– *Alors, voilà. Il faut décider ce que nous allons faire.*

*Pendant que Jean et Lucien parlent, Hélène, vexée qu'ils l'ignorent, feint de les ignorer et regarde le paysage. La carriole arrive devant une grande carrière désaffectée où sont déjà réunis quelques centaines d'hommes.*

## LE TRIBUNAL

Hélène parle sans regarder Jean. Mais lui la regarde : il a tourné sa chaise vers elle et ne la quitte pas des yeux. Hélène sent son regard. On le devine à la façon obstinée dont elle fixe le Jury et à sa façon un peu oppressée de parler.

– Lucien m'agaçait, dit-elle. Il n'y en avait que pour Jean. Et Jean m'agaçait aussi : je le trouvais plein de lui-même. Alors, j'ai fait une bêtise...

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

UNE CARRIÈRE ABANDONNÉE

*Une sorte de grotte immense. Des lanternes au mur. Une foule silencieuse d'ouvriers est rassemblée devant une plate-forme naturelle sur laquelle Jean, Benga et quatre autres ouvriers ont pris place.*

*Au premier rang de la foule, Hélène et Lucien. Jean parle et Lucien n'a plus d'yeux que pour lui, ce qui semble irriter Hélène.*

*– Cinq mille Allemands, dit Jean. Ils arriveront lundi et ils resteront aussi longtemps que les patrons le voudront et, pendant ce temps-là, nous pourrions crever. Camarades, j'ai toujours été opposé à la tactique du sabotage et des grèves. C'est une mauvaise tactique en ce moment parce que nous y épuisons nos forces. Vous avez été de l'avis contraire, de l'avis de Benga, et vous avez voté la grève. Vous voyez le danger qu'elle présente aujourd'hui. Je vous demande de voter la reprise du travail.*

*Benga regarde Jean avec fureur. Il prend la parole à son tour :*

*– Camarades, nous n'allons pas céder après un mois de lutte et de sacrifices. Nous ne nous laisserons pas intimider par l'arrivée de cinq mille étrangers...*

*– Parfait, crie Jean. Alors, qu'allons-nous faire ? Je vous le répète, une fois qu'ils auront commencé à travailler dans nos usines, ils n'en sortiront plus. As-tu un plan, Benga ?*

*– Résister.*

*– Résister comment ?*

*Benga ne répond rien. La foule reste silencieuse. Lucien se penche vers Hélène et chuchote :*

*– Il te plaît ?*

*– Pas du tout. Il a l'air d'une brute et ses propositions sont d'un lâche.*

*Jean se tourne vers Benga, le doigt tendu, et répète :*

*– Résister comment ?*

*– Lâche ! Lâche ! murmure Hélène entre ses dents.*

*Lucien proteste avec feu :*

*– Tais-toi ! Tu es folle ! C'est facile de critiquer, quand on n'a pas de responsabilité.*

*Jean, sans lâcher Benga des yeux, demande une troisième fois :*

*– Comment veux-tu résister ?*

*– Nous avons assez d'argent pour tenir un mois, dit Benga.*

*– Et après ? s'exclame Jean. Et dans un mois ? Vous entendez, camarades ? On vous conseille la grève, mais on ne vous indique pas le moyen de la soutenir !*

*Un silence. Puis Hélène dit, d'une voix mal assurée :*

*– Pourquoi ne pas occuper les usines ?*

*Jean se tourne brusquement vers elle :*

*– Quoi ?*

*– Je demande, dit Hélène d'une voix plus forte, pourquoi nous n'occupons pas les usines ?*

*Lucien essaie de la faire taire :*

*– Voyons, Hélène... Tu es folle !*

*Sur sa plate-forme, Jean hausse les épaules :*

*– La proposition ne mérite même pas la discussion. Si nous occupons les usines, on nous accusera de violer le droit de propriété. Ça servira de prétexte pour faire donner la troupe.*

*Hélène est maintenant tout à fait furieuse et parle avec assurance.*

*– Toujours reculer, toujours céder. Il nous faudrait rentrer la tête basse ?*

*Elle se tourne vers la foule et continue :*

*– Est-ce de cela que vous avez envie, camarades ? Est-ce que vous voulez renoncer à la lutte à la première résistance ?*

*Jean, qui est tout au bout de la plate-forme, se penche sur Hélène et lui dit par-derrière :*

*– Taisez-vous donc, petite fille !*

*Mais Benga, encouragé par l'intervention d'Hélène, qui ne semble pas être mal reçue par l'assemblée, reprend la parole :*

*– Elle a raison, camarades. Si nous rentrons battus à l'usine, nous aurons perdu la face et nous ne pourrons plus jamais faire de grève. Puisqu'on nous impose l'épreuve de force, acceptons-la. Ils n'oseront pas nous faire chasser par la troupe. Tout le pays approuve notre effort et nous soutient. Allons-nous céder comme des enfants sages ? Faut-il que ce soit une femme qui nous pousse au combat ? Je mets cette proposition aux voix : qui est pour l'occupation des usines ?*

*– C'est une folie et un crime, dit Jean.*

*– Aux voix ! crie Benga.*

*La foule hésite un moment. Puis, peu à peu, des mains se lèvent. Une énorme majorité.*

*– Qui est contre ? demande Benga.*

*Quelques mains se lèvent, dont celles de Lucien et de Jean.*

*– Vous avez décidé, dit Benga. Demain, chacun regagnera son poste à l'usine. Nous organiserons l'occupation sur place.*

*Sur l'estrade, Jean fait un geste navré. Il saute au bas de l'estrade pendant que la foule commence à se retirer. Il s'approche de Lucien et d'Hélène qui le regarde avec un petit sourire de triomphe :*

*– Eh bien ? Ça n'est pas trop mal pour une petite fille !*

*– Vous êtes impardonnable, dit Jean.*

*Il la regarde durement et se mêle à la foule. Hélène suit la foule aux côtés de Lucien. Elle est insolente, mais gênée.*

*– Naturellement, tu as voté comme Aguerra !*

*Lucien, navré, répond avec douceur :*

– *Ce n'est pas à cause d'Aguerra. Mais, vois-tu, Hélène, quand les Allemands arriveront...*

– *Eh bien ?*

– *Il y aura certainement des violences. Je ne m'associerai jamais à un acte de violence.*

## LE TRIBUNAL

Hélène parle, l'air triste et fière :

– Vous savez qu'il a tenu parole. De sa vie, il ne s'est jamais associé à un acte de violence.

– Nous le savons, dit François. Toute sa vie, il a répété : « Aucun triomphe ne vaut la perte d'une seule vie humaine. »

– C'est pour cela qu'il est mort, dit Hélène. Il est mort parce qu'il a voulu garder jusqu'au bout les mains propres. Il a tout de même voulu prendre part à l'occupation de l'usine, parce qu'il y avait du danger et parce qu'il voulait rester avec Jean et moi. Il aimait Jean.

Pour la première fois elle se tourne vers Jean en disant la phrase finale, qu'elle prononce sans violence, avec une douceur presque impitoyable. Jean est profondément troublé : il serre les mâchoires et des larmes lui viennent aux yeux.

Hélène fait de nouveau face au Jury et poursuit :

– Les deux premiers jours, tout se passa bien Le troisième...

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(DIX ANS PLUS TÔT)

## L'EXPLOITATION PÉTROLIÈRE

*L'usine occupée. Les grilles sont fermées. Des grévistes montent la garde. Dans un coin de l'usine, un long bâtiment plat : c'est l'infirmerie. Hélène est devant la porte avec Lucien. Elle a l'air heureux.*

*– C'est merveilleux, Lucien. Quelle discipline !*

*– C'est Jean qui a organisé le service d'ordre.*

*– Naturellement. Il est toujours furieux contre moi, ton Jean ?*

*– Il ne m'a rien dit.*

*– Ah ! fait Hélène, avec un peu de dépit.*

*Tout à coup, un cri leur fait lever la tête :*

*– Les soldats !*

*Un jeune ouvrier perché sur le toit d'un des bâtiments crie, la main tendue vers l'entrée de l'usine : « Les soldats ! Les soldats ! »*

*Rumeurs, mouvements divers. Des hommes sortent des bâtiments. D'autres courent vers les grilles. On entend crier :*

*– Qu'est-ce que c'est ?*

*– Les soldats !*

*– Ils nous envoient la troupe.*

*– Les soldats ! Les soldats !*

*Des hommes sont montés sur les toits et font de grands gestes en criant :*

*– Les soldats ! Il en vient des deux côtés !*

*L'agitation commence à devenir de l'affolement. Jean et Benga sortent d'un bâtiment et sont immédiatement entourés par un groupe qui grossit de seconde en seconde.*

*Du milieu du groupe on entend la voix de Jean crier :*

*– Pas tous à la fois ! Du silence et du calme !*

*Hélène, dans le groupe, s'accroche nerveusement au bras de Lucien :*

– Je suis... J'ai...

– Reprends-toi, Hélène ! dit Lucien.

Jean parle dans le silence revenu :

– Nous n'avons pas eu de chance, mais personne n'est à blâmer. Maintenant, il faut nous tirer de là. Pas question de résister : nous n'avons pas d'armes et ce serait un massacre inutile. Mais nous ne devons pas non plus rester ici : ils nous arrêteraient et nous boucleraient. Mettez-vous en rangs ! Vite !

La foule hésite, puis le mouvement s'organise et tous les hommes se mettent en colonne par trois.

– Les vieux en tête ! crie Jean.

On lui obéit. Il dit encore :

– Maintenant, ouvrez les grilles.

Quelques hommes vont à la grille et l'ouvrent toute grande.

Jean s'est approché d'un vieux à cheveux blancs qui se tient au premier rang de la colonne.

– Toi, le vieux, va devant. Tu leur diras que nous sortons et que s'ils nous laissent le libre passage, nous reprendrons le travail demain. Trois volontaires pour l'accompagner.

Trois hommes sortent des rangs et se dirigent vers la grille, encadrant le vieil homme. Dans la grande cour de l'usine, tous les ouvriers sont maintenant alignés, Jean s'approche de Lucien et d'Hélène.

Il sourit à Lucien.

– Alors, Lucien ? Ça va ?

– Jean ? Tu crois qu'ils vont tirer sur les types ?

– Une chance sur deux, fait Jean avec un geste d'ignorance.

Hélène regarde Jean avec une espèce de rancune. Ses lèvres tremblent. Elle dit, d'une voix étranglée :

– Vous triomphez !

Jean la regarde en silence, un bon moment.

– Non, je ne triomphe pas.

Ils se regardent encore un moment, comme fascinés l'un par l'autre. Hélène fait un mouvement vers lui, puis brusquement se rejette en arrière et tombe en pleurant dans les bras de Lucien.

– Je le déteste ! Je ne veux plus le voir !

On entend à ce moment une grande rumeur et des cris :

– Les voilà ! Les voilà !

Le vieux et les trois hommes qui l'escortèrent rentrent dans l'usine. Jean, Benga, Lucien et Hélène vont au devant d'eux.

– Ils acceptent. Seulement ils ont l'ordre d'arrêter Aguerra, Lucien Drelitsch et l'infirmière. À cette condition, ils nous laissent passer.

Grondements dans la foule qui proteste. Jean lève la main pour demander le silence.

– Ils ont ordre de nous arrêter, mais nous pouvons leur échapper : nous sortirons par les égouts. Allez.

La colonne se met en marche et passe la grille. Benga s'est approché de Jean, Hélène et Lucien. Jean le regarde et lui dit :

– Qu'attends-tu ? Ils n'ont pas parlé de toi.

– Je veux rester si vous restez, dit Benga.

– Tu es fou ? Si nous sommes pris, les camarades auront besoin de toi.

Pendant que les ouvriers sortent de l'usine, Jean, Hélène et Lucien s'approchent de la grille et regardent le défilé marcher vers la troupe qu'on aperçoit autour, immobile, l'arme au pied. Lucien a l'air inquiet.

– Tu crois que c'est un piège ? demande-t-il.

– Je ne sais pas. De toute façon, c'était la seule chose à faire.

Tous trois regardent en silence le long défilé qui continue et Jean dit entre ses dents :

– Je voudrais bien être plus vieux de deux minutes.

*La colonne d'ouvriers passe maintenant entre les soldats alignés sur deux colonnes. Aucune réaction de la troupe.*

*Les ouvriers s'éloignent. Jean prend Hélène par le bras et fait signe à Lucien. Il a l'air fou de joie.*

*– Ils les ont laissés passer ! Ils les ont laissés passer !*

*Lucien a l'air aussi joyeux que lui. Hélène a l'air encore nerveuse, mais elle est soulagée.*

*– À l'égout, maintenant ! dit Jean.*

*Il entraîne Hélène en courant. Lucien court à côté d'eux.*

## LE TRIBUNAL

Hélène parle :

– Nous sommes sortis par les égouts. Je les ai emmenés chez Suzanne. Nous y avons passé une nuit, puis elle nous a emmenés dans la ferme de son oncle.

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(DIX ANS PLUS TÔT)

## UN CHEMIN DANS LA CAMPAGNE

*Lucien, Hélène et Jean se promènent dans la campagne. Hélène est entre les deux hommes et leur donne un bras à chacun. Derrière eux on voit la ferme de Suzanne. On entend la voix d'Hélène : « Jean et moi nous étions réconciliés. Nous allions*

souvent nous promener ensemble, lui, Lucien et moi. Suzanne préférerait rester à la ferme. »

*Hélène, Jean et Lucien dévalent un petit chemin qui arrive le long d'un torrent. Ils remontent le torrent en suivant un petit sentier. Puis, Lucien s'arrête.*

*– Ici, on peut passer à gué !*

*– C'est profond ? demande Hélène.*

*– Nous aurons de l'eau jusqu'aux genoux, dit Lucien.*

*Hélène fait la grimace.*

*– Qu'est-ce que ça peut faire ? dit Jean.*

*Il s'assied, ôte ses chaussures et ses chaussettes et roule son pantalon au-dessus de ses genoux. Lucien en fait autant.*

*– Ça doit être glacé, dit Hélène.*

*– Je te porterai, dit Lucien.*

*– Toi ? Essaie un peu.*

*Hélène parle à Lucien avec une ironie tendre, comme à un frère. Lucien la prend dans ses bras et la soulève avec effort.*

*– Ouf ! dit-il en la reposant.*

*Hélène rit.*

*– Tant pis, je passerai toute seule.*

*Jean s'est relevé ; il regarde Hélène d'un air presque dur :*

*– Moi, je vous porterai.*

*– Vous ? dit Hélène.*

*Elle regarde Jean avec une espèce de défi. Jean dit, d'un ton un peu grinçant :*

*– Parce que je n'ai qu'un bras ? Ça suffira. Vous vous accrocherez à mon cou.*

*Lucien est déjà arrivé au bord de l'eau. Hélène et Jean se regardent, et il n'y a pas que du défi dans leurs yeux.*

*– Eh bien ? Vous venez ? crie Lucien.*

*– Voilà, dit Hélène.*

*Puis, elle ajoute, à l'adresse de Jean :*

– *Qu'est-ce que vous attendez ?*

*Elle vient à lui et lui passe les bras autour du cou, Jean passe son bras gauche sous les genoux d'Hélène et l'enlève comme une plume. Il entre dans l'eau. Il resserre son étreinte. Elle s'abandonne un peu et pose la tête sur son épaule. Puis elle la redresse brusquement et le regarde sans amitié. Elle a eu honte de se laisser aller. L'attrait qu'a pour elle cet homme dur et fort s'est mué en une répulsion de vierge pour un mâle.*

– *Lâchez-moi ! Lâchez-moi !*

*Jean la regarde avec un visage ironique et dur.*

– *Vous lâcher ? J'ai de l'eau au-dessus des genoux.*

*Hélène commence à se débattre. Jean la maintient contre lui. Elle lui donne des coups de poing sur la poitrine et sur le dos.*

– *Lâchez-moi ! Je vous dis de me lâcher !*

*Lucien, qui est arrivé sur l'autre rive, les regarde en riant.*

– *Tiens-la bien ! crie-t-il. Tiens-la bien ! J'arrive.*

*Il rentre dans l'eau, mais Jean, sans lâcher Hélène qui se débat toujours, presse le pas et gagne l'autre rive. Il pose Hélène par terre.*

*Elle s'éloigne de quelques pas et dit sèchement :*

– *J'ai horreur qu'on me porte.*

*Les deux hommes se rechaussent, puis ils continuent leur promenade avec Hélène, en escaladant une colline. Arrivés au sommet, ils s'assoient et regardent le paysage. Au fond, très loin, ils voient les fumées de la ville, les usines et les puits de pétrole. On entend la voix d'Hélène :*

– *C'était plus fort que moi. Il fallait tout le temps que je le défie.*

*Hélène, assise entre Jean et Lucien, observe Jean avec une espèce de rancune, puis elle dit ironiquement :*

– *En somme, non seulement vous êtes courageux, mais vous êtes aussi costaud ?*

– *Il est fort comme un Turc, dit Lucien.*

– Un vrai homme, quoi ? fait Hélène avec un petit rire. Alors, pourquoi êtes-vous pour une politique de résignation ?

Jean la regarde avec tristesse et répond lentement, comme à regret :

– Je ne suis pas pour une politique de résignation.

– Vous êtes contre les grèves.

– Pour le moment, oui, dit Jean. Et contre le sabotage. Vous avez vu ce que ça a donné. Ce n'est pas Schoelcher et ses sbires qu'il faut attaquer. Ils sont trop forts et le gouvernement les soutient avec la police et l'armée. Ils peuvent nous chasser des usines et nous écraser.

– Alors ? demande Hélène.

Jean ne répond pas directement à Hélène. Il s'adresse à Lucien.

– Eh bien, justement, Lucien. Je voulais t'en parler.

– Je suis de trop ? dit Hélène, blessée.

Jean ne remarque pas son mouvement d'humeur. Il dit avec indifférence :

– Mais non, restez.

Puis, de nouveau, c'est à Lucien qu'il s'adresse :

– Lucien, le moment est venu de changer de politique. Les salaires sont misérables. Les paysans s'endettent pour tenir. Les villes sont mal nourries. Nous sommes dans une situation révolutionnaire. Dans cinq ans, dans dix ans, l'occasion viendra. Ce n'est plus contre Schoelcher qu'il faudra agir alors, mais contre notre propre gouvernement.

– Alors ? demande Lucien.

Il tapote ses souliers avec une badine. Il a l'air absorbé et soucieux comme s'il savait et redoutait ce qui va venir.

Jean s'excite et s'anime en parlant. Hélène, qui a oublié ses bravades de tout à l'heure, l'écoute, sans le lâcher des yeux :

– Alors, il faut changer de tactique, dit Jean. Plus de grèves. Plus de troubles à l'usine. Mais un Comité central, qui organise un parti révolutionnaire clandestin avec des ramifications dans toutes les usines. Nous préparons une machine,

*comprends-tu ? une machine formidable, qui puisse, le jour venu, faire à la fois la grève générale et la Révolution par les armes. Benga et Torlitz doivent venir après-demain pour en parler. Dans une quinzaine, je pourrai redescendre en ville et je commencerai le travail. D'accord ?*

*Lucien continue à fouetter ses souliers sans répondre. Jean a l'air surpris. Il répète :*

*– D'accord ?*

*Silence de Lucien.*

*– Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Jean.*

*Lucien relève la tête. Il a l'air désolé et parle avec hésitation :*

*– Jean, je... Je ne peux pas marcher avec vous.*

*– Mais pourquoi, petit frère ?*

*– Tu sais ce que donnera ton projet ? dit Lucien. Des milliers de morts de part et d'autre. Je... je ne pourrai pas supporter l'idée que je suis responsable de ces morts. Je... j'ai horreur de la violence, Jean.*

*– Mais tu étais d'accord pour les grèves.*

*– Les grèves, c'était de la résistance passive. Il n'y a jamais eu de morts. Et puis, j'étais contre l'occupation des usines.*

*Jean désigne la ville et les usines qu'on voit dans le lointain.*

*– Regarde, Lucien. Là-bas, il y a des milliers d'ouvriers réduits à la misère. Est-ce qu'ils ne sont pas victimes de la violence, eux aussi ? Et si tu ne luttas pas contre elle, est-ce que tu n'es pas complice ?*

*– Je veux lutter contre elle, mais à ma manière. Je ne suis pas un homme d'action, moi, j'écris. Je veux la dénoncer avec ma plume.*

*Jean ricane avec un peu d'agacement.*

*– Tu ne veux pas te mouiller, quoi !*

*Lucien le regarde avec tristesse, sans répondre. Jean, en désespoir de cause, s'adresse à Hélène :*

*– Mais, dites-le lui, vous ! Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il a tort ?*

*Hélène les regarde tous les deux, elle va parler, puis elle se tait. Elle regarde encore Jean, puis se tourne vers Lucien, d'un air hésitant. Pour finir, elle baisse la tête, et dit à voix basse et comme pour elle-même :*

*– Je ne sais pas.*

*Jean se lève brusquement, avec colère :*

*– Vous êtes des imbéciles !*

*Il s'éloigne. Hélène regarde Lucien avec tendresse. Celui-ci se met à lui parler, comme s'il voulait convaincre Jean :*

*– C'est vrai. Je voudrais tant rester propre. Est-ce qu'on ne pourrait pas les défendre sans se salir ? Est-ce qu'il faut verser le sang ? Je voudrais... Je voudrais faire ce qui est juste.*

*– Mais qu'est-ce qui est juste ? dit Hélène.*

*Elle met un bras autour des épaules de Lucien :*

*– Tu es si fragile.*

*Jean revient vers eux. Il est calmé et confus de son accès de colère. Il se rassied à sa place, et sourit à Lucien qui lui sourit :*

*– Écoute. Bon, je suis un râleur. Mais je vais te faire une proposition. Dans ces trucs-là, c'est sûr qu'il faut se salir les mains. Tu as raison. Mais il y a une limite. Moi non plus, je n'aime pas la violence. Si je pensais qu'un jour je doive avoir du sang jusqu'au coude...*

*Il regarde Lucien d'un air presque suppliant et poursuit :*

*– Viens avec nous, Lucien. Je ne te demande qu'une chose : quand nous voudrions employer des moyens injustes ou sanglants, tu seras là pour nous dire : « Arrêtez-vous ! » Il n'y a que toi qui puisses le faire, parce que tu es pur.*

*Hélène a repris son air ironique, mais elle est émue :*

*– En somme, dit-elle, il sera votre conscience ?*

*– Si vous voulez. Tu acceptes, Lucien ?*

*Lucien regarde Jean d'un air délivré :*

*– Comme ça, j'accepte !*

*Jean tend sa main à plat vers Lucien au-dessus des genoux d'Hélène :*

*– Alors, tope là !*

*Lucien prend la main de Jean.*

*– Tope là !*

*Hélène, fascinée, regarde les deux mains qui sont presque posées sur ses genoux. Celle de Lucien est blanche, mince et frêle. Celle de Jean est épaisse, noueuse et velue jusqu'au poignet, avec de gros doigts forts.*

*– Donne aussi ta main, Hélène, dit Lucien.*

*Hélène avance sa main et la pose sur celle de Jean, puis brusquement elle la retire et saisit la main de Lucien et la serre.*

## LE TRIBUNAL

Hélène parle comme pour elle-même :

– Je les aimais tous les deux, mais Jean me faisait peur : il était trop dur, sa présence m'écrasait. Il le sentait, il croyait que je lui étais hostile et comme il savait que Lucien m'aimait, il n'a jamais parlé. J'aimais Lucien tendrement et j'ai accepté de devenir sa femme. Le soir du mariage...

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

*(DIX ANS PLUS TÔT)*

## LA FERME DE SUZANNE

*Suzanne, Hélène, Jean et Lucien sont assis devant le feu. C'est la scène que Suzanne a déjà racontée, mais vue par Hélène.*

*Jean pianote sur le bras de son fauteuil. Hélène se lève. Elle le regarde d'un air bouleversé. Elle va lui poser une main sur l'épaule, mais se reprend, la retire et dit presque timidement :*

*– Au revoir, Jean...*

*Jean répond sans lever la tête :*

*– Au revoir.*

*Lucien s'approche à son tour. Il pose une main sur l'épaule de Jean.*

*– Au revoir.*

*Jean lève la tête vers Lucien et sourit :*

*– Au revoir, petit frère.*

*Suzanne regarde la scène d'un air tendu, comme si elle était aux aguets. Lucien et Hélène commencent à monter. Au milieu de l'escalier, Hélène s'arrête avec un air de souffrance :*

*– Qu'est-ce que tu as ? demande Lucien.*

*– Rien. Viens.*

*Hélène reprend sa marche ; arrivé dans le couloir, Lucien arrête Hélène en souriant, mais avec une sorte d'inquiétude au fond des yeux :*

*– Hélène, dis-moi tout de suite : pourquoi m'aimes-tu ?*

*Hélène rit avec gêne et proteste :*

*– Voyons, Lucien, pas sur le palier.*

*– Dis-le moi tout de suite.*

*Hélène rit légèrement et lui prend le menton et lui dit, comme si elle se parlait à elle-même :*

*– Parce que tu es un ange.*

*– Je crois que je ne pourrais jamais aimer que des anges, dit Lucien.*

*Tous deux entrent dans leur chambre.*

LE LENDEMAIN MATIN  
LA CHAMBRE D'HÉLÈNE ET DE LUCIEN

*Hélène ouvre la porte pour sortir. Elle a l'air gai et presque combatif. Elle appelle Lucien.*

*– Allons, viens !*

*Lucien vient près d'elle, l'air gêné.*

*– Tu sais, ça me gêne de descendre les rejoindre : on a l'air idiots.*

*– C'est comme ça dans tous les mariages.*

*Hélène entraîne Lucien par la main. Ils descendent l'escalier. Dans la salle du bas, Suzanne et Jean les attendent en souriant. Hélène, presque provocante, marche devant Lucien qui a l'air mal à l'aise. Suzanne sourit d'un air triomphant et demande :*

*– Bien dormi ?*

*– Oui, et toi ? dit Hélène.*

*– On a dormi ensemble, dit Jean.*

*Il sourit aussi, mais il a l'air provocant et assez sombre. Lucien est enchanté de la nouvelle. Il vient en riant vers Jean :*

*– Sans blague ? Vous... vous aussi ? Alors on n'a plus l'air ridicules.*

*Jean n'a pas quitté Hélène des yeux.*

*– C'est vous qui nous en avez donné l'idée.*

*Hélène ne sourit plus. Elle regarde Jean avec une sorte de stupeur figée.*

LE TRIBUNAL

Hélène regarde Jean avec la même stupeur que dans la ferme. Jean, la tête baissée, regarde entre ses pieds. Hélène reporte les yeux sur le Jury et reprend :

– Et la vie a continué. Nous sommes revenus à la ville. Jean a commencé à organiser l'activité clandestine. Il y avait un Comité. Vous l'avez tous connu, sans en connaître les membres. C'est de ce Comité que vous venaient les ordres et c'est lui qui a organisé la Révolution. Jean et Lucien en faisaient partie : Benga aussi. Moi aussi. Il y avait trois autres camarades qui sont morts : Barrère, Delpech et Langeais. Les réunions avaient lieu chez Suzanne et Jean. Un jour que j'y allais avec Lucien...

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(HUIT ANS PLUS TÔT)

### UNE RUE

*Lucien et Hélène marchent en se tenant par le bras. Lucien tourne dans une rue transversale. Hélène a l'air étonné :*

*– Où vas-tu ?*

*– J'ai rendez-vous avec Carlier. Il doit m'apporter le rapport de Loubick sur les sections du Sud.*

*– Où est-ce qu'il attend ?*

*– Devant le marchand de chaussures de la rue Ferdinand.*

*– C'est idiot, dit Hélène. Le coin est repéré.*

*– Je sais, dit Lucien. C'est Benga qui a fixé le rendez-vous.*

*Lucien et Hélène continuent à marcher. Devant eux un jeune homme qui porte une petite valise à la main feint de regarder la devanture d'un magasin de*

*chaussures. De l'autre côté de la rue, deux hommes le surveillent discrètement.*

*Lucien repère les deux hommes. Il prend Hélène par le bras et la force à s'arrêter devant la devanture d'une bijouterie.*

*– Il y a deux poulets qui surveillent.*

*– Tu es sûr ?*

*– Certain, dit Lucien. Il faudrait prévenir le copain.*

*À ce moment, les deux policiers traversent et s'approchent de l'homme à la petite valise. Celui-ci les voit arriver dans la glace de la devanture et brusquement il détale à toutes jambes. Un des policiers tire. Le jeune homme tombe, il lâche sa valise qui s'ouvre en tombant et d'où s'échappent des papiers.*

*Lucien et Hélène n'ont pas bougé, ils tournent la tête vers l'homme abattu. Hélène fait un mouvement, comme pour aller vers lui. Lucien la retient.*

*– Ne bouge pas. Il faut prévenir le Comité tout de suite.*

## CHEZ SUZANNE

*Jean, Barrère, Delpech et Langeais sont debout et parlent entre eux. Ils ont l'air durs et préoccupés. On frappe à la porte.*

*– Qui est-ce ? dit Jean.*

*– C'est nous ! dit Lucien.*

*Jean ouvre la porte. Lucien et Hélène entrent, hors d'haleine et bouleversés.*

*– Ils ont eu l'agent de liaison ! dit Lucien.*

*– Nom de Dieu !*

*– Il a essayé de se sauver quand il les a vus, dit Hélène, mais ils l'ont descendu. Juste quand on arrivait.*

*– Ils ne vous ont pas repérés ? demande Barrère.*

– Je les ai vus à temps, dit Lucien. Dix secondes de plus et nous étions faits nous aussi.

*Delpech s'est assis, l'air très sombre.*

– Ça fait beaucoup d'accidents depuis deux mois. Il doit y avoir des fuites.

– Ce n'est pas Benga qui avait fixé le rendez-vous ? demande Jean.

– Si, dit Lucien. C'est lui.

*Jean fait un geste de colère :*

– Cette fois, ça me paraît clair. Écoutez : Il y a deux ans, quand la troupe a occupé l'usine, ils n'ont pas arrêté Benga. Quand nous étions cachés chez Suzanne, il n'y a que Benga qui soit venu nous voir : quinze jours plus tard la police est venue perquisitionner. Nous étions partis la veille. Et depuis deux mois, c'est le troisième agent de liaison qui se fait piquer à un rendez-vous fixé par Benga. Enfin, il y a autre chose : l'autre jour Barrère a trouvé sur la table de Benga un petit mot d'un nommé Launay, qui le remerciait des précieux renseignements qu'il lui avait fournis. Conclusion ? Coupable ?

*Jean interroge ses compagnons du regard. Langeais et Delpech font signe que oui. Delpech allume sa pipe et dit tranquillement :*

– Coupable, je m'en doutais.

*Jean se tourne vers Hélène.*

– Toi, Hélène ?

– Je ne sais pas. Je pense qu'il est coupable.

*Lucien a l'air agité, il éclate brusquement :*

– Vous ne pouvez pas !... Vous ne pouvez pas juger un homme en son absence. Donnez-lui les moyens de se défendre.

– Impossible, dit Jean. Si on l'interroge ici et s'il est coupable, nous ne pouvons pas le relâcher, parce qu'il ira droit chez les flics. Et c'est trop dangereux de le liquider ici.

– Attendez un peu, dit Lucien d'un ton presque suppliant. Obligeons-le à se démasquer sans erreur possible.

*Jean parle d'un ton tranchant :*

– Je crois que nous sommes fixés. C'est le sort de tout le parti qui est en jeu. Qui est partisan de l'exécution immédiate ?

langeais, Barrère, Delpech et Jean lèvent la main. Hélène et Lucien n'ont pas bougé.

– Quatre voix sur six, dit Jean.

– Et s'il est innocent ? dit Lucien.

Jean hausse les épaules. Un moment de silence. Puis Jean reprend la parole.

– Je regrette, mais il faut que l'un de nous se charge de cette sale besogne. Qui ?  
Silence.

– Tirons au sort, dit Jean. Sauf Hélène, naturellement. Quant à Lucien...

Hélène intervient avec irritation :

– Il faut qu'il tire aussi. Nous ne pourrions plus travailler avec vous, si nous n'avions pas votre confiance entière.

– Il est contre l'exécution, dit Jean.

– Le Comité a voté. Il n'a qu'à s'incliner.

– Soit.

Jean déchire une feuille de papier en cinq morceaux. Sur l'un d'eux il trace une croix au crayon. Il plie les papiers et les met dans une tasse.

– Quatre bulletins sont blancs. Le cinquième porte une croix : celui qui tire la croix est désigné.

Jean pose la tasse sur la table. Delpech tend la main et prend un papier qu'il déplie nerveusement. Il l'étale à plat sur la table :

– Blanc.

Jean et Lucien tirent en même temps. Lucien déplie son billet plus rapidement que Jean et dit d'une voix sans timbre :

– Inutile d'aller plus loin.

Il jette son billet sur la table, Hélène le ramasse et le montre aux autres : c'est le papier marqué d'une croix. Les mains d'Hélène tremblent. Le visage de Lucien s'est durci. Il dit :

– *Je vais prendre l'air.*

*Lucien se dirige vers la porte. Jean fait un mouvement pour lui serrer la main, mais Lucien ne le voit pas ou feint de ne pas le voir. Il ouvre la porte. À ce moment, Suzanne ouvre l'autre porte, celle de la lingerie. Jean se retourne vers elle et dit simplement :*

– *Pas de bière.*

#### CHEZ HÉLÈNE ET LUCIEN

*Un intérieur modeste, mais plus aisé que celui de Suzanne et de Jean. C'est la nuit. Lucien est assis accoudé à la table, le menton dans les mains, l'air fermé. Derrière lui, Hélène, très pâle, sort du tiroir d'un secrétaire un revolver enveloppé d'un chiffon. Elle revient vers Lucien qui la regarde avec un visage immobile. Il dit :*

– *Inutile.*

*Hélène reste debout près de lui, sans avoir l'air de comprendre.*

*Lucien répète :*

– *Inutile. Je ne le ferai pas.*

*Il se lève, prend le revolver dans les mains d'Hélène et va le remettre dans le tiroir. Puis il revient vers Hélène, et la prend aux épaules. Son visage est torturé.*

– *Je ne suis pas un lâche, Hélène. Je ne veux pas que tu me croies un lâche.*

– *Je sais que tu n'es pas un lâche, dit Hélène, tendrement.*

– *Tu ne sais pas ce qu'il me faut de courage... Je donnerai ma démission demain.*

– *Mais tu avais accepté, dit Hélène, bouleversée.*

– *Je n'avais pas assez réfléchi. Je ne veux pas.. Je ne peux pas tirer sur un type qui est peut-être innocent.*

– *Tu préfères que toute l'Organisation soit dénoncée ?*

*Lucien fait quelques pas et se laisse tomber dans un fauteuil.*

*– Je ne sais pas... Je sais que je ne tuerai pas Benga.*

*Hélène veut protester. Lucien lui coupe la parole :*

*– De quels yeux me regarderais-je, Hélène, si je tuais cet homme et qu'il soit innocent ?*

*Hélène le regarde presque durement :*

*– De quels yeux te regarderas-tu si Jean est arrêté demain ?*

*Lucien se lève et sort sans répondre. Restée seule, Hélène va au secrétaire et y prend le revolver.*

## LE TRIBUNAL

Hélène face au Jury :

*– C'est ce jour-là que j'ai été chez Jean. Je voulais exécuter Benga moi-même. Jean ne l'a pas voulu. C'est pour Lucien qu'il a tué Benga.*

De sa place, Suzanne intervient :

*– C'était pour avoir sa peau. Et si Lucien avait démissionné, tu l'aurais suivi. Jean voulait t'avoir sous la main.*

Hélène, bouleversée, regarde Suzanne avec dégoût. Elle va répondre, mais Jean la devance :

*– Hélène ! Il ne faut même pas lui répondre.*

Un silence. François fait un signe à Hélène :

*– Continuez.*

*– Le lendemain, dit Hélène, on a retrouvé Benga mort sur une route de campagne. Et puis une quinzaine plus tard...*

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(HUIT ANS PLUS TÔT)

CHEZ SUZANNE

*Le Comité est réuni. Tous écoutent, avec des visages accablés, Delpech qui finit de parler :*

*– ... Et quant à ce Launay qui le remerciait, c'est un économiste belge. Benga lui envoyait des renseignements sur les budgets des ouvriers du pétrole.*

*– Alors ? dit Langeais. Il était innocent ?*

*Delpech fait « oui » d'un signe de tête. Tous se taisent un long moment. Lucien regarde avec une indignation douloureuse Jean impassible qui se roule une cigarette de sa main valide.*

*– Nous... bégaye Lucien. Nous sommes...*

*– Il n'y a pas à regretter ce que nous avons fait, dit Jean en regardant Lucien en face.*

*Puis il s'adresse aux autres :*

*– Étant donné ce que nous savions et le danger qui pesait sur nous, il n'y avait rien d'autre à faire et nous aurions été coupables d'agir autrement. Benga est mort au combat. Êtes-vous d'accord pour qu'on classe l'affaire ?*

*– D'accord, dit Barrère.*

*– D'accord, dit Delpech.*

*Langeais fait un signe de tête pour approuver. Jean demande :*

*– Hélène ?*

*Hélène hésite un long moment, les yeux dans les yeux de Jean. Elle va dire quelque chose, puis elle se reprend et finit par dire :*

*– D'accord.*

– *Bon, dit Jean. Reste maintenant un autre aspect de la question : qui est-ce qui a dénoncé notre agent de liaison ?*

*Pendant qu'il parle, Lucien, brusquement vieilli et durci, regarde Jean avec un mélange de stupeur et d'accablement, comme s'il pensait : « Voilà où il en est venu ! »*

## LE TRIBUNAL

Hélène poursuit son témoignage :

– C'est de ce jour qu'il y a eu quelque chose de cassé entre eux. Ils se voyaient toujours, mais j'avais l'impression que chacun en voulait à l'autre.

En même temps qu'Hélène parle on entend une rumeur de plus en plus violente au dehors, puis une immense clameur couvre la voix d'Hélène. On entend hurler : « À mort ! À mort ! » et toute la salle se retourne vers la porte du fond qui s'ouvre brusquement. Une centaine d'insurgés en armes apparaissent, hurlant : « À mort ! À mort ! » à l'adresse de Jean. François cherche à aller vers eux, mais la foule bouche les allées.

– Que voulez-vous ? crie François. Évacuez la salle !

Un immense gaillard coiffé d'un chapeau de femme à plume crie de toutes ses forces :

– Nous voulons la tête du tyran.

– Nous sommes en train de le juger. C'est ici un tribunal. Je vous demande de vous taire ou d'évacuer la salle.

Puis, François se penche sur Dariou :

– File chercher du renfort, ou ça finira mal.

Dariou approuve d'un signe de tête et sort au milieu des clameurs de la foule.

– Pas besoin de jugement ! crie un insurgé. Il n'en mérite pas tant. Tuez-le tout de suite !

– Avant de le tuer, crie François, il faudra que vous me passiez sur le corps. Je vous ordonne encore une fois d'évacuer la salle.

Les clameurs reprennent, toujours aussi violentes. L'auditoire lui-même est gagné par la frénésie des nouveaux arrivants. Des voix crient de partout :

- Ils ont raison !
- Pendez-le !
- On s'en fout du procès !
- Plus de bavardages !

L'insurgé en chapeau de femme hurle vers François :

– On n'a pas d'ordre à recevoir de toi. Livre-nous le tyran !

Puis il fait un grand geste en brandissant son fusil :

– Laissez-nous passer, camarades, on va le chercher !

La foule tente de s'écarter pour laisser passer les insurgés en armes qui avancent avec peine vers l'estrade. Des jurés se sont levés. Suzanne regarde avec un sourire de triomphe Hélène qui semble effondrée. L'insurgé en chapeau de femme est arrivé à quelques mètres de l'estrade. Dans un moment de silence relatif, Jean se lève et dit aux insurgés :

– Vous voulez faire de moi un martyr ?

On lui crie :

– Ta gueule ! Vendu ! Faites-le taire !

Jean se lève. Il s'avance dans l'espace réservé aux témoins, face aux insurgés et à l'auditoire.

– Croyez-vous que j'ai peur de mourir ? Demandez-leur si je me défends.

L'insurgé en chapeau de femme est à quelques mètres de Jean. Il le couche en joue avec son fusil. La foule s'écarter. Jean ne bouge pas.

– Tire donc ! dit-il. Aux yeux du monde entier vous m'aurez assassiné et je mourrai content.

L'insurgé hésite. François en profite pour aller lui arracher son fusil. Puis il dit :

– Il a raison. Tu ne peux pas savoir le tort que tu nous ferais, camarade. Nous ne voulons pas le sauver, nous voulons le juger proprement.

Un moment de flottement dans la foule. Des deux côtés de l'estrade arrivent alors des gardes, conduits par Darieu, qui viennent se placer entre Jean et les manifestants. Ceux-ci comprennent qu'ils ont manqué leur coup. Ils se taisent et commencent à refluer vers le fond. L'insurgé en chapeau de femme dit, en grommelant, à François :

– Rends-moi mon fusil.

François le lui donne. L'insurgé tape sur son fusil et dit d'un air menaçant :

– Tâchez de ne pas l'acquitter, on a encore nos armes.

Il sort de la salle derrière les autres manifestants. Les gardes amenés par Darieu se rangent de chaque côté de l'estrade. François et Jean sont debout à quelques pas l'un de l'autre.

– Merci, dit François.

Puis il ajoute, après un moment de silence :

– Je croyais que tu voulais te faire assassiner ?

– J'ai changé d'avis.

Jean revient vers l'estrade, dans l'espace réservé aux témoins. Il marche sur l'avocat qui le regarde avec terreur et il dit, d'une voix forte :

– Débarrassez-moi de cette ordure ! Je me défendrai moi-même.

François et Darieu échangent un coup d'œil : ils ont l'air délivrés.

– C'est bon, dit François.

Puis il fait signe à Hélène :

– Continuez.

Hélène revient se placer face au Jury. Elle a l'air émue et fatiguée et parle d'une voix plus faible.

– Après, il y a eu la Révolution. Jean m'a prise comme secrétaire. Il avait confié à Lucien la direction du journal *La Lumière*. Au début, tout s'est bien passé, mais au bout de quelques mois...

# TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(SIX ANS PLUS TÔT)

## LE BUREAU DE JEAN AU PALAIS

*À côté du grand bureau massif, une petite table à laquelle Hélène est assise. Lucien est debout devant le bureau. Jean marche de long en large, un paquet de journaux à la main. Il parle d'une voix qu'il s'efforce de rendre amicale, mais on sent qu'il est profondément mécontent :*

*– Ça ne peut plus durer, mon petit. Tu m'embêtes. Je t'ai demandé cent fois de ne plus parler de ça. Pourquoi écris-tu ces articles ?*

*– Parce que je pense qu'ils sont justes.*

*– C'est trop tôt ! C'est trop tôt !*

*– Il n'est jamais trop tôt pour dire la vérité.*

*Jean hausse les épaules avec agacement. Lucien continue :*

*– Je t'ai fait confiance, Jean. Tout le monde t'a fait confiance. Mais aujourd'hui, nous ne comprenons plus. Tu n'as pas nationalisé les pétroles. Tu n'as pas fait élire de Constituante. La presse n'est pas libre. C'est pour tout ça qu'ils avaient fait la Révolution.*

*– S'ils élisent une Constituante, dit Jean, la première loi qu'elle fera ce sera la nationalisation des pétroles.*

*– C'est ce que tout le pays souhaite, dit Lucien. Pourquoi ne le fais-tu pas ?*

*– Nous risquerions la guerre. Il est trop tôt !*

*Lucien a un geste d'impatience :*

*– Trop tôt pour la Constituante ! Trop tôt pour le pétrole ! Trop tôt pour une presse libre ! Mais quoi, Jean ! Tu ne veux pourtant pas gouverner contre tout le pays ?*

– *Pourquoi pas ? dit Jean, hargneusement.*

– *Dans ces conditions, ne compte pas sur moi pour te soutenir.*

*Lucien sort rapidement du bureau. Jean le regarde partir, hausse les épaules et se laisse tomber dans un fauteuil, accablé :*

– *Est-ce qu'il ne pourrait pas m'aider ? Est-ce que je dois tout faire tout seul ?*

*Hélène, je voudrais qu'il leur explique...*

– *Quoi ?*

– *Qu 'il est trop tôt !*

– *Tu sais bien qu'il ne le fera pas, dit Hélène.*

– *Oui, je le sais. Mais, nom de Dieu ! Je suis le chef, oui ou non ?*

## UNE ROTATIVE QUI CRACHE DES JOURNAUX

*Gros titres :*

« *La question du Pétrole. »*

« *À quand les élections ? »*

« *Encore le Pétrole. »*

« *Pétrole et Démocratie. »*

*Pendant que les journaux tombent, on entend la voix d'Hélène dire :*

– *Lucien n'a pas cédé. Jean était furieux contre lui, mais il n'osait rien faire.*

*C'est vers ce moment qu'il s'est mis à boire.*

## LE BUREAU DE JEAN AU PALAIS

*Jean à son bureau lit un numéro de La Lumière. Il a l'air sombre et furieux. Il fait un signe au valet de chambre :*

*– Whisky.*

*Le valet de chambre le sert et Jean boit.*

*Jean en uniforme, debout.*

*– Whisky*

*Le valet le sert, et Jean boit.*

*Dans le même bureau on voit Jean dans des tenues différentes, à des moments différents, qui commande : « Whisky ! Whisky ! » et qui boit.*

*Jean, en grand uniforme, se lève de son bureau, un verre à la main. Il marche droit, mais on sent qu'il n'est pas dans son état normal. Il marche vers Hélène, s'arrête devant elle et pose avec bruit son verre sur sa table. Il la regarde avec intensité. On dirait qu'il veut lui demander du secours, mais il ne dit rien. Hélène détourne la tête avec gêne. Jean finit par demander :*

*– Tu veux un whisky ?*

*– Non.*

*– Pourquoi ne bois-tu pas ?*

*Hélène lui demande tristement, avec une grande tendresse inquiète :*

*– Et toi, Jean ? Pourquoi bois-tu ?*

*Jean ne répond pas, il se contente d'un rire amer et malicieux. Puis il redevient brusquement sérieux et dit presque méchamment :*

*– Si ton mari continue, je le fais mettre en tôle, comprends-tu ?*

LE TRIBUNAL

Hélène parle au Jury.

– Lucien a continué. Quand Jean a pris les décrets sur l'industrialisation de l'agriculture, Lucien revenait d'un voyage d'enquête dans les campagnes. Il y était violemment opposé...

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(TROIS ANS PLUS TÔT)

### CHEZ HÉLÈNE ET LUCIEN

*Lucien écrit à son bureau. Hélène vient à lui et lit par-dessus son épaule. Elle fait un geste :*

- *Lucien ! Tu ne peux pas !*
- *Pourquoi ? Les décrets sont injustes et tyranniques : il faut le dire.*
- *Tu vas faire paraître cet article ?*
- *Dès demain.*
- *Cela déclencherà une révolte.*
- *Cela dépend de Jean, dit Lucien.*

*Hélène quitte le bureau de Lucien et se met à marcher de long en large dans la pièce. Lucien la regarde tendrement et tristement et se remet à écrire.*

- *Tu te souviens de Benga ? dit brusquement Hélène.*
- *Oui. Pourquoi ?*
- *Nous avons agi trop tôt. Il était innocent.*
- *Je ne vois pas le rapport.*
- *Tu prends parti trop tôt, dit Hélène. Jean a ses raisons, peut-être ne sais-tu pas tout. Laisse-lui sa chance.*

*Lucien baisse les yeux sur son papier, puis les pose sur Hélène. Finalement, il hausse les épaules et déchire les feuilles posées devant lui :*

*– J'attendrai. Mais si l'affaire tourne mal...*

*– Tu feras ce que tu voudras, dit Hélène d'une voix lasse et indifférente.*

## UN VILLAGE

*Deux maisons sont en flammes. On voit des soldats emmenant une longue colonne de paysans prisonniers. En même temps on entend la voix d'Hélène dire : « L'affaire a très mal tourné. Très, très mal tourné... »*

## LE BUREAU DE JEAN AU PALAIS

*Hélène travaille à sa table. Jean à la sienne. Un huissier introduit Lucien. Hélène le regarde d'un air désespéré. Jean ne lève même pas la tête. Lucien traverse la pièce à pas lents et vient se planter devant Jean qui consent enfin à le regarder.*

*– Tu sais pourquoi je t'ai fait venir ?*

*– Oui.*

*– Tu n'écriras pas cet article, dit Jean. Tu ne blâmeras pas publiquement les mesures disciplinaires que j'ai été obligé de prendre. Ton journal est le seul qui ne passe pas par la censure. C'est une preuve de confiance que je t'ai donnée. Tu ne peux pas écrire cet article au moment le plus critique. Je peux gagner ou perdre cette bataille, je ne sais pas. Mais je sais que si tu écris cet article, je la perds.*

*Lucien ne répond pas. Jean lui demande avec une violence contenue :*

*– Est-ce que tu n'es plus mon ami ?*

– *Je suis toujours ton ami. Te rappelles-tu pourquoi je suis entré au Comité ? Pour vous arrêter à temps quand vous feriez des violences inutiles.*

– *Eh bien, dis-le moi à moi ! Essaie de m'arrêter, mais n'écris pas !*

– *Oh ! Jean ! Je te l'ai dit. Tu ne veux pas m'écouter.*

*Jean se lève. Il fait quelques pas et s'arrête devant Hélène.*

– *Hélène !*

*Hélène tressaille et se raidit.*

– *Hélène, dis-lui ! Dis-lui de ne pas tuer notre amitié.*

*Hélène ne dit rien. Elle regarde Jean avec tendresse et lassitude.*

– *Réponds, Hélène !*

– *Je ne lui dirai rien, Jean. Il faut qu'il fasse ce qu'il trouve juste.*

*Un silence. Lucien est debout, la tête basse, une main posée sur le bureau de Jean. Celui-ci s'approche de Lucien, pose sa main sur le bureau, tout près de celle de Lucien.*

– *C'est bon, dit-il. Tu peux rentrer chez toi, Lucien. Ton journal ne paraîtra pas demain.*

– *Tu peux faire ce que tu veux : l'article paraîtra quand même. J'ai l'habitude du travail clandestin.*

– *Lucien, si tu fais ça...*

– *L'article paraîtra demain.*

*Hélène se dresse avec un cri :*

– *Lucien ! Jean ! Vous êtes fous !*

*Elle vient se placer entre eux. Elle regarde les deux mains posées sur le bureau et, brusquement, elle revoit leurs deux mains serrées au-dessus de ses genoux comme elles l'étaient le jour où, sur la colline, Lucien a accepté d'entrer au Comité. La vision disparaît. Hélène regarde toujours les deux mains séparées, crispées sur le bureau de Jean. Elle dit :*

– *Vous ne pouvez pas... Vous ne pouvez pas...*

*Elle prend leurs deux mains et essaie de les joindre.*

– Est-ce qu'il publiera son article ? demande Jean.

Silence de Lucien. Jean dégage violemment sa main.

– Alors, il sait ce qui l'attend.

Lucien se détourne sans répondre et sort rapidement, Hélène fait un mouvement pour le suivre.

– Reste ici, dit Jean brutalement. Tu es encore ma secrétaire, je crois ?

Hélène revient à sa place et se laisse tomber sur sa chaise. Jean revient lentement s'asseoir à sa place. Il dit : « Whisky ! » et le valet lui sert à boire.

## UNE CAVE

Lucien est là avec quatre autres hommes. Ils impriment un journal de modèle réduit sur une presse à bras. Titre du journal : La Lumière et en dessous : Le Tyran. Dix villages détruits.

## UNE RUE DEVANT CHEZ HÉLÈNE

Une dizaine d'exemplaires de La Lumière clandestine sont éparpillés sur le trottoir. Deux policiers emmènent, en le matraquant, l'homme qui les distribuait.

Hélène, qui sortait de chez elle, a assisté de loin à la scène. Elle se met en route pour le Palais. À un coin de rue, elle rencontre un homme qui distribue La Lumière. Des policiers interviennent. L'homme se sauve à toutes jambes.

## L'ANTICHAMBRE DANS LE PALAIS

*Hélène la traverse rapidement pour entrer dans le bureau de Jean. Sur son passage, les huissiers qui lisaient La Lumière font disparaître le journal.*

## LE BUREAU DE JEAN

*Il est assis à son bureau, Hélène entre et va à sa place.*

*– Bonjour, Jean.*

*– Bonjour, Hélène.*

*Jean écrit, avec un visage fermé. Hélène compulse sur sa table des feuilles dactylographiées. Elle essaye de les lire, mais ses yeux reviennent toujours sur Jean, avec une inquiétude fébrile. Jean continue d'écrire, sans lever la tête. Hélène tente de nouveau de lire.*

*– Hélène ! dit soudain Jean, d'une voix neutre.*

*Elle lève la tête, mais Jean est toujours plongé dans ses papiers. Il continue.*

*– Je reçois le président de l'O.C.R. à midi. Il me faudra le rapport Heudrique.*

*Hélène ne peut pas répondre. Elle fait un simple signe de tête. Dans le silence, Jean boit un verre de whisky. Il le repose avec bruit, Hélène sursaute et se lève brusquement :*

*– Jean !*

*Jean lève enfin les yeux sur elle. À ce moment, un huissier ouvre la porte et annonce :*

*– Messieurs les Ministres Darieu et Magnan.*

*Darieu et Magnan entrent et s'assoient devant le bureau de Jean. Hélène se laisse retomber sur sa chaise, l'air égaré. Elle regarde fixement la pendule qui marque dix heures. Puis les aiguilles disparaissent et une spirale noire qui tourne rapidement sur elle-même recouvre le cadran. Les voix indistinctes de Jean, de Magnan et de Darieu se mêlent à de longues résonances de cloches qui deviennent de plus en plus fortes. La*

*spirale finit par éclater avec un bruit d'explosion et Hélène tombe en avant, sur sa table, la tête dans ses mains. Jean se lève avec un cri :*

*– Hélène !*

*Il court à elle. Il fait signe à Darieu et à Magnan de sortir :*

*– Revenez à deux heures.*

*Il prend Hélène par les épaules et la relève, pendant que Darieu et Magnan s'en vont. Hélène regarde Jean dans les yeux.*

*– Tu as lu, n'est-ce pas ? demande-t-elle.*

*Jean ne répond rien. Il a l'air de souffrir.*

*– Que vas-tu faire de Lucien ? Si tu le fais arrêter, il n'en reviendra pas ! Mais parle donc ! crie-t-elle. Que vas-tu faire ? Réponds ! Réponds !*

*Jean ne répond toujours rien. Il est accablé. Hélène comprend soudain et se met à hurler :*

*– Tyran ! Tyran ! Assassin ! Je te hais !*

*Puis elle se lève et sort en courant du bureau.*

## LE TRIBUNAL

Hélène est silencieuse. Son visage est bouleversé au souvenir de ce qu'elle raconte. Puis elle reprend son récit :

– Un an a passé. Je n'avais jamais revu Jean et il n'avait jamais cherché à me voir. Je ne suis pas parvenue à savoir où il avait envoyé Lucien. J'ai remué ciel et terre, mais toutes les portes se fermaient devant moi. Un an, j'ai cherché en vain. Un soir...

## TÉMOIGNAGE D'HÉLÈNE

(DEUX ANS PLUS TÔT)

## CHEZ HÉLÈNE

*Hélène, lasse et accablée, rentre chez elle. Devant sa porte est arrêtée la longue voiture blanche de Jean. Elle la regarde avec stupeur et monte rapidement l'escalier et entre chez elle. Jean est au milieu du salon. Il la regarde d'un air froid et profondément triste.*

– *Pourquoi es-tu venu ? dit Hélène. Tu me fais horreur.*

– *Lucien est mourant, dit Jean, après un silence.*

*Hélène ne dit rien. Elle s'appuie au dossier d'un fauteuil. Jean continue :*

– *Ma voiture est en bas. Prends-la. Il est à l'hôpital de Tierragues.*

*Il hésite un moment, puis demande avec timidité :*

– *Est-ce que je peux t'accompagner ?*

– *Non.*

*Hélène se redresse et son visage bouleversé paraît encore plus dur. Elle passe devant Jean sans un mot, descend l'escalier et monte dans la voiture.*

## L'HÔPITAL

*Une infirmière précède Hélène dans un grana couloir. Hélène la suit d'un pas de somnambule. L'infirmière ouvre la porte d'une chambre où Lucien est seul. Il respire difficilement et ses yeux sont clos. Hélène s'approche du lit et prend la main de Lucien, qui ouvre les yeux et dit d'une voix faible :*

– *C'est toi ? Jean n'est pas là ?*

*Hélène fait signe que non. Lucien referme les yeux.*

## LE TRIBUNAL

Hélène parle :

– Il est mort à cinq heures du matin.

Un silence, puis elle ajoute :

– C'est tout ce que j'ai à dire.

Le public regarde Hélène avec une sympathie émue. Elle tourne les talons et veut quitter le tribunal. La foule commence à s'écarter pour lui livrer passage, mais elle entend Jean qui appelle :

– Hélène !

Elle se retourne.

– Reste, dit Jean.

Hélène hésite un moment, puis revient vers le tribunal.

Jean se lève et dit :

– Je vais...

François l'interrompt d'un geste. Un insurgé qui est entré par le fond du tribunal lui parle à l'oreille.

– Où ? demande François.

– À l'Hôtel de Ville, dit l'insurgé.

– Qui ?

– Les délégués syndicaux et toutes les troupes révolutionnaires. Les délégations viennent ici et demandent que vous les receviez.

– Bon, dit François.

Il se tourne vers le public et annonce :

– Les représentants du peuple qui sont, provisoirement, les délégués syndicaux et les insurgés en armes, m'ont élu tout à l'heure chef du gouvernement provisoire.

Un énorme cri d'enthousiasme dans la salle. Tout le monde est debout, tout le monde crie. François lève les bras et le silence revient.

– Je mènerai ce procès jusqu'au bout. C'est en tant que chef élu du Gouvernement que je me porte partie civile contre le tyran. Mais je dois suspendre la séance. Le Tribunal se réunira de nouveau ce soir à onze heures.

La salle crie et applaudit de nouveau. Des gens commencent à sortir. François monte sur l'estrade et gagne la sortie du fond. Des insurgés viennent encadrer Jean et le font sortir. Jean, en s'en allant, regarde Hélène qui quitte la salle.

#### LE BUREAU DE JEAN AU PALAIS

François entre d'un pas mal assuré dans le grand bureau. Il regarde autour de lui, et il a l'air un peu intimidé qu'avait Jean quand il a pris possession du Palais.

François se retourne vers le bureau et va pour s'y asseoir. À ce moment, il voit le valet de chambre qui, très respectueusement, lui avance son fauteuil.

– Te voilà ! dit François avec un petit rire. Eh bien, va à la porte et introduis les délégations. Pas toutes ensemble.

Le valet s'incline et va à la porte derrière laquelle on entend une énorme rumeur. Le valet sort, puis il reparait. Derrière lui, dans l'antichambre, le bruit a cessé. Il annonce :

– La délégation des fonderies de Clenau.

François se lève. Il est pâle et on le sent bouleversé d'émotion. Les délégués entrent et se mettent en demi-cercle devant le grand bureau.

Dehors, sous les fenêtres du Palais, la foule rit, chante et crie.

Dans le bureau, François, qui s'est assis, parle aux délégués :

– Je vous le répète, notre politique sera celle même que vous réclamez ; celle qui s'impose. Avant tout, faire cesser la terreur. Libérer les prisonniers politiques ; abolir les mesures d'exception dans les campagnes ; rétablir la liberté de la presse. Et, le plus tôt possible, appeler le pays aux urnes pour élire une Constituante.

« Je sais que vous attendez une déclaration sur notre politique à l'égard des pétroles et des secteurs non encore socialisés de notre industrie. Je ferai à ce sujet une communication radiodiffusée ce soir à minuit. Tout ce que je puis vous dire maintenant, c'est que, dans ce domaine comme dans les autres, le sang des révolutionnaires n'aura pas été versé en vain. »

Les délégués écoutent avec approbation. Pendant que François parle, le valet vient à lui et lui dit quelque chose à l'oreille.

– Qu'il attende ! dit François, avec surprise.

Le valet dit encore quelques mots. François a l'air de plus en plus surpris et son visage se durcit. Il se lève et dit au valet :

– C'est bon.

Puis, aux délégués :

– Que le travail reprenne le plus tôt possible, camarades. C'est notre intérêt à tous.

François salue les délégués d'un geste de la main. Ceux-ci se retirent. Le valet, par une autre porte, fait entrer Schoelcher, qui est accompagné d'un homme d'une cinquantaine d'années, sec, mince, très distingué, au visage poliment insolent. Schoelcher s'incline devant François.

– Je suis Schoelcher, le Président du Cartel des Pétroles.

– Vous avez du courage de circuler dans les rues, dit François. Il y a beaucoup de gens qui souhaiteraient vous écharper.

– Je sais me défendre, dit Schoelcher avec un sourire.

Puis il désigne son compagnon :

– Voici M. Cotte, Ambassadeur de notre pays.

Les trois hommes échangent des saluts glacés. L'Ambassadeur fait un pas vers François :

– J'ai bien affaire au chef du nouveau Gouvernement ?

– Oui.

– Je n'ai pas voulu attendre la notification officielle pour vous parler, dit Cotte. Le Gouvernement de mon pays s'est toujours montré très soucieux de vivre en bonne entente avec le vôtre et je désire lui transmettre le plus rapidement possible votre réponse à cette question : est-il vrai qu'une des accusations portées contre Jean Aguerra est qu'il n'a pas nationalisé les pétroles ?

– C'est vrai.

– Devons-nous voir dans cette accusation une indication de la politique future de votre Gouvernement au sujet des pétroles ?

François répond avec irritation :

– Le procès d'Aguerra est une affaire strictement intérieure. Quant à la politique que compte adopter le Gouvernement, vous en aurez connaissance, comme mes compatriotes, par la déclaration que je ferai ce soir à minuit.

L'Ambassadeur s'incline.

– C'est parfait. Quand pensez-vous que les communications téléphoniques avec l'étranger seront rétablies ?

– Dès cet après-midi, j'espère, dit François.

– En ce cas, je prendrai les ordres de mon Gouvernement, et il se peut que je sollicite de... Votre Excellence une entrevue *avant* son allocution.

L'Ambassadeur appuie avec ironie sur les mots « Votre Excellence ». Quand il a fini de parler, il s'incline poliment devant François, Schoelcher en fait autant. François les accompagne à la porte. Il interpelle un garde qui se tient dans l'antichambre :

– Trois voitures et quinze hommes armés pour accompagner Son Excellence à l'ambassade.

L'Ambassadeur et Schoelcher remercient d'un geste. François ne répond pas et les regarde partir avec un visage dur où perce une vague inquiétude.

#### LES ALENTOURS DE LA SALLE DU TRIBUNAL

Dans les couloirs et dans les halls qui avoisinent la salle du Tribunal, la foule qui assistait au procès attend que l'audience reprenne. Beaucoup dorment, allongés sur le sol, ou assis contre les murs. Un homme debout dort appuyé sur un fusil. De temps en temps, il glisse, se réveille, se redresse et se rendort. D'autres cassent la croûte assis par terre, ou discutent.

Quand la porte du Tribunal se rouvre à deux battants, c'est une ruée pour les places : les gens se réveillent les uns les autres, rangent hâtivement leurs provisions et se précipitent dans la salle du tribunal en enjambant ceux qui dorment encore.

#### LE TRIBUNAL

On ramène Jean à sa place pendant que la salle se remplit dans un énorme tumulte. Les jurés se réinstallent à leurs places, l'air éreintés. Les vêtements sont fripés, les visages tirés, les barbes ont poussé.

François vient reprendre sa place. Il est rasé et il a l'air frais. Hélène s'assied sur une chaise qu'on a posée pour elle au milieu d'une travée, au niveau du premier rang.

Très rapidement, la salle est remplie, et tout le monde est en place. François se lève, le silence se fait instantanément et il annonce :

– La parole est à la défense.

Jean se lève, avec un visage ironique.

– La défense, c'est moi.

Il fait quelques pas pour venir se placer dans l'espace réservé aux témoins. C'est là qu'il se tiendra pendant toute la durée de son témoignage, à quelques pas d'Hélène et de François. Il s'adresse d'abord au Jury :

– Vous avez gagné, tant mieux pour vous. Je n'ai pas de comptes à vous rendre et je ne regrette rien.

Puis il fait face à Hélène :

– À toi seule, Hélène, je veux rendre des comptes. J'ai aimé Lucien. Tu ne peux pas savoir comme je l'ai aimé.

– Tu l'aimais, dit Hélène, et pourtant tu l'as fait mourir.

– Oui, je l'ai fait mourir. Et j'en ai fait mourir d'autres. Crois-tu que je ne me fais pas horreur ?

Il désigne le Jury d'un geste :

– Ceux-ci ont fait leur Révolution, à présent ils vont me tuer et je suis content qu'ils me tuent. Cela m'est lourd de me supporter. Mais je ne regrette rien, Hélène. Ni Benga. Ni Lucien, ni les villages incendiés. Et si c'était à refaire, je le referais.

Le public se sent défié et commence à siffler et à huer Jean. Celui-ci se redresse, regarde la salle avec dureté et crie :

– Tout. Même Lucien !

Les cris redoublent et les huées, malgré François qui réclame le silence du geste et de la voix. Jean continue et sa voix réussit à dominer le tumulte qui décroît peu à peu.

– Pauvres idiots ! Vous croyez à un changement de politique : vous n'aurez qu'un changement de personnel !

Il pointe un doigt vers François qui s'est rassis :

– Tu la feras, ma politique ! Tu la feras, parce qu'il n'y en a pas deux à faire. T'imagines-tu que je vais la justifier ? C'est toi qui la justifieras, dans trois mois, dans six mois.

Puis, de nouveau, c'est à Hélène qu'il s'adresse. La salle qui est presque calmée se calme tout à fait au fur et à mesure que Jean parle et le silence devient total.

– Écoute, Hélène... C'est une histoire de violence. La violence était partout au début. En moi, et hors de moi. Mon grand-père était un vieux pirate. Mon père a tué un homme à coups de fourche. Au village, je voyais les paysans saouls battre leurs enfants et leurs femmes. Je suis paysan et violent comme eux tous. Mais à douze ans, j'ai eu le bras broyé à coups de talons, dans une bagarre entre gamins, et la violence m'a fait horreur. Je suis venu à la ville dès que j'ai pu, et j'y ai retrouvé la violence.

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(TREIZE ANS PLUS TÔT)

### UNE RUE

*Une rue misérable dans un quartier pauvre. Devant une épicerie des femmes font la queue. Visages mal nourris, haineux et impatients. Quelques hommes aussi et en particulier Jean. Il porte un vieux complet minable et un chapeau mou fatigué. On entend la voix de Jean dire sourdement : « Violence ! Misère ! » Une petite pluie mince commence à tomber. Quelques parapluies s'ouvrent. Jean relève le col de sa veste. Des femmes nouent leur châle autour de leur tête. Derrière Jean, une femme qui porte un bébé. Elle se penche sur son enfant pour tenter de le protéger le mieux*

*qu'elle peut de la pluie. Jean lui touche l'épaule et lui fait signe de lui donner l'enfant. Jean ouvre sa veste : la femme tend l'enfant à Jean qui le tient contre lui, à l'abri.*

*À ce moment, l'épicier paraît sur le pas de sa porte, ôte la poignée et accroche un écriteau : « Plus rien à vendre. » Les gens restent un moment muets de dépit, puis une femme se met à crier avec fureur :*

*– Saloperie ! On se fout de nous ! Allez donc voir dans sa cave s'il n'a plus rien à vendre !*

*Les gens de la queue se mettent à crier et à protester : « Salaud ! Mercanti ! » La queue se disloque et tout le monde se masse contre la devanture de l'épicerie. Cris et menaces. Une pierre vient crever la vitre de la porte derrière laquelle on voit le visage affolé de l'épicier.*

*Des agents arrivent au pas de course, en sifflant, la matraque en main. Ils essaient de faire circuler les gens. Ceux-ci résistent, les agents deviennent immédiatement brutaux. Coups de poings et coups de pieds, une femme est jetée par terre. Un agent se précipite sur Jean, la matraque en l'air. Celui-ci l'évite et se sauve. Il tourne le coin de la rue et s'arrête très embarrassé de l'enfant qu'il tient toujours de son bras valide. Il revient vers la rue de l'épicerie et voit la mère de l'enfant qui se débat en hurlant entre deux agents qui l'emmènent brutalement. Jean va au-devant des agents et désigne le gosse :*

*– Le même est à elle.*

*Un des agents regarde l'enfant avec étonnement, sans lâcher la mère, qui se débat toujours.*

*– C'est à toi ? demande l'agent.*

*– Il est à moi. C'est mon petit !*

*L'agent prend l'enfant sous son bras gauche comme un paquet et continue à traîner la femme avec son collègue.*

*Jean les regarde partir, immobile, au milieu de la rue. On entend sa voix :*

– Violence. Misère. Famine. Misère partout. Dans toutes les rues, devant toutes les boutiques, les pauvres grondaient. Le mécontentement grandissait. Alors les riches ont employé les grands moyens...

## UNE AUTRE RUE

*Sur un mur est placardée une affiche qui représente un Juif caricatural, au nez crochu, aux mains comme des griffes et sur laquelle on lit : « C'est le Juif qui fait ta misère. »*

*On entend la voix de Jean dire : « Je ne pouvais plus le supporter ! Je ne pouvais plus ! »*

*Jean marche dans une rue misérable. Il croise un vieil homme misérable, vêtu de loques, qui marche, cassé sur sa canne. Devant un magasin fermé, une petite fille attend, tenant par la main un bébé crasseux. Au coin de la rue, un enfant joue sur place avec une balle : il porte un appareil orthopédique qui lui prend la jambe jusqu'au genou. La voix de Jean répète : « Violence ! Misère ! »*

*Jean regarde un moment l'enfant, puis sa vue se brouille. Il se met à courir désespérément. C'est un rêve ; il court, il arrive dans une rue des beaux quartiers. Une magnifique voiture passe, précédée de motocyclistes casqués. C'est la voiture du Régent. Jean sort un revolver de sa poche et tire sur le Régent qui tombe. Des agents se ruent sur Jean qui lance une grenade, cependant qu'on entend sa voix dire avec rage : « Misère ! Violence ! Contre la violence, je ne voyais qu'une arme : la violence ! » Puis le rêve disparaît : Jean est toujours dans la rue, il regarde l'enfant infirme qui joue à la balle, puis il se remet en marche et entre dans une maison. Sa voix dit : « C'est vers cette époque que j'ai adhéré à une organisation clandestine. »*

## QUELQUES JOURS PLUS TARD

*Dans la même rue, devant la même affiche, Jean et trois ouvriers costauds regardent l'affiche. Ils se retournent brusquement en entendant crier : « Mort aux Juifs ! »*

*À quelques mètres d'eux, une droguerie : « Élie Cohen. » Des hommes et des femmes manifestent en hurlant devant la boutique : « Mercanti ! Sale Juif ! Mercanti ! » Parmi la foule, il y a manifestement des provocateurs : trois d'entre eux entrent dans la boutique et en sortent brutalement le droguiste juif, blême de peur. La foule va l'écharper.*

*Jean et ses trois camarades se sont rapprochés. Soudain un jeune homme se met entre le Juif et la foule. C'est Lucien. Il est beaucoup mieux habillé que tous les autres acteurs de la scène. Il crie, les mains dans les poches :*

*– Vous ne toucherez pas à cet homme.*

*Un des hommes qui sont entrés dans la boutique ricane :*

*– C'est peut-être toi qui nous en empêcheras ?*

*– Je vous en empêcherai, dit Lucien. Pas par la force, mais vous m'écouteriez. Camarades, ne vous laissez pas tromper, cet homme est exploité comme vous, il est aussi misérable que vous. On essaie de détourner votre colère.*

*Deux des provocateurs qui tenaient le Juif le lâchent et marchent sur Lucien.*

*– Tu as fini ? dit l'un d'eux.*

*– Non, je n'ai pas fini. Écoutez, camarades...*

*L'homme allonge à Lucien un coup de poing dans l'estomac qui le plie en deux. Lucien n'a pas esquissé un geste de défense. Il se redresse et continue :*

*– Camarades, ce n'est pas vrai qu'il y ait des Juifs et des Aryens : il y a des pauvres et des exploités !*

*L'homme frappe de nouveau, cette fois dans la figure.*

*– Je ne me défendrai pas ! dit Lucien.*

*Jean et ses trois camarades se consultent rapidement du regard et foncent. En un moment, les trois provocateurs sont par terre. Quelques-uns des hommes qui tenaient le Juif tentent de leur porter secours. Bagarre, qui est interrompue rapidement par un coup de feu. Le Juif tombe. Stupeur des combattants qui s'arrêtent, puis se dispersent à toute allure. Jean et Lucien se sont agenouillés près du vieux et le soulèvent.*

*– Il a son compte, dit Jean.*

*– Vous n'auriez pas dû frapper ces hommes, dit Lucien.*

*– Dis donc, si on n'avait pas cogné, tu passais un mauvais quart d'heure.*

*Il a parlé un peu sèchement, mais on sent que Lucien l'intéresse.*

*– Moi, ça ne faisait rien, dit Lucien. Mais vous...*

*– Eh bien ?*

*– C'est parce que vous avez frappé qu'ils ont tiré. La violence appelle la violence.*

*Jean regarde Lucien avec un visage impassible. Il dit :*

*– On le ramène chez lui ?*

*Tous deux portent le mort dans sa boutique.*

*La voix de Jean dit : « À partir de ce jour, il est devenu mon ami. »*

## UN CANAL

*Jean et Lucien se promènent sur le chemin de halage. On entend la voix de Jean :  
« Mon ami, mon frère. Mais pas mon pareil. »*

*Lucien s'arrête. Il continue avec feu une conversation commencée depuis longtemps :*

*– ... leur enfoncer ça dans la tête. À tous. La première condition pour être un homme c'est de refuser toute participation directe ou indirecte à un acte de violence.*

*Jean l'écoute, partagé entre l'admiration amicale pour la pureté de Lucien et l'ironie pour son inexpérience.*

- *Et quels moyens emploieras-tu ? demande-t-il.*
- *Tous. Les livres ! Les journaux ! Le théâtre !*
- *Tu es tout de même un bourgeois, Lucien. Ton père n'a jamais battu ta mère. Il n'a jamais été rossé par les flics, ni renvoyé d'une usine sans explication ni préavis, simplement parce qu'elle réduisait son personnel. Tu n'as pas subi la violence. Tu ne peux pas la sentir comme nous.*
- *Si tu l'as subie, dit Lucien, raison de plus pour la détester.*
- *Oui. Mais elle est au fond de moi-même.*

## LE TRIBUNAL

Jean parle pour Hélène :

- Tu l'as sentie tout de suite, ma violence. Elle te faisait horreur.

Hélène ne répond pas. Jean insiste.

- Dis-le ! Avoue qu'elle te faisait horreur.

Hélène hésite, puis dit d'une voix très basse :

- Je ne sais pas.
- Je croyais que je te faisais horreur.

Ils se regardent. Il n'y a plus qu'eux dans la salle. Ils ne s'occupent plus de François, ni du Jury, ni du public, qui les écoutent dans un silence total.

- Tu ne me faisais pas horreur, dit Hélène. C'était l'orgueil. Un orgueil de petite fille. J'aimais ta force, mais je ne voulais pas y céder.

– Je t'ai aimée dès le premier jour. Je t'aimais plus que moi-même et je t'ai donnée à Lucien parce que je l'aimais comme un frère. Si tu savais, Hélène, ce qu'il y avait dans ma tête le soir de votre mariage.

# TÉMOIGNAGE DE JEAN

(DIX ANS PLUS TÔT)

## LA FERME DE SUZANNE

*Jean et Suzanne debout dans la grande salle, au pied de l'escalier. Suzanne, penchée sur la main sanglante de Jean, achève de le panser. Jean regarde l'escalier par où sont montés Hélène et Lucien. Et soudain sa vue se trouble. C'est un rêve : il repousse Suzanne, saisit un couteau sur la table, grimpe l'escalier, ouvre la porte de la chambre de Lucien ; il voit Lucien penché sur Hélène allongée sur le lit, et qui l'embrasse. Le bras de Jean se lève, sa main bandée tient le couteau, et frappe Lucien. Puis le rêve disparaît : Jean est toujours dans la grande salle. Suzanne a fini de lui bander la main et le regarde passionnément. Jean, qui a toujours les yeux rivés sur l'escalier, les pose sur Suzanne et s'aperçoit alors seulement de sa présence. On entend sa voix dire : « Une femme se trouvait là... »*

*Jean se penche sur Suzanne et l'embrasse brutalement.*

## LE TRIBUNAL

Jean et Hélène face à face. Hélène baisse les yeux et joue avec les plis de sa robe. Jean se redresse et se met à marcher de long en large. On ne sait trop pour qui il parle. Pour le Jury ? Pour Hélène ? Pour lui-même ? Pour le public ? Il ne regarde personne.

– C'est à cette époque que j'ai compris ce qu'il fallait faire. Les gens du pétrole étaient trop forts. Ils avaient derrière eux un grand pays et le nôtre est petit. Ne

pas les heurter de front. Attendre. La situation était révolutionnaire. Il fallait préparer la Révolution, la faire et ensuite la maintenir, jusqu'au jour où on pourrait leur régler leur compte. Au début, mes mains étaient pures. Aussi pures que celles de Lucien. Je n'étais pas heureux, mais je me sentais fort, et propre. Et puis il y a eu ce jour où tu es venue frapper chez moi...

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(HUIT ANS PLUS TÔT)

CHEZ SUZANNE

*Jean travaille dans la lingerie. On sonne. Jean tend l'oreille et entend dans la pièce à côté le bruit d'une discussion très vive entre Suzanne et une autre femme. Il se lève quand il entend Suzanne dire :*

*– Je te répète qu'il n'est pas seul*

*Jean ouvre la porte de la lingerie et voit Hélène et Suzanne face à face. Suzanne a l'air haineux. Hélène semble bouleversée.*

*– Mais qu'est-ce qu'il y a, Suzanne ? dit Jean avec un peu de reproche, mais tout de même amicalement. Tu sais très bien qu'il n'y a personne et que j'y suis toujours pour Hélène.*

*– Pour Hélène, oui, naturellement.*

*Jean a un mouvement de fureur immédiatement réprimé.*

*– Pour Hélène, comme pour tous les autres membres du Comité, dit-il avec calme. Viens, Hélène.*

*Il ouvre la porte de la lingerie pour la faire entrer. Hélène passe. Suzanne veut la suivre. Jean l'arrête et demande à Hélène :*

– C'est d'affaires que tu veux me parler ?

– Oui.

Jean fait un geste d'excuse vers Suzanne.

– Je regrette, Suzanne, il faut nous laisser.

Suzanne, furieuse, referme elle-même la porte sur eux, sans rien dire. Jean va vers Hélène, qui est dans un état d'agitation extrême.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ne répond pas. Il la prend par les épaules et la secoue.

– Dis-moi ce qu'il y a ?

– Où est Benga ? demande Hélène.

Jean est ahuri.

– Benga ?

– Où est-ce que je peux le trouver ?

Jean la regarde un moment avec surprise. Puis brusquement il va à la porte et l'ouvre. Suzanne est derrière : il est visible qu'elle écoutait ou regardait par le trou de la serrure. Elle recule en regardant Jean avec haine. Jean lui referme la porte au nez et revient vers Hélène.

– Benga ? dit-il. C'est Lucien qui t'envoie ?

– Non.

Jean regarde le sac qu'Hélène tripote nerveusement entre ses doigts. Il dit rêveusement :

– Ce n'est pas Lucien...

Puis, brusquement :

– Donne-moi ton sac.

– Non ! crie Hélène.

Jean s'empare du sac d'Hélène. Il en sort un revolver enveloppé dans un chiffon.

– Ah ! fait Jean. Alors, Lucien ne veut pas ?

– Jean, ce n'est pas par lâcheté.

– Je sais, dit Jean avec amertume. Il ne veut pas se salir les mains. Alors toi... toi, tu veux...

– Oui, dit Hélène.

Elle baisse la tête et ajoute, d'une voix atone :

– Nous ne faisons qu'un. Lui, c'est moi.

La bouche de Jean se crispe un peu. Il déplie le chiffon et regarde le revolver et a un petit rire sec.

– Mais c'est un jouet ! Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?

– Dis-moi où est Benga. C'est tout ce que je te demande.

Jean va à la table. Il y pose le revolver, puis il se retourne vers Hélène et dit, avec un sourire amer :

– Tu crois que c'est facile de tuer un homme ?

Hélène ne dit rien.

– Et après ? dit Jean. Tu crois qu'on est le même après ?

Il la regarde avec douleur, sans parler, et on entend sa voix basse et rauque murmurer avec une sorte de désespoir :

– Pourquoi moi ? Pourquoi toujours moi ? Est-ce que je n'ai pas le droit, moi aussi, de garder les mains propres ? Je ne veux pas. Je ne veux pas tuer. C'est lui qui a été désigné.

Et puis Jean se secoue. Il se rapproche d'Hélène et lui dit doucement, presque tendrement :

– C'est une affaire d'hommes, Hélène. Et puis ce serait trop grave si tu manquais ton coup.

– Je ne le manquerai pas.

– Tes nerfs peuvent te trahir. Je n'ai pas le droit de te laisser faire.

Il sourit tendrement à Hélène et de nouveau, sans qu'il remue les lèvres, on entend sa voix fiévreuse :

– Je ne veux pas tuer. Je hais la violence. Je ne veux pas. Je ne veux pas.

Jean pose sa main sur l'épaule d'Hélène.

– *Rentre chez toi, maintenant.*

– *Tu vas ?...*

*Jean montre ses mains, avec un sourire :*

– *Mes mains sont déjà sales. Un peu plus, un peu moins.*

– *C'est pour moi que tu vas le tuer, Jean. C'est pour moi.*

*Elle le regarde avec une gratitude passionnée. Il se rapproche d'elle. On sent qu'ils vont s'embrasser, mais, à la fin, Jean se détourne avec effort et dit :*

– *C'est pour Lucien.*

## LE TRIBUNAL

Jean devant Hélène.

– C'était encore plus dur que je ne pensais. Benga avait été à une réunion clandestine du pétrole. Il revenait par une route déserte et je l'attendais...

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

*(HUIT ANS PLUS TÔT)*

### UNE ROUTE DE CAMPAGNE

*La route est déserte. Jean est debout, adossé à un arbre. Il entend au loin un sifflement joyeux, qui se rapproche. Jean tressaille et guette la personne qui arrive. C'est Benga. On entend la voix de Jean dire : « Il aurait mieux valu que je l'abatte au passage. Mais je voulais lui parler. Je ne voulais pas tirer sans lui parler. »*

*Benga avance sans se presser, en sifflotant toujours. Jean sort de derrière son arbre. Benga s'arrête.*

*– Qui est là ?*

*Il braque sa lanterne sur Jean.*

*– C'est toi, Jean ? Tu m'as fait peur. J'ai cru que c'était les flics.*

*Il se remet en route. Jean marche à côté de lui.*

*– Tu rentres en ville ? dit Benga.*

*Et comme Jean ne répond toujours pas, il demande :*

*– Qu'est-ce que tu as ?*

*Jean se décide à parler :*

*– Benga, tu es un mouton. Tu as donné Carlier.*

*Benga s'arrête net et regarde Jean avec stupeur. Jean s'est arrêté aussi. Benga voit le revolver dans sa main et sa stupeur se change presque en soulagement. Il fait : « Ouf ! » Jean le regarde avec surprise.*

*– C'est donc ça ! dit Benga. Il y a trois mois que je sens qu'on me soupçonne. Trois mois que vous me faites suivre. Trois mois que je ne comprends plus. Ça va finir aujourd'hui. Je ne suis pas un mouton, Jean. Je te le jure sur la tête de ma femme et de mes gosses.*

*– Prouve-le, dit Jean.*

*– Comment veux-tu que je le prouve ?*

*Il regarde Jean et comprend brusquement qu'il va le tuer.*

*– Je n'ai vécu que pour le Comité. Aujourd'hui vous me condamnez sans m'entendre. Très bien. Fais ce que tu voudras.*

*Jean ne peut pas répondre. Son visage exprime une lassitude douçâtre, voisine de l'écoeurement.*

*– Tu dois être content, salaud ! dit Benga. Je ne te gênerai plus.*

*Jean lève son revolver.*

*– C'est toi qui as manigancé tout ça, hein ? Et pour finir tu as tenu à me descendre toi-même ?*

*Jean tire deux fois. Benga se voûte brusquement, mais ne tombe pas. Il dit, avec une espèce d'ironie :*

*– Assassin ! Je ne voudrais pas être dans ta peau quand tu apprendras que j'étais innocent.*

*Jean tire encore une fois et Benga tombe. Jean regarde le corps étendu à ses pieds.*

## LE TRIBUNAL

Jean debout devant Hélène regarde fixement entre ses pieds, et dit d'une voix sourde :

– Un mois plus tard, nous avons appris que Benga était innocent.

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

*(HUIT ANS PLUS TÔT)*

## CHEZ LUCIEN ET HÉLÈNE

*Lucien est assis dans un fauteuil. Il a un visage fermé. Jean est debout devant lui, silencieux et triste. Il met une main sur l'épaule de Lucien qui se dégage. Jean le regarde avec un air de reproche douloureux.*

*– Lucien ! Je te fais horreur ?*

*– Tu as du sang sur les mains.*

*– Oui, dit Jean. J'ai du sang sur les mains. Mais je t'ai évité d'en avoir, toi, sur les tiennes. J'ai tout pris sur moi. Crois-tu que je n'aurais pas aimé, moi aussi, garder les*

*mains pures ?*

*– Je ne t'avais rien demandé.*

*Jean regarde Lucien d'un air las, sans répondre.*

## LE TRIBUNAL

Jean parle à Hélène :

– À partir de ce moment-là, je n'ai plus été le même. Au début, j'avais décidé de lutter, par la violence. Mais j'espérais que je ne m'en servais que contre nos ennemis. Et puis j'ai compris que j'étais dans un engrenage et qu'il faudrait quelquefois, pour sauver la cause, sacrifier même des innocents. Je n'avais pas pu gagner ton amour. J'avais perdu l'amitié de Lucien. Suzanne commençait à me haïr. J'étais seul et je me faisais horreur. Si tu avais pu m'aider...

– Je ne savais pas, Jean. Je ne savais pas ! dit Hélène, bouleversée.

– Est-ce que Lucien t'a dit que Suzanne lui avait écrit ?

– Suzanne ? Non.

– Quelques jours avant que la Révolution n'éclate, j'ai trouvé un brouillon dans un tiroir. Elle nous accusait de la tromper. Il ne m'en a jamais parlé.

– Il ne m'en a pas parlé non plus, dit Hélène. Mais il ne l'a pas crue. Je te jure qu'il ne l'a pas crue !

– Peut-être, dit Jean tristement. Mais il ne m'en a rien dit.

Puis il se tourne vers Suzanne :

– Si tu veux le savoir, c'est pour ça que je t'ai quittée et que je n'ai plus voulu te revoir.

Suzanne, blême, les lèvres pincées, essaie de dire quelque chose. Jean continue sans colère :

– Tu as eu de l'amour pour moi, Suzanne. Mais jamais d'amitié. Tu me coupais ma viande, oui. Tu me soignais comme une infirmière. Mais quand j'étais près de toi, je me suis toujours senti seul. Je ne t'en veux plus. Sans doute y a-t-il eu aussi de ma faute.

Il se tait un moment, puis de nouveau il s'adresse à Hélène :

– Et puis la Révolution a éclaté. Trop tôt. Beaucoup trop tôt. Seulement, une fois qu'elle avait commencé, il fallait bien l'organiser. Nous avons gagné et chassé le Régent.

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(SEPT ANS PLUS TÔT)

### LE BUREAU DE JEAN AU PALAIS

*Il y a quelques heures à peine que Jean et ses camarades ont pris possession du Palais. Jean, Magnan, Darieu et François discutent debout au milieu de la pièce. Dans un coin le valet de chambre les observe. Sous les fenêtres, une foule enthousiaste pousse des vivats : « Vive la Révolution ! Vive Aguerra ! Aguerra ! Aguerra ! »*

*Magnan, Darieu et François ont l'air excités et joyeux. Jean a l'air plutôt sombre. Darieu lui tape sur l'épaule, et, d'un mouvement de tête, désigne la fenêtre :*

*– Vas-y, dit-il.*

*– Tout à l'heure, répond Jean.*

*Dariou et Magnan le regardent avec surprise.*

*– Jean, dit Magnan. Est-ce que tu n'es pas heureux ?*

*Jean secoue la tête.*

– C'est trop tôt. Beaucoup trop tôt. Le plus dur reste à faire. Maintenant il faut sauver la Révolution.

*La foule continue de hurler.*

– Il faut que tu leur parles, dit Darieu.

*Jean hésite un moment, un huissier entre, le rejoint au moment où il va vers la fenêtre et lui parle à l'oreille.*

– Je m'en doutais, dit Jean. J'y vais.

*Il suit l'huissier dans une petite pièce attenante au bureau où attend Cotte, l'Ambassadeur. L'Ambassadeur s'incline devant Jean avec une insolence polie :*

– Vous êtes le nouveau chef du Gouvernement ?

– Oui. Vous êtes l'Ambassadeur de...

– Oui. Puis-je m'asseoir ?

– Excusez-moi, dit Jean en désignant une chaise.

*L'Ambassadeur s'assied et regarde autour de lui :*

– C'était l'appartement privé du Régent ?

*Jean fait un geste d'impatience :*

– Venez au fait.

*L'Ambassadeur toussote pour s'éclaircir la voix.*

– Le Gouvernement de mon pays m'a chargé de vous dire qu'il n'entendait pas intervenir dans vos affaires intérieures. En conséquence, Excellence, il reconnaît votre autorité.

– Parfait.

– Il n'y a qu'un point, poursuit l'Ambassadeur, sur lequel nous ne transigerons pas, parce qu'il touche aux intérêts de nos ressortissants : il doit demeurer entendu que vous maintiendrez le statu quo en ce qui concerne les concessions pétrolifères.

– Je vous ferai savoir ce que nous aurons décidé quand je le jugerai bon.

– Toute atteinte à la propriété de nos nationaux serait considérée par mon Gouvernement comme un casus belli. Pour appuyer éventuellement sa demande, mon Gouvernement a groupé trente-cinq divisions le long de nos frontières.

*Jean se lève et regarde l'Ambassadeur d'un air glacial.*

*– Je suis heureux que votre Gouvernement reconnaisse le nouveau régime que notre pays s'est donné et je vous prie de l'assurer que nous souhaitons vivre en toute amitié avec tous nos voisins.*

*Il s'incline devant l'Ambassadeur qui s'est levé et regagne son bureau. La foule hurle toujours sous les fenêtres. Dariou s'élançe vers Jean.*

*– Jean, je t'en supplie, montre-toi au balcon.*

*Jean traverse le bureau et va au balcon. La foule hurle et l'acclame. Jean la salue de la main, puis il rentre dans le bureau, l'air las et bouleversé.*

*– Jean, dit Magnan avec reproche, ils attendaient que tu parles. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?*

*– Je n'ai rien à leur dire.*

## LE TRIBUNAL

Jean continue de parler :

*– Je n'avais rien à leur dire. Et toi, François, quand tu es venu à la tête de la délégation des pétroles, je n'avais rien à te dire. L'étranger n'attendait qu'un prétexte pour nous écraser. Il fallait tenir. Il ne fallait pas toucher aux pétroles pour sauver la Révolution.*

François regarde Jean avec un intérêt glacé :

*– Tenir combien de temps ? demande-t-il. Qu'espérais-tu ?*

*– Tenir quelques années. D'ici deux ans, trois au plus peut-être, un conflit éclatera entre deux grandes puissances que vous connaissez bien. C'est inévitable. Alors les troupes qui menacent nos frontières seront retirées et nous aurons les mains libres.*

*– Et s'ils nous envahissent dès le début de la guerre pour s'assurer les pétroles ?*

– Ils ne disposeront contre nous que d'une infime partie de leurs effectifs : nous pourrons leur résister.

– En attendant, dit François, tu devais nous donner un régime démocratique et tu ne l'as pas fait.

Jean hausse légèrement les épaules, avec lassitude.

– La première loi votée par une Constituante aurait été la nationalisation des pétroles. C'était l'invasion étrangère, le Régent rétabli par l'étranger et la Révolution liquidée.

Il se tourne de nouveau vers Hélène et poursuit, d'une voix sourde :

– Ils ont commencé à me haïr. Tous : les ouvriers, les paysans, tous mes camarades, même Lucien. Il fallait tenir, cinq ans, six ans. Tenir. Toute cette haine !

Il fait un geste vers l'auditoire :

– Toute cette haine ! Regarde. Regarde-la dans leurs yeux. Voilà cinq ans qu'ils me détestent. Je le savais. J'ai tout pris sur moi. Il le fallait. Il fallait tenir. J'ai commencé à boire !

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(TROIS ANS PLUS TÔT)

### LE BUREAU DE JEAN AU PALAIS

*Jean boit un verre de whisky et le repose. Devant lui Lucien et Dariou, qui reviennent de leur enquête dans les campagnes. Hélène est à sa table de travail.*

*– Va, dit Lucien à Dariou. Moi, il ne me chassera pas comme un domestique.*

*Dariou sort. Jean et Lucien restent face à face.*

– *Je t'en supplie, dit Lucien. Tu ne peux pas imposer du jour au lendemain ce changement inouï à nos paysans. Il faudra des années de propagande et d'éducation pour leur faire accepter...*

– *Alors, c'est la famine dans six mois.*

– *Exproprie les étrangers du pétrole, tu auras une monnaie d'échange pour acheter des blés.*

– *Je ne peux pas !*

*Jean regarde droit devant lui. Il voit les tanks ennemis roulant en rase campagne.*

*La voix de Lucien l'implore :*

– *Je t'en supplie, Jean. Il est encore temps. Change ta route.*

*Jean regarde toujours les tanks. Il dit, d'une voix fatiguée :*

– *Je ne peux pas ! Je ne peux pas...*

*Les chars disparaissent. Jean regarde le visage enflammé de colère de Lucien.*

– *En ce cas, dit Lucien, ne compte plus sur moi pour te soutenir.*

*Il sort rapidement du bureau. Jean frappe sur la table avec son verre vide. Le valet de chambre le remplit. Jean se lève, fait quelques pas et s'assied sur son bureau en regardant Hélène comme s'il en attendait du secours. On entend sa voix qui dit sourdement :*

– *La violence ! Toujours la violence ! Les sauver de force. Industrialiser de force les campagnes. Qu'ai-je fait, bon Dieu ! pour être condamné à la violence ? Qu'est-ce que je peux faire ?*

## LE TRIBUNAL

Jean, penché sur Hélène, la regarde intensément.

– *Qu'est-ce que je pouvais faire ? Hélène ! Si tu avais pu m'aider ! Si tu m'avais aidé ! Est-ce que tu as compris que je t'appelais au secours ? Est-ce que tu*

n'as pas lu dans mes yeux ?

– Pourquoi n'as-tu jamais parlé ?

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(TROIS ANS PLUS TÔT)

### LE BUREAU DE JEAN

*Jean, son verre à la main, assis sur son bureau, regarde toujours Hélène avec une sorte d'attente passionnée. On entend sa voix :*

– Parce que j'avais aussi la violence du désir. J'avais envie de te prendre dans mes bras et...

*Le valet de chambre s'approche de Jean et lui parle à l'oreille, en lui montrant sa montre. La voix de Jean dit :*

– J'ai eu d'autres femmes...

*Jean suit le valet dans une petite pièce attenante au bureau, où l'attend une jolie fille provocante :*

– Excellence, dit-elle, c'est un tel bonheur de vous approcher... Je n'osais pas y croire, il me semble que je rêve...

*Jean la regarde avec un sourire cynique et douloureux. Il s'approche d'elle pendant qu'elle continue à parler et la fait taire en lui plantant un baiser sur la bouche. La voix de Jean dit :*

« Les femmes ! Le whisky ! Et puis cette hantise... »

*Des tanks roulent dans la campagne.*

## LE TRIBUNAL

Jean devant Hélène.

– Tu sais la suite. Les paysans ont détruit les tracteurs et brûlé les récoltes. Je savais qu'ils le feraient. Je savais qu'il faudrait brûler des villages et arrêter des milliers de personnes pour briser leur révolte. Toujours l'engrenage. Il fallait tenir six ans. Et puis, Lucien a imprimé son tract...

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

*(TROIS ANS PLUS TÔT)*

### LE BUREAU DE JEAN

*Jean est à son bureau. Devant lui, le ministre de la Justice, qui brandit un exemplaire de La Lumière clandestine, en criant :*

*– Vous avez lu ? Il faut le pendre !*

*Jean frappe sur la table et foudroie le ministre du regard. Celui-ci va à la fenêtre en faisant signe à Jean de le suivre. Tous deux regardent par la fenêtre. À un coin de rue, un gamin distribue le tract à des passants.*

*– C'est comme ça dans toute la ville, dit le Ministre. Les ouvriers du pétrole n'attendent qu'un signe pour bouger. Il faut rétablir l'ordre et leur faire peur.*

*Jean est toujours à la fenêtre. Il pianote sur le carreau. Puis il finit par dire :*

*– Fais-le arrêter.*

*Une grande clameur hostile.*

## LE TRIBUNAL

L'auditoire siffle et crie, Jean regarde la salle furieuse, sans la voir, puis il revient à Hélène :

– Pendant un an, je n'ai pas fermé l'œil.

Il reste immobile, les yeux rivés sur Hélène, puis sa vue se brouille. Il se souvient...

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(DEUX ANS PLUS TÔT)

### LA CHAMBRE DE JEAN AU PALAIS

*Jean couché, les yeux ouverts, se tourne et se retourne dans son lit. Sa voix dit :*  
« La violence ! La violence ! »

*Jean et Lucien relèvent le Juif assassiné dans la rue.*

*Benga tombe sur la route en regardant Jean haineusement. « LA VIOLENCE ! »*

*Un village brûle. Des mitrailleuses crépitent.*

*Des soldats matraquent des paysans.*

*Des tanks avancent dans la campagne. La voix de Jean répète : « LA VIOLENCE ! »*

*Jean, dans son lit, s'assied brusquement. Il appelle : « Carlo ! Carlo ! » et agite une sonnette. Le valet de chambre apparaît.*

*– Whisky, dit Jean.*

*Le valet le sert.*

*– Va me chercher Darieu tout de suite.*

*Jean vide son verre et s'en sert un autre.*

## QUELQUES INSTANTS PLUS TARD

*Jean a enfilé une robe de chambre. Il est assis sur son lit. Darieu entre, introduit par le valet.*

– *Tu as été voir Lucien ? demande Jean.*

– *Oui, dit Darieu. Il y a deux heures que je suis de retour.*

– *Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ?*

– *Je croyais que tu dormais.*

– *Je ne dors jamais. Alors ? Tu lui as fait ma proposition ?*

– *Je lui ai dit qu'il était libre demain, s'il voulait se tenir tranquille.*

– *Qu'est-ce qu'il a répondu ?*

– *Il a dit que le jour même où on le relâcherait, il recommencerait à écrire contre toi.*

*Jean regarde Darieu d'un air mort, puis son visage est brusquement bouleversé par une colère trouble.*

– *Va-t'en, dit-il.*

*Et comme Darieu ne bouge pas, Jean se met à crier :*

– *Va-t'en ! Mais va-t'en, nom de Dieu !*

*Darieu sort lentement. Jean se verse un verre de whisky et le boit.*

## LE TRIBUNAL

Jean devant Hélène.

– Un jour, on m'a dit qu'il était malade. Je suis allé le voir...

## TÉMOIGNAGE DE JEAN

(DEUX ANS PLUS TÔT)

### CAMP DE DÉPORTÉS

*La voiture blanche de Jean s'arrête dans la cour centrale du camp. Jean en sort. Il est salué par un officier qui le conduit à l'infirmierie du camp. Lucien est seul dans un coin, sur un lit, amaigri, les yeux brillants. Jean se tourne vers l'officier :*

*– Laissez-nous.*

*L'officier sort. Jean attrape un escabeau et vient s'asseoir au chevet de Lucien, qui lui sourit faiblement.*

*– Mon petit frère, dit Jean, d'une voix étranglée.*

*– Je pensais bien que tu viendrais, dit Lucien.*

*– Tu as mal ?*

*– Non. Mais je ne ferai pas de vieux os.*

*Jean prend la main de Lucien dans la sienne :*

*– Tu me hais ?*

*– Non, je te plains. Moi j'aurai gardé jusqu'au bout les mains propres. Je ne regrette rien.*

*Il retire sa main de celle de Jean et le regarde sévèrement :*

*– Tu as les mains pleines de sang.*

*– Je sais, dit Jean. Tu crois que je n'aurais pas aimé, moi aussi, rester pur ? Mais si j'avais été comme toi, le Régent serait encore en place. La pureté c'est un luxe. Tu as pu te le permettre, parce que j'étais près de toi et que je me salissais les mains.*

*La porte de l'infirmierie s'ouvre. Jean sursaute et voit deux déportés qui entrent, portant des gamelles pleines. Un gardien est entré derrière eux et crie : « Dehors ! »*

*Les deux déportés sortent, l'air résigné et abruti :*

*– Qu'est-ce que c'est ? demande Jean.*

*– Des camarades, dit Lucien. Il faudra qu'ils mangent dehors, parce que tu es venu me voir.*

*Jean baisse la tête.*

*– Ce n'est pas à cause de moi que je t'en veux, dit Lucien. C'est à cause d'eux.*

*Jean redresse la tête, avec une espèce de colère :*

*– Je te dis que je ne regrette rien ! Il fallait sauver la Révolution. Si j'avais nationalisé les pétroles, c'était la guerre.*

*– Pourquoi ne l'as-tu pas dit ? demande Lucien avec stupeur.*

*– Je ne pouvais pas.*

*– Fallait-il déporter tant de gens pour sauver la Révolution ?*

*– Si l'étranger avait rétabli le Régent, dit Jean, crois-tu qu'il n'y aurait pas eu cent fois plus de déportés ? Il fallait choisir.*

*Jean se lève et marche le long du lit de Lucien.*

*– Lucien, j'ai tout le pays contre moi. Dans un an, dans deux ans, je serai renversé et fusillé.*

*– Alors ?*

*– J'aurai tenu cinq ans. Mes successeurs ne pourront pas faire d'autre politique que la mienne. Seulement la Révolution est sauvée. Dans quelques années, les déportés reviendront, on pourra nationaliser les pétroles, les hommes seront heureux. Grâce à moi. À moi, le tyran qu'ils maudiront encore. Et toi, qu'as-tu fait ? À quoi ça sert-il de parler de la justice si on n'essaye pas de la réaliser ?*

*Lucien regarde Jean avec une espèce de désespoir :*

*– Pourquoi me dis-tu ça ? Est-ce que tu veux que je meure désespéré ?*

*– Non. Non, Lucien.*

*Jean revient s'asseoir sur l'escabeau, près de Lucien, la tête entre les mains.*

– *Crois-tu que je ne sois pas désespéré moi-même ? J'ai tout pris sur moi. Tous les meurtres et même ta mort. Et je me fais horreur.*

*Lucien lève une main et prend celle de Jean dans la sienne.*

– *Jean, je crois que je te comprends.*

*Jean relève la tête, Lucien lui demande, avec une espèce d'inquiétude :*

– *Est-ce que c'était mal de vouloir rester pur ?*

– *Je... je ne pense pas. Je pense qu'il faut des hommes comme toi et des hommes comme moi. Lucien, nous avons fait ce que nous avons pu, nous avons été jusqu'au bout l'un et l'autre. Écoute. Un jour, ils envahiront le palais et ils me condamneront à mort. Je le souhaite presque. Mais il y a une seule chose qui compte : je voudrais savoir si, toi, tu m'acquittes ?*

*Lucien serre la main de Jean avec force :*

– *Tu as fait ce que tu as pu.*

*Jean passe son bras autour des épaules de Lucien et le serre contre lui :*

– *Mon petit frère.*

## LE TRIBUNAL

François s'est levé et demande à Jean :

– *Qui nous prouve que tu dis vrai ? Qui nous prouve que Lucien t'a acquitté ?*

– *Rien. Vous pouvez penser ce que vous voudrez.*

Jean s'adresse passionnément à Hélène :

– *Mais toi, Hélène, tu me crois ? Tu me crois ?*

– *Je te crois, dit Hélène.*

Après qu'Hélène a parlé, elle et Jean se regardent dans les yeux et, comme au moment de l'entrée d'Hélène dans le Tribunal, toutes les personnes présentes disparaissent. Il n'y a plus qu'Hélène et Jean dans la salle. Puis, la voix de

François dit : « L'audience est levée », et la foule réapparaît, se pressant vers les sorties. Le Jury se retire pour délibérer. Une partie des spectateurs sont restés à leur place. Des gardes et des huissiers circulent. Jean est resté à sa place, debout, et Hélène s'est approchée de lui. Ils sont relativement isolés dans l'espace compris entre l'estrade et le premier rang de fauteuils. Hélène est bouleversée.

– Me pardonnes-tu ? demande Jean.

– Je te crois, Jean. Je crois tout ce que tu as dit.

– Je ne souhaitais rien d'autre avant de mourir.

Hélène regarde Jean avec une espèce de désespoir.

– Pourquoi n'as-tu jamais parlé ? Pourquoi n'as-tu jamais dit que tu m'aimais ?

– Je croyais que je te faisais horreur. Je t'aimais tant, Hélène. Dès le premier jour, je t'ai aimée.

Les larmes viennent aux yeux d'Hélène.

– Moi aussi, Jean. Je t'ai aimé tout de suite. C'est ma faute. Je me suis menti par orgueil. Je t'aimais, mais tu me faisais peur. Je te trouvais trop fort et trop dur. Lucien était mon pareil : c'est un peu par lâcheté que je l'ai épousé. Je pensais que tu n'avais besoin de personne et je voulais te défier. Est-ce que tu me pardonnes, toi aussi ?

– Hélène !

Jean va parler, mais les jurés reviennent à leurs places, et la foule de nouveau envahit bruyamment la salle. Jean et Hélène sont séparés et se rassient, chacun à leur place, sans se quitter des yeux.

La foule se tait quand, sur un signe de François, le président du Jury se lève et déclare :

– Le Jury déclare l'accusé coupable de tous les chefs d'accusation retenus contre lui.

Le président se rassied. François dit simplement :

– La mort.

Quelques applaudissements dans le public, quelques cris, mais vite éteints. Dans l'ensemble, le public reste silencieux. Jean s'est levé. Deux gardes se placent à sa droite et à sa gauche et l'emmènent vers le fond. Hélène s'est levée et veut se jeter vers Jean. François la retient. Quand Jean passe près d'elle, il lui adresse un sourire. Hélène lui dit :

– Je t'aime, Jean !

– Merci, dit Jean.

Et il s'en va entre les gardes.

## LE BUREAU DE JEAN

L'Ambassadeur est devant François. Il parle poliment, mais en voilant à peine la menace contenue dans ses paroles. François l'écoute, d'un air farouche.

– Notre Gouvernement ne demande pas mieux que d'avoir des relations d'amitié avec le vôtre, dit l'Ambassadeur. Toutefois, je suis chargé de vous prévenir que si vous nationalisez les pétroles et dépossédez nos ressortissants, nous considérerons cela comme un *casus belli*.

– Votre Gouvernement n'a pas à se mêler de nos affaires intérieures, dit François.

– À votre aise, Excellence. Je vous rappelle que votre pays est petit et que le nôtre est très grand.

Un silence. L'Ambassadeur insiste poliment :

– Mon Gouvernement attend une réponse précise.

– Nous ne toucherons pas au pétrole, dit François.

L'Ambassadeur s'incline avec un sourire ironique.

– Nous n'en attendons pas moins de votre sagesse, Excellence.

Puis il se retire. De la porte, le valet de chambre se tourne vers François :

– La délégation des ouvriers du pétrole vous attend, Excellence.

– Attends, dit François. Donne-moi un verre de whisky.

Le valet le sert sans mot dire. François boit et repose son verre. Puis il fait signe au valet et dit, d'un air sombre :

– Fais-les entrer.

FIN

*nrf*

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

*Ouvrage paru initialement aux Éditions Nagel.*

© *Éditions Gallimard, 1996.* Pour l'édition papier.

© *Éditions Gallimard, 2017.* Pour l'édition numérique.

Couverture : Photo © Magnum

Le présent ouvrage a bénéficié du soutien du CNL pour sa numérisation.

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

### *Romans*

LA NAUSÉE (Folio).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON (Folio).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS (Folio).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME (Folio).

CEUVRES ROMANESQUES (Bibliothèque de la Pléiade).

### *Nouvelles*

LE MUR (*Le mur – La chambre – Érostrate – Intimité – L'enfance d'un chef*)  
(Folio).

### *Théâtre*

THÉÂTRE, I : *Les mouches – Huis clos – Morts sans sépulture – La putain respectueuse.*

LES MAINS SALES (Folio).

LE DIABLE ET LE BON DIEU (Folio).

KEAN, d'après Alexandre Dumas.

NEKRASSOV (Folio).

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA (Folio).

LES TROYENNES, d'après Euripide.

## *Littérature*

SITUATIONS, I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.

BAUDELAIRE (Folio Essais).

CRITIQUES LITTÉRAIRES (Folio Essais).

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE ? (Folio Essais).

SAINT GENET, COMÉDIEN ET MARTYR (Les Œuvres complètes de Jean Genet, tome I).

LES MOTS (Folio).

LES ÉCRITS DE SARTRE, de Michel Contat et Michel Rybalka.

L'IDIOT DE LA FAMILLE, *Gustave Flaubert de 1821 à 1857*, I, II et III  
(nouvelle édition revue et augmentée).

PLAIDOYER POUR LES INTELLECTUELS.

UN THÉÂTRE DE SITUATIONS (Folio).

CARNETS DE LA DRÔLE DE GUERRE (septembre 1939-mars 1940).

LETTRES AU CASTOR et à quelques autres :

I. 1926-1939.

II. 1940-1963.

MALLARMÉ, *La lucidité et sa face d'ombre*.

ÉCRITS DE JEUNESSE.

LA REINE ALBEMARLE OU LE DERNIER TOURISTE.

## *Philosophie*

L'IMAGINAIRE, *Psychologie phénoménologique de l'imagination* (Folio Essais).

L'ÊTRE ET LE NÉANT, *Essai d'ontologie phénoménologique*.

L'EXISTENTIALISME EST UN HUMANISME (Folio Essais).

CAHIERS POUR UNE MORALE.

CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE (précédé de QUESTIONS DE MÉTHODE), I : *Théorie des ensembles pratiques*.

CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE, II : *L'intelligibilité de l'Histoire*.  
QUESTIONS DE MÉTHODE (collection « Tel »).  
VÉRITÉ ET EXISTENCE.  
SITUATIONS PHILOSOPHIQUES (collection « Tel »).

*Essais politiques*

RÉFLEXIONS SUR LA QUESTION JUIVE.  
ENTRETIENS SUR LA POLITIQUE, avec David Rousset et Gérard  
Rosenthal.  
L'AFFAIRE HENRI MARTIN, textes commentés par Jean-Paul Sartre.  
ON A RAISON DE SE RÉVOLTER, avec Philippe Gavi et Pierre Victor.

*Scénarios*

L'ENGRENAGE (Folio).  
LE SCÉNARIO FREUD.  
SARTRE, *un film réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat*.  
LES JEUX SONT FAITS (Folio).

*Entretiens*

Entretiens avec Simone de Beauvoir, *in* LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX de  
Simone de Beauvoir.

# Jean-Paul Sartre

## L'engrenage

Le scénario de *L'engrenage* a été écrit en 1946. Ce qui m'amuse, au départ, c'était de transposer à l'écran une technique que les romanciers anglo-saxons utilisaient couramment avant la guerre : la pluralité des points de vue. L'idée était dans l'air... Dans le film que j'imaginai, non seulement la chronologie était bouleversée, mais le même personnage, Hélène, apparaissait sous des dehors tout à fait différents selon le point de vue de qui parlait de lui...

J'ai pensé à... un petit pays riche en pétrole, par exemple, qui vivrait totalement dans la dépendance de l'étranger. Et j'ai imaginé le cas d'un homme qui arriverait au pouvoir avec des intentions révolutionnaires... En choisissant un personnage parfaitement honnête et sincère, qui croit vraiment au socialisme, j'ai voulu montrer que ce n'est pas là une question d'homme ou de caractère : c'est le pouvoir lui-même qui est corrompu, dans un pays où l'étranger règne par personne interposée, et ceux qui le détiennent se font, comme Jean, criminels malgré eux.

J.-P. Sartre (novembre 1968)

*L'engrenage* a été publié pour la première fois en 1948.

Cette édition électronique du livre *L'engrenage* de Jean-Paul Sartre a été réalisée le 28 septembre 2017 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070394814 - Numéro d'édition : 137537).

Code Sodis : N92649 - ISBN : 9782072756368 - Numéro d'édition : 325512

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako [www.isako.com](http://www.isako.com) à partir de l'édition papier du même ouvrage.